

# BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.

*destinée*

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,  
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,  
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,  
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAÎTRE LES BONS LIVRES,  
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

---

SEIZIÈME ANNÉE. 1856 — 1857.

---

TOME XVII.

PARIS,  
AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,  
RUE DE SÈVRES, 31.

—  
1857



## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,  
A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.





» fants, semblables à ceux que le Christ bénissait, qui aiment à  
» écouter parler d'un Dieu qui, par amour, se fit faible comme eux.  
» Il est des jeunes filles qui recherchent les légendes de l'âge d'or du  
» christianisme ; des hommes privilégiés qui sont restés enfants par  
» le cœur ; des jeunes catholiques heureuses de trouver dans la glo-  
» rification de Marie le symbole de l'élévation de la femme. — Pour  
» tous ceux-là j'ai composé mon livre. — Les diverses légendes en  
» ont été écrites devant des tableaux de grands-maîtres, sous le  
» portique d'églises miraculeuses ; les autres poésies, en face d'un  
» crucifix (p. 9). » — Que ce livre soit donc le bien-venu auprès  
des âmes pour qui l'auteur a voulu l'écrire devant la croix !

GEORGES GANDY.

5. **DANTE HÉRÉTIQUE**, révolutionnaire et socialiste. — *Révélations d'un catholique sur le moyen âge*, par M. L. AROUX, ancien député. — 1 volume in-8° de XVI-472 pages (1854), chez J. Renouard et C<sup>ie</sup> ; — prix : 7 fr. 50 c.
6. **DANTE RÉVOLUTIONNAIRE** et socialiste, mais non hérétique. — *Révélations sur les révélations de M. Aroux et défense d'Ozanam*, par M. FERJUS BOISSARD. — 1 volume in-8° de VIII-184 pages plus le portrait de Dante d'après un masque moulé sur lui après sa mort (1854), chez Charles Douniol ; — prix : 2 fr. 50 c.

Cette thèse n'est pas nouvelle. Déjà, vers 1825, Hugues Foscolo avait fait paraître quelques pages dans lesquelles il signalait Dante comme un sectaire animé des sentiments les plus hostiles contre l'Église romaine, et aspirant à établir un culte nouveau sur les ruines du catholicisme. Il devait donner les preuves de ses assertions dans un ouvrage explicatif de la *Divine Comédie* ; la mort vint l'arrêter. — Peu après, M. Vecchioni, président de la Cour suprême de justice, à Naples, se proposait de démontrer, tout en soutenant l'orthodoxie du grand poète florentin, l'existence d'un langage mystérieux et conventionnel, compris des seuls initiés, qui, parti des sanctuaires de la Grèce, serait arrivé jusqu'aux temps de Dante, de Pétrarque et de Boccace, et serait passé dans leurs ouvrages. Mais une haute volonté le contraignit de renoncer à son entreprise. — Un réfugié italien, M. Rossetti, s'était fait avant eux le dénonciateur de Dante. Dans deux ouvrages publiés en Angleterre sous ces titres : *Commentaire analytique* et *De l'esprit antipapal qui produisit la Réforme*, il chercha à prouver qu'il existait au moyen âge, contre l'autorité temporelle de l'Église romaine, une opposition constituée en parti politique, se recrutant dans l'ombre au moyen d'initiations secrètes et

d'un langage conventionnel; que Dante, ainsi que la plupart des grands écrivains de l'Italie, appartenait à ce parti, et qu'il en avait transporté l'esprit et les doctrines dans ses ouvrages sous le voile menteur d'un amour platonique et d'une langue mystérieuse. Cette dénonciation souleva une opposition très-vive, surtout en France. W. Schlegel fit paraître en 1836, dans la *Revue des Deux-Mondes*, un-article intitulé : *Dante, Pétrarque et Boccace*, chercha à réfuter M. Rossetti, qui répliqua, et trois ans plus tard M. Ozanam, dans son ouvrage sur Dante, adjugea la victoire à l'*oracle de la critique allemande*. M. Rossetti ne se tint pourtant pas pour vaincu : en 1842 il rentra dans la lice avec cinq gros volumes intitulés : *le Mystère de l'amour platonique du moyen âge, dérivé des anciens mystères*. Ce savant ouvrage, pour diverses causes, ne fit pas une grande sensation. Les uns (et ce furent les plus nombreux) se contentèrent, avec M. de Sigalas (Voir notre t. XIII, p. 12), de traiter les idées de M. Rossetti de *système faux et absurde*; quelques autres cependant, comme M. Delécluze, traducteur de Dante, qui, dès 1834, avait traité la question dans la *Revue des Deux-Mondes*, leur recon- nurent une valeur plus sérieuse. Dans un livre publié en 1848 sous ce titre : *Dante et la poésie amoureuse*, M. Delécluze, sans adopter complètement les idées de M. Rossetti, convint que, de toutes les clefs données jusqu'à présent pour entrer dans le sanctuaire allégo- rique et mystérieux du poète gibelin, celle qu'il avait forgée était encore celle qui ouvre le plus de portes.

Les choses en étaient là, lorsque M. L. Aroux, qui déjà avait donné, en 1842, une traduction en vers de la *Divine Comédie*, et qui depuis s'était livré à de profondes études sur Dante comparé soit aux autres poètes de l'Italie, soit aux poètes de l'antiquité, annonça, dès 1847, son intention de publier un résumé substantiel des preuves un peu confuses de M. Rossetti. Ce résumé, dans lequel sont venues se fondre ses recherches personnelles, est le livre que nous avons sous les yeux. Les deux auteurs, toutefois, diffèrent, non-seulement sur des interprétations de détail, mais sur quelques points importants. M. Aroux ne croit pas que l'école de Dante ait été toute politique et ne se soit attaquée en rien au dogme; il soutient, de plus, qu'elle se proposait d'arriver à une révolution sociale par la corruption du dogme et le renversement de l'Église. Excellent catholique et partisan déclaré de la souveraineté pontificale, il est loin surtout de partager les rancunes et les passions injustes du réfugié

italien contre Rome, rancunes et passions qui ont fait mettre à l'index tous ses ouvrages.

Tel est l'historique de la question ; analysons maintenant le livre de M. Aroux.

Au moyen âge, l'hérésie était à peu près la seule forme possible d'opposition politique. En effet, l'édifice social reposant alors tout entier sur la religion, c'était le saper par sa base que d'ébranler la foi. Ce fut au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle, apogée de la puissance pontificale, que l'hérésie devint plus menaçante, tantôt attaquant à force ouverte le monde catholique, tantôt creusant sous lui la mine des sociétés secrètes. Alors les Albigeois en France, les Patarins en Italie, étendirent leurs dangereuses ramifications. Après la croisade dans laquelle ils succombèrent, ils se virent contraints de s'envelopper d'un voile pour échapper aux regards vigilants de l'Église. Ce voile fut la poésie. Toute la littérature provençale, tant romanesque qu'amoureuse, se mit aux gages de l'hérésie. Les troubadours en furent infectés. Dans les chants à leur *dame*, aussi bien que dans leurs sirventes satiriques, ils attaquèrent les Papes, les rois, toutes les institutions catholiques, n'épargnant que les Templiers, déjà gagnés à l'hérésie, et dont Dante se constituera plus tard le défenseur. En dehors de ce point de vue, impossible de comprendre leur langage ; impossible surtout d'expliquer le contraste frappant qui se remarque chez eux entre un sensualisme grossier et un idéalisme obscur et mystérieux. — Ce fut principalement en Italie que l'hérésie se compliqua de politique et se fit une inexpugnable forteresse des arcanes d'une obscure poésie. A la fois sectaires et révoltés, les Gibelins prirent pour eux la langue vulgaire et s'en forgèrent une arme redoutable contre l'édifice religieux et social. Toutes leurs compositions semblaient ne rouler que sur des sujets amoureux. Tous leurs vers s'adressaient à une idole féminine sans individualité, douée de toutes sortes de perfections, innommée, ou, du moins, toujours la même sous les noms divers de Fiammetta, de Laure ou de Béatrice, apparaissant à ses amants dans des circonstances identiques, leur inspirant un culte sans rapport avec les passions ordinaires du cœur, et un langage d'une obscurité savamment réfléchie. Frédéric II et son chancelier Pierre des Vignes entrèrent les premiers dans cette voie, où ils furent suivis par les plus graves personnages. Dès lors on ne vit que *fidèles d'amour*, on n'entendit parler que de *religion d'amour*. Tous les poètes semblaient enrôlés sous le même drapeau.

et répétaient une sorte de mot d'ordre avec un concert que ne saurait expliquer l'uniformité des passions humaines. D'ailleurs, entre les mœurs de l'homme et le langage du poète il y avait souvent une contradiction plus inexplicable encore. Conçoit-on, par exemple, l'amour platonique chez un Frédéric II, prince dissolu, qui avait emprunté aux Arabes jusqu'à leur harem ? Il faut donc croire que cette poésie prétendue amoureuse n'était que le langage secret des sectaires ; que, réduite à cacher ses croyances, l'hérésie s'était fait un précepte de la dissimulation et s'était réfugiée, pour se mettre à l'abri des anathèmes et des supplices, dans les ombres de l'initiation et d'un argot compris des seuls initiés.

Et toutefois, Rome prit l'éveil : des indiscretions, des imprudences peut-être, excitèrent ses soupçons. Dante, de concert avec ses amis, songea à modifier le langage conventionnel de ses cosectaires, et conçut le projet hardi d'arborer la bannière du catholicisme, de se faire une égide de ses dogmes, et de le combattre avec ses propres armes. Il s'agissait de greffer le rameau orthodoxe sur le tronc gibelin, de montrer une Béatrice érotique se transfigurant bientôt en une Béatrice philosophique d'essence hétérodoxe, sous le travestissement théologique. Ce plan, d'une combinaison si profonde, et que pouvait seul réaliser un si puissant génie, Dante l'annonça aux siens dans la *Vie nouvelle*, l'exécuta dans la *Comédie*, et en donna l'explication raisonnée tant dans le *Convito* ou *Banquet*, que dans son *Traité sur l'emploi de l'Idiome vulgaire* (p. 31).

Regardée longtemps, par une niaiserie sentimentale, comme le récit naïf d'une première inclination, la *Vie nouvelle* n'est, en réalité, que le programme du grand poème. Dans ce style obscur, chargé d'érudition et de formes scolastiques, rien ne part du cœur, rien n'indique un sentiment réel, rien ne rappelle une femme adorée. N'y cherchons pas l'histoire ou le roman des jeunes années, mais la vie nouvelle d'un initié, sa régénération, sa palingénésie. C'est un mélange de la Gnose et de Manès, assaisonné de sentimentalité ou de corruption arabe.

Dans le grand poème, qui devrait porter pour titre : *Comédie du Catholicisme*, que voyons-nous ? Un enfer presque entièrement païen, un purgatoire tenant tout à la fois du paganisme et du catholicisme, mais où domine l'élément occulte, avec toutes les épreuves de l'initiation ; enfin un Paradis d'apparence toute catholique, avec l'échelle entière des grades sectaires anciens et modernes, où figu-



rent en outre des hérétiques notoires, et jusqu'à des païens. — C'est Virgile, un initié païen, que Béatrice, la théologie catholique en apparence, choisit pour être le guide du sectaire gibelin ; c'est Stace, transformé en Toulousain, c'est-à-dire en Albigeois, qui vient s'adjoindre à lui ; c'est Béatrice, sa pensée hérétique hypostasiée, qui leur succède ; enfin, c'est saint Bernard, le rédacteur de la règle des Templiers, personnification de leur Ordre, qui est investi du rôle de troisième hiérophante. Pour ne pas se trahir, Dante s'est bien gardé de sauver tous les hérétiques et de damner tous les orthodoxes ; mais il n'a pas admis un seul Pape dans le paradis, il en a placé deux seulement dans le purgatoire, et dans son enfer il a entassé à plaisir Papes, cardinaux, gens d'église, les vivants avec les morts. Tonne-t-il contre les hérésiarques ? il n'en désigne aucun nominativement, si ce n'est un Pape, en sorte qu'on ne sait à qui il attribue ce titre (pp. 107, 108). — Sans doute on pourrait soulever bien des objections contre cette appréciation générale de la *Comédie* ; mais il serait facile de leur opposer de spéciieuses réponses, surtout si l'on voulait descendre à l'examen détaillé des diverses parties de la trilogie dantesque, examen que nous ne saurions aborder dans cette analyse.

Malgré la précaution que Dante avait prise, en composant la *Vie nouvelle*, de préparer les esprits au changement de son langage, ses intentions furent méconnues, et bon nombre de gibelins l'accusèrent d'apostasie. De là pour lui la nécessité d'expliquer son œuvre, de la justifier, et de prouver que si elle paraissait, quant à la forme, en opposition avec ses principes religieux et politiques, elle ne s'en écartait en rien quant au fond ; de là une nouvelle transformation, dans laquelle le théologien, qui avait succédé à l'amant, fit place au philosophe et lui céda la parole. Empruntant à Platon le titre d'un de ses traités, il composa son *Banquet*, ouvrage d'une contexture bizarre, dans lequel, sous prétexte de commenter des chansons, il semble dire aux guelfes : L'héroïne de mes poésies érotiques n'est autre que la philosophie qui m'a conduit elle-même à la contemplation des plus hautes vérités du christianisme ; et aux gibelins : La philosophie qui m'a inspiré mon poème ne diffère en rien de celle qui dicta mes compositions lyriques, dont l'essence vous est connue (pp. 290, 291).

Tout cela est exprimé dans un langage énigmatique, moins déchiffrable cependant que celui du *Canzoniere*. Là le sens affecté aux mots est tellement éloigné de l'usage ordinaire, qu'il est le plus

souvent impossible de leur donner une signification raisonnable. Tant de mystère dans des compositions si frivoles en apparence, prouve bien qu'elles ne s'adressent pas à une femme réelle, qui jamais n'aurait compris ce jargon bourré de scolastique, de mythologie et de métaphysique; mais qu'il s'agit d'une pensée coupable, que le poète avait intérêt à cacher (pp. 357, 358).

Un seul des ouvrages de Dante unit la netteté de l'expression à la grandeur des idées : le traité de *Monarchia*. C'est qu'il ne semble y agiter qu'une question politique, étrangère à l'essence de la religion, et qu'il n'est plus dans la nécessité de recourir à la dissimulation et à l'artifice. Dans ce livre, l'auteur se borne à établir en principe le droit de l'Empereur d'Allemagne, héritier légitime des Césars, à la monarchie universelle, sauf à déduire en temps opportun les conséquences. Ces conséquences, but suprême de l'opposition gibeline, étaient l'abolition de la suprématie politique des Papes, la ruine de la haute influence qu'ils exerçaient sur l'Italie et sur le monde chrétien, et enfin leur réduction à l'état de vasselage sous le sceptre d'un Empereur universel. C'est dans ce livre que Dante, ailleurs hérétique, se montre révolutionnaire et socialiste, comme a été forcé de le reconnaître M. Ozanam, un de ses panégyristes. Détruire la noblesse, tout privilège, toute hérédité, y comprise celle des biens; substituer au régime du moyen âge un pouvoir qui, sous le nom de César, ne fût que l'agent immédiat de la multitude, le niveau qui rendit toutes les têtes égales; poursuivre impitoyablement les déductions de sa philosophie anti-sociale jusqu'aux plus démocratiques, aux plus impraticables maximes; prévenir, en un mot, les encyclopédistes, les théoriciens sanglants de notre Révolution, les plus fougueux de nos modernes novateurs, nos rationalistes et nos humanitaires, telle fut la mission que, de l'aveu de M. Ozanam, se donna, dans un jour de mécontentement, l'auteur du livre de *Monarchia*, et que, suivant M. Aroux, il remplit toute sa vie.

Voilà comment l'auteur prouve la triple accusation qu'il a formulée contre le vieux chantre du moyen âge. Il voit en lui un ennemi de la constitution politique et religieuse de l'Église romaine, un partisan des doctrines gnostico-manichéennes adoptées par les Albigeois, ces affiliés à l'Ordre aboli des Templiers, un précurseur de nos saints-simoniens et de nos socialistes.

Que devons-nous penser de ces révélations fécondes en scandales? Elles trouveront des incrédules non-seulement parmi les fanatiques

du vieux poète, mais parmi les nobles âmes qui se sont fait un besoin de l'admiration, et auxquelles on arrache comme une partie d'elles-mêmes en leur enlevant l'objet de leur culte généreux ; d'autant plus que la thèse de M. Aroux a une effrayante portée. Ce n'est pas devant la seule statue de Dante qu'il nous dit de brûler ce que nous avons adoré ; il nous ordonne encore de renverser comme des idoles monstrueuses presque tous les demi-dieux du moyen âge et de la Renaissance, les grands poètes et les grands artistes, les Raphaël et les Michel-Ange, aussi bien que les Boccace, les Arioste, les Pétrarque, les Tasse, les Camoëns et les Milton, qui tous auraient trempé dans la même conspiration sacrilège contre la vérité. Parmi ces dieux, il en est qui n'ont jamais eu place dans notre Panthéon ; mais il en est aussi qu'il nous serait pénible de faire descendre de leur piédestal. Pour ce qui est de Dante, objet propre de ce livre, avouons que l'auteur a réuni contre lui des doutes terribles. Quiconque aura le courage d'étudier ce travail, d'une lecture aussi pénible par sa forme littéraire que par ses tristes révélations, sentira sa foi s'ébranler, et se demandera avec anxiété si vraiment il n'avait pas admis dans le sanctuaire un des plus dangereux ennemis des institutions catholiques. Ce n'est pas que toutes les charges amoncelées contre le célèbre accusé soient également écrasantes. Evidemment M. Aroux subtilise souvent, et soumet à la torture, pour leur arracher un aveu de culpabilité, des textes parfaitement innocents ; mais que de passages de Dante, jusqu'à ce jour inexplicables, semblent s'éclairer d'une lumière infernale au flambeau que M. Aroux porte dans leurs ténèbres séculaires ! Pour notre compte, nous avons toujours tremblé en accolant le titre glorieux de poète catholique à ce dur gibelin si hostile à la papauté, et partisan si déclaré de tout ce qui se leva contre elle. D'un autre côté, on ne saurait nier que Dante ne soit plein d'indéchiffrables énigmes, et que M. Aroux n'ait réussi mieux que ses devanciers à en donner une solution vraisemblable. Et toutefois, avant de nous prononcer dans ce grave débat, nous voudrions étudier plus profondément soit Dante, soit la littérature italienne, et surtout recueillir les suffrages des maîtres de la science. En attendant, nous signalons le livre de M. Aroux comme un travail rempli de foi, de recherches et de curiosités, comme une des pièces les plus dignes d'être consultées par les esprits sérieux, dans le procès suscité il y a trente ans au proscrit de Florence par son moderne compagnon d'infortune.

— Ce qui précède était écrit depuis longtemps, lorsqu'on nous a

soumis, comme pièce nouvelle du procès, la brochure de M. Boissard. Nous désirons vivement que son témoignage soit celui de la vérité; mais notre conscience nous oblige à dire qu'il n'a pas dissipé tous nos doutes, et que notre jugement est encore trop perplexe pour nous autoriser à prononcer une sentence. — En quelques mots voici le plan, du reste assez confus et assez mal ordonné, de son Mémoire justificatif de Dante. — Il expose d'abord la thèse de M. Aroux, que nos lecteurs connaissent suffisamment par ce qui précède; puis il en commence la réfutation. Il accuse M. Aroux de méconnaître et de calomnier le moyen âge, au sein duquel il voit partout des hérétiques, publics ou secrets, en guerre contre l'Église, sapant ouvertement ses dogmes ou enveloppant leurs attaques dans un argot mystérieux. Malgré ses vices et ses erreurs, c'était une époque de foi, comme le prouve le grand mouvement des croisades; et quant au langage sectaire, M. Aroux a oublié d'en établir d'une manière certaine et l'existence et la filiation antique. C'est, en effet, la partie faible de sa thèse, et pourtant elle en est le fondement. Il se borne à des assertions, à des conjectures, à des probabilités sur ce point important qui exigeait une rigoureuse démonstration. C'est, par conséquent, la partie forte de la réfutation de M. Boissard, et l'argument le plus sérieux qu'il oppose à son adversaire.

Après cette réponse générale, l'avocat de Dante trace le tableau du XIII<sup>e</sup> siècle, de l'Italie, de Florence et de Rome, et pour l'opposer à la peinture chimérique, dit-il, qu'en fait M. Aroux, et pour y placer dans son vrai jour la figure du poète. Cette figure, il la dessine ensuite. Il raconte la vie de Dante, insistant sur l'épisode de Béatrice, qui résume sa jeunesse, et sur les passions gibelines, qui dévorèrent le reste sa vie. Il soutient contre M. Aroux la réalité de Béatrice, mais, fût-elle prouvée, la thèse qu'il combat n'aurait pas, suivant nous, beaucoup à en souffrir, car rien n'empêcherait que Dante n'eût plus tard donné le nom d'une amante réelle à sa pensée sectaire. D'ailleurs, tous ses admirateurs, y compris M. Ozanam, n'ont-ils pas reconnu qu'il avait soumis la fille de Folco Portinari à une métamorphose, et en avait fait, dans son poème, la personnification de la foi ou de la théologie? M. Boissard veut encore que les passions du XIII<sup>e</sup> siècle et les colères gibelines de Dante suffisent à expliquer, sans qu'on accuse son orthodoxie, les injures, les menaces et les terribles vengeances dont il s'est rendu coupable envers les Papes, dans lesquels il voyait ses ennemis politiques. Peut-être, en effet, M. Aroux

s'est-il trop refusé à cette importante considération ; mais est-il démontré que chez Dante le sectaire ne soit pas venu en aide au gibelin, et qu'il ait seulement attaqué la puissance temporelle du Pape, tout en respectant sa puissance spirituelle ? — Il est révolutionnaire et socialiste : M. Boissard, après Ozanam, l'avoue à son adversaire ; faut-il en conclure, ajoute-t-il ensuite, qu'il est en même temps hérétique ? Ces trois chefs d'accusation sont-ils tellement unis qu'ils ne soient susceptibles d'aucune disjonction ? — Non, sans doute, répondrons-nous. Il est absolument possible aujourd'hui qu'un homme soit à la fois révolutionnaire et socialiste sans être hérétique, quoique la chose soit assez difficile ; mais elle était mille fois plus difficile au moyen âge, à cause de l'union étroite et presque indissoluble de la forme religieuse et de la forme politique. Nous croyons que M. Aroux a établi assez solidement ce point.

M. Boissard sort de toutes ces généralités pour entrer dans l'examen des OEuvres de Dante. C'est ici surtout que son livre est assez mal ordonné. Il intitule un chapitre : *Dante révolutionnaire et socialiste*, et, sous ce titre, il parcourt la *Monarchie*, le *Banquet*, la *Vie nouvelle*, l'*Idiome vulgaire* et les *Canzones* ; mais, outre qu'il ne suit pas, dans cette disposition, l'ordre chronologique des ouvrages de Dante, ni, par conséquent, l'ordre et le développement logiques de sa pensée sectaire ou orthodoxe, il ne suit pas davantage son adversaire sur le vrai terrain de la discussion, car ce n'est guère que sur la *Monarchie* que M. Aroux fait porter l'accusation de socialisme, de même qu'il ne cherche guère dans les autres ouvrages nommés tout à l'heure que la preuve de l'hérésie. Or, ce n'est qu'au chapitre suivant que M. Boissard parle avec détail de l'hérésie de Dante. En brisant ainsi la méthode d'argumentation de M. Aroux, il lui ôte de sa force et n'en donne pas une idée juste. Quoi qu'il en soit, il discute d'abord les preuves historiques de l'hérésie ou de l'orthodoxie du poète florentin, puis il étudie à son tour la *Divine Comédie*. La discussion historique ne nous paraît pas, ni dans un sens ni dans l'autre, conduire à de grands résultats. Quant à l'étude de la *Divine Comédie*, M. Boissard n'a pas de peine à trouver chez M. Aroux des conjectures invraisemblables, des interprétations fausses ou problématiques, des allusions non justifiées, des traductions de fantaisie, des chicanes puériles ; mais ce n'est pas assez, croyons-nous, pour renverser de fond en comble l'édifice de l'accusateur de Dante. En terminant, il dit quelques mots de Foscolo, de Rossetti, premiers auteurs du système qu'il

combat ( c'est par là qu'il aurait dû commencer ) ; il venge Ozanam avec une animation que ne justifient peut-être pas les légers soupçons que fait peser sur lui M. Aroux ; enfin, il montre avec raison le danger de scepticisme qu'offre un tel système d'interprétation, danger que M. Aroux fait trop comprendre lui-même en étendant sa critique à presque tous les poètes et à tous les artistes du moyen âge et de la Renaissance.

Çà et là (notamment pp. 87 et 137) nous avons remarqué quelques idées qui nous répugnent. La défense d'Ozanam pouvait et devait être indépendante du panégyrique de l'*Ère nouvelle* et du réquisitoire contre *certaine école intolérante* qui l'a combattue. Nous pourrions encore adresser quelques reproches au style de M. Boisnard ; mais toutes ces chicanes viennent se perdre dans la grandeur du débat. A notre humble tribunal, ce débat est encore pendant ; nous réclamons d'autres témoins et d'autres avocats, et, en attendant, tout en conservant sur l'orthodoxie de Dante quelques graves soupçons qui nous empêcheront de le lire et de l'admirer avec la même confiance, nous voulons bien, comme dans les tribunaux ordinaires, lui appliquer le bénéfice du doute, et le tenir pour innocent.

U. MAYNARD.

7. **EUGÈNE**, ou *Plan de vie d'un instituteur chrétien*, par M. l'abbé L.-M. DURU, aumônier de l'École normale d'Auxerre, etc. — In-12 de 60 pages (1856), chez l'auteur, à Auxerre ; — prix : 60 c.

En rendant compte dernièrement des *Fables* de M. l'abbé Duru (p. 428 de notre tome XVI), nous ne pouvions négliger la question littéraire. Des fables, et des fables en vers, éveillaient nécessairement des comparaisons, des observations d'art, dont la sévérité ne pouvait être tempérée que par la pensée du but moral que s'était proposé avant tout l'estimable auteur. Mais aujourd'hui, à propos d'un dialogue sur le plan de vie d'un instituteur, rappeler les dialogues célèbres depuis Platon jusqu'à M. de Maistre, les règles littéraires qui président à cette sorte de composition, ce serait pousser la sévérité jusqu'au pédantisme et au mauvais goût. — Donc, bornons-nous à dire qu'*Eugène* n'est qu'un fragment d'une *Pédagogie chrétienne* méditée par M. l'abbé Duru, et qui doit embrasser l'Écriture sainte, l'histoire religieuse, le dogme, la morale, la liturgie, la pédagogie au point de vue de la foi, et même des gloses à l'usage des écoles, sur le

et l'impression sentent presque la parcimonie, on croirait à une production qui s'adresse aux derniers rangs des classes populaires. A peine a-t-on parcouru quelques pages, on s'aperçoit que ces pensées si hautes, ces réflexions si sages peuvent faire surtout un grand bien parmi la jeunesse studieuse et parmi les hommes instruits, et l'on regrette doublement qu'elles n'aient pas reçu le vêtement extérieur qui les ferait accepter de tous et les conduirait à leur véritable adresse.

J. VERNIOLLES.

**9. MANDEMENTS, Instructions pastorales et Discours divers de Mgr DE SALINIS, évêque d'Amiens, recueillis et publiés par M. l'abbé DUVAL, chanoine, vicaire général, secrétaire du conseil de Monseigneur. — 1 volume in-8° de 528 pages (1856), chez Lenoel-Herouart, à Amiens, et chez Auguste Vaton, à Paris ; — prix : 6 fr.**

Plusieurs fois déjà nous avons applaudi à l'heureuse pensée qui a porté plusieurs de NN. SS. les Évêques à publier ou à laisser publier leurs Mandements et Instructions pastorales. Les plus hautes doctrines de la foi, les principales pratiques de la piété chrétienne se trouvent là exprimées et recommandées avec une exactitude, une éloquence et une autorité capables de toucher les âmes, en même temps que les principaux événements du siècle y ont leur écho solennel et religieux ; de sorte que ces pièces réunies pourraient former, sinon les annales complètes et suivies du catholicisme en France, au moins les documents les plus précieux pour en écrire l'histoire.

Parmi ces pièces, les Mandements de Mgr de Salinis, si pleins de doctrine et d'éloquence, quelques-uns si célèbres, comme la fameuse Instruction pastorale sur le Pouvoir, devaient tenir une place honorable ; aussi félicitons-nous M. l'abbé Duval de les avoir arrachés à l'humilité de Mgr de Salinis pour leur donner une publicité éclatante. Les voici tous réunis dans ce volume, depuis la Lettre pastorale du 29 août 1849, publiée à l'occasion de l'installation de Mgr l'Évêque d'Amiens, jusqu'au discours prononcé le 11 octobre 1854, lors de l'inauguration de la chapelle de Sainte-Theudosie. Il y manque seulement les Instructions synodales prononcées en 1851 et 1853 : elles doivent trouver leur place dans une notice sur les synodes, que M. l'abbé Duval se propose de faire paraître prochainement. Ce volume est même enrichi d'un beau fragment sur le *Développement de la liberté de l'homme dans l'ordre des intérêts matériels*, reproduction de deux discours prononcés par Mgr de Salinis, en 1851, au sein des conférences centrales ecclésiastiques du diocèse d'Amiens, et du Pro-

*gramme d'un Cours d'introduction à l'étude de la religion*, publié il y a déjà une vingtaine d'années dans l'*Université catholique*, avec les premières leçons qui devaient lui servir de développement. Le Cours lui-même a été professé à la Faculté de théologie de Bordeaux, et antérieurement dans le collège de Juilly. « Ce programme, dit Mgr de Salinis, est la table des matières d'un ouvrage qui résumera, s'il nous est donné d'y mettre la dernière main, un enseignement de vingt ans, et les études les plus sérieuses de notre vie (p. 467, note). » Mgr de Salinis réveille ainsi le vif désir que nous avons éprouvé autrefois, à la lecture de ce programme, de le voir rempli, et nous rend une espérance presque perdue. Puissent les fonctions de sa charge pastorale lui laisser assez de loisir pour achever son œuvre ! la largeur de ce plan, la hauteur des vues qu'il indique, nous promettent une des plus belles apologies qui aient été faites du christianisme.

**10. DU PRINCIPE DE L'AUTORITÉ** dans l'Eglise, par M. R.-J. WILBERFORCE, ex-archidiacre d'York ; traduit de l'anglais, par M. C.-F. AUDLEY.— 1 volume in-12 de XXXVI-392 pages (1856), chez Ch. Douniol ; — prix : 3 fr. 50 c.

Tout le monde connaît le mouvement religieux qui, depuis une vingtaine d'années, agite l'Angleterre. Parti de la savante Université d'Oxford, il a eu, après Dieu, pour auteur, le docteur Pusey qui lui a donné son nom. Après Dieu, disons-nous, car évidemment le doigt de Dieu est là. Peut-être le retour de l'Angleterre à la croyance et à la hiérarchie catholiques prendra-t-il là son point de départ. En attendant, les plus belles intelligences et les plus nobles cœurs de la célèbre école, les Newman, les Manning, les Allies, les Faber, y ont trouvé d'abord le doute dans l'erreur, puis la foi et le repos dans la vérité. Profondément étudié dans ses rapports avec l'antiquité ecclésiastique et le catholicisme, le système anglican, tel qu'il se montrait de nos jours à leurs yeux, leur inspirait une double répulsion : d'un côté le rationalisme qui l'envahit et le ronge, ne laissera bientôt plus rien subsister des dogmes fondamentaux et des pratiques les plus essentielles du christianisme ; d'autre part, la juridiction de plus en plus absolue du pouvoir temporel sur les choses spirituelles, leur semblait incompatible avec l'institution divine établie par Jésus-Christ. De là l'attraction exercée sur eux par le catholicisme. Mais nulle part cette attraction n'est plus manifeste, quoique longtemps combattue, que dans la conversion de M. Robert Wilberforce. Fils d'un homme dont le nom est vénéré dans toute



**50. LE LIBRE EXAMEN de la vérité de la foi.** — *Entretiens sur la démonstration catholique*, par le P. V. DECHAMPS, de la Congrégation du très-saint Rédempteur. — 1 volume in-8° de 476 pages (1857), chez J. Casterman et fils, à Tournai, et chez Louis Vivès, à Paris; — prix : 5 fr.

A la bonne heure ! Voici un livre qui a sa raison d'être, car, après la démonstration tant de fois victorieusement essayée de la vérité de la foi, il se place à un point de vue nouveau pour la recommencer à sa manière, ou plutôt il la ramène à sa loi véritable, à son centre catholique.

En général, voici comment l'apologétique a procédé jusqu'à ce jour. Après avoir creusé quelquefois jusqu'aux fondements de la raison et de la certitude, elle cherchait une seconde base à la religion révélée dans ce qu'elle a appelé les *préambules* de la théologie : Dieu, l'âme, nécessité d'une religion, religion naturelle, etc. Ces assises posées, pour avoir le droit de monter plus haut, elle prouvait la nécessité d'une révélation. De cette révélation il faut des témoins irrécusables . elle les trouvait dans les livres des deux Testaments, dont elle démontrait, à grands frais de travail et d'érudition, l'authenticité, l'intégrité et la véracité. Alors, s'appuyant sur les Écritures, elle établissait la réalité des prophéties et leur accomplissement, la vérité des miracles, d'où elle déduisait l'existence d'une triple révélation, primitive, mosaïque et chrétienne, la divinité de Jésus-Christ, l'établissement de son Église. Pour couronner l'œuvre, elle empruntait encore à l'Écriture les caractères de cette Église, et elle faisait voir qu'ils ne sont applicables qu'à l'Église catholique. Démonstration solide, sans doute, à laquelle se rattachent les plus grands noms et les plus belles œuvres du génie humain. Mais quelle route longue et difficile, où ne peuvent s'engager que les savants et les forts, où les ignorants et les faibles s'égareront et succomberont dès le premier pas ! Sans doute encore, les faits sur lesquels repose la révélation chrétienne sont si éclatants et si immenses, qu'ils remplissent l'histoire du monde et brillent d'une clarté à nulle autre comparable. Malgré tout, cette méthode de démonstration exige trop de science et de raisonnements pour pouvoir sortir de l'école et s'étendre à toutes les intelligences. A toutes cependant la foi, et la foi raisonnable, est imposée comme le premier des devoirs. En dehors de la *science* qui embrasse la suite de l'action de la Providence dans toute la durée des siècles, n'y aurait-il donc pas une *connaissance certaine* de cette action toujours présente à

chaque âge du monde? Cette connaissance existe, et voici comment le montre le P. Dechamps. — Dieu a mis *dans* l'homme et *devant* l'homme de quoi lui faire reconnaître la vraie religion, sans autre labeur que d'écouter la voix de la conscience et de regarder en face de lui. Il n'y a que deux faits à vérifier : un en nous, et un hors de nous ; un fait intérieur, auquel toute conscience sincère rend témoignage, et qui, par cela même, est universel comme la nature humaine, et un fait public correspondant, dont tout homme peut être témoin avec l'univers. Le fait intérieur se compose de ces éléments : désir et volonté de vivre, de vivre heureux et de vivre toujours, en d'autres termes, inclination à la vie future ; impuissance où nous sommes de nous contenter des lumières humaines dans la question mystérieuse de notre fin, et besoin, et désir du témoignage de Dieu sur l'invisible avenir ; confiance d'entendre ce témoignage, et foi à son existence ; foi à un témoignage non pas mort, mais vivant, à une éducation divine se confondant *avec l'autorité vivante de Dieu dans la grande famille qu'il élève* ; foi à une vérité religieuse, non pas à *faire*, mais *toute faite* par la main de Dieu, et transmise des pères aux enfants comme l'héritage principal de l'humanité. — Dès lors la controverse religieuse se réduit non pas à découvrir une vérité nouvelle qu'on ne trouverait jamais si, depuis soixante siècles, le monde ignorait la loi de sa vie et la condition de sa fin, mais à cette simple question : *Où est l'autorité vivante chargée de l'éducation divine de la grande famille humaine? Où est-elle?* C'est la question de la bonne foi. La mauvaise foi demande *Est-elle?* question absurde pour qui a réfléchi au grand fait de conscience que nous formulons tout à l'heure. — La bonne foi nous place donc en présence du fait du dehors qui répond divinement au fait intérieur ; en présence du fait qui *seul* sur la terre répond aux exigences du bon sens et aux *postulata* de la raison attestés par toutes les consciences. Il n'y a, en effet, qu'une seule société religieuse en ce monde qui nous apparaisse marquée du signe de Dieu : l'unité ; l'unité maîtresse du temps, de l'espace et des variations des pensées humaines ; une seule qui se dise et soit contemporaine de l'homme ; une seule qui montre sa trace profondément empreinte dans tous les siècles de l'histoire ; une seule qui s'adresse à tous les peuples, à tous les âges, à tous les climats : c'est l'Église catholique. Et notons bien qu'il ne faut de longs efforts ni de réflexion ni de science pour constater cette suite de la religion, cette unité, cette

perpétuité, cette universalité de la foi : le présent, dont nous sommes témoins, nous atteste le passé. Le monument divin qui remplit l'espace et les siècles a une face tournée vers nous, par où nous pouvons juger de ses antiques, immuables et perpétuelles proportions. Ce qui a été est et sera. Il y a dans l'Église quelque chose d'actuel et de vivant qui dispense de toutes les discussions impossibles à la plupart des hommes, ou plutôt qui est au-dessus de toute discussion et suffit pour convaincre toute âme sincère. Si la vérité religieuse existe, comme le fait de conscience nous en assure, ne suffit-il pas d'entendre et de voir pour s'assurer encore qu'elle est dans l'Église catholique, et qu'elle n'est que là ? En dehors d'elle, qu'y a-t-il ? Le paganisme, l'islamisme, le protestantisme, le rationalisme. Or, de bonne foi, lequel de ces systèmes religieux ou philosophiques répond aux besoins de l'âme humaine et porte les caractères essentiels de la vérité divine ? Un motif de foi, un motif de crédibilité, voilà les deux fondements d'une religion vraie et de toute démonstration religieuse. Or, le motif de croire, c'est Dieu, sa parole, à laquelle seule l'homme veut se rendre, ainsi que l'atteste le fait intérieur ; le motif de crédibilité, c'est l'Église une, perpétuelle, universelle, grand fait extérieur correspondant au premier. Ainsi, ce qui domine toute démonstration chrétienne et catholique, c'est que Dieu les fait pour nous toutes les deux à la fois, toutes les deux d'un seul coup, qu'il les fait l'une par l'autre, et la première par la seconde ; que loin de nous faire descendre du passé au présent, c'est par le présent qu'il nous fait remonter au passé, c'est par le dernier anneau de la chaîne divine qu'il nous la fait saisir tout entière ; c'est en montrant l'Église universelle à tous les siècles, qu'il dit toujours ce qu'il a dit une fois : « Si vous êtes tentés de douter de ma parole, croyez à mes œuvres ; ce sont elles qui rendent témoignage de moi. »

Telle est la vraie démonstration catholique, plus simple et plus forte que toutes les démonstrations ordinaires, bien supérieure surtout à ces démonstrations modernes qui, sous prétexte de gagner le rationalisme, lui font des concessions dangereuses, sous prétexte de lui faire sa part, lui laissent envahir le domaine religieux tout entier. Semi-rationalistes et semi-pélagiens, ces apologistes, malgré toutes leurs bonnes intentions, compromettent la cause qu'ils veulent servir, laissent à l'ennemi ses positions principales, augmentent son audace et ses prétentions, et, reculant toujours devant lui, finissent par

lui livrer la ville sainte. — Mon Dieu, je crois tout ce qu'en votre nom la sainte Église m'ordonne de croire, parce que c'est vous qui l'avez révélé, tel est l'acte de foi que l'Église nous met tous les jours sur les lèvres or, tout est là, le motif de foi et le motif de crédibilité ; la raison de la foi formulée dans l'acte de foi lui-même. Je crois à Dieu, qui seul peut m'imposer la foi ; je crois à l'Église, qui seule me prouve que Dieu a parlé. Démonstration vraiment providentielle et catholique ! démonstration admirable, qui rétablit l'harmonie entre l'ordre humain et l'ordre divin , entre l'éducation naturelle de l'homme et son éducation surnaturelle ! C'est dans la famille et par la famille que l'homme naît à la vie naturelle ; c'est dans l'Église et par l'Église que l'homme naît à la vie religieuse. La famille est l'Église où se forme et se développe la raison ; l'Église est la grande famille où se forme et se développe la foi. Or, malgré les atteintes portées à la famille, elle est restée parmi nous, dans l'ordre de la nature, la grande institution providentielle. Et comme Dieu, toujours simple et un dans ses voies, a fait de la nature l'image de la grâce, on doit croire qu'il a préparé au genre humain, dans l'ordre religieux, une famille aussi, d'où découle, où se forme, où s'entretient la vie divine.

Il y a lieu de s'étonner qu'une méthode si simple et si sûre n'ait été qu'à peine indiquée, et jamais complètement formulée jusqu'à ce jour par les apologistes de la religion et dans les Cours de théologie. Nous engageons vivement le P. Dechamps à publier l'*Appendix* à la théologie générale, qu'il a écrit autrefois, bien qu'il nous en ait donné la substance dans son livre. Après tant de luttes récentes contre les rationalistes, les unes victorieuses, il est vrai, mais les autres, hélas ! signalées par des concessions qui ne sont qu'un passage à l'ennemi, il est temps de ramener la question religieuse à son expression providentielle, c'est-à-dire à la démonstration de la révélation par l'Église, ou à la démonstration catholique de la révélation chrétienne, ce qui est tout un, puisque les deux démonstrations chrétienne et catholique peuvent se faire d'un seul coup. Laissons là la métaphysique et les vaines hypothèses : en philosophie, revenons à la nature et aux faits ; aux faits encore en théologie. Et ces faits eux-mêmes, dégageons-les des embarras d'une pénible érudition, réduisons-les à deux, vérifiables pour tous, pour les ignorants comme pour les savants, à la condition commune aux uns et aux autres de la bonne foi.

Et voilà que nous avons rendu compte de l'admirable livre du P. Dechamps, bien que nous n'en ayons guère analysé que le premier entretien. Les cinq autres ne sont que le développement de celui-ci, ou bien renferment des digressions philosophiques, historiques et théologiques, toujours excellentes sans doute, mais moins neuves que ce qui précède, conduisant moins au grand but que s'est proposé l'auteur, peut-être même en détournant quelquefois par l'éparpillement de l'attention. Digressions ou développements et commentaires, voici en quelques mots, pour tout dire ou tout indiquer, les questions traitées par le P. Dechamps dans la suite de son livre. — Après la démonstration de la vérité des dogmes, ou du fait de leur révélation, y a-t-il quelque chose, dans les vérités dogmatiques elles-mêmes, d'intrinsèquement démontrable, par exemple, dans la Trinité, l'Incarnation, l'Eucharistie? — La catholicité est-elle un caractère de la vraie religion? Appartient-elle à l'Église? N'appartient-elle qu'à l'Église? — L'unité est-elle opposée à la tolérance? L'universalité au patriotisme? La perpétuité au progrès? — La révélation vivante est-elle marquée pour tous les cœurs du grand signe de Dieu, la sainteté? — Y a-t-il quelques faits encore dans l'Église qui démontrent la divinité de la révélation chrétienne, comme sa perception facile aux simples et sa profondeur incommensurable aux sages?

Mais, encore une fois, là n'est pas le livre; il est tout entier dans ce simple raisonnement : la révélation vivante qu'invoque la conscience humaine doit être quelque part. Si elle n'est pas dans l'Église, où est-elle donc? Si elle n'est pas là, elle n'est évidemment nulle part. Or, qui oserait le dire? Qui oserait donner ce démenti à la conscience universelle?

Il nous répugnerait d'ajouter quelque chose sur la forme de ce travail, d'ailleurs bien mieux écrit que la plupart des livres qui nous viennent de Belgique : ici le fond est tout. Cependant, malgré un peu d'uniformité dans le langage du magistrat, du théologien et de l'écrivain, les trois interlocuteurs de ces dialogues, malgré quelques répétitions et quelques longueurs presque inhérentes à ce genre de composition, l'idée est toujours bien suivie, la conversation vive et animée, la lecture aussi intéressante qu'utile. En somme, œuvre de science et de talent, destinée à un grand succès de publicité, et, ce qui plaira uniquement au respectable auteur, à un succès plus grand dans les âmes. — Nous en dirions bien davantage, si nous ne crai-

gnions de nous louer nous-mêmes en faisant l'éloge d'un livre où nous avons été heureux de trouver, dans un jour et un développement admirables, des principes émis bien souvent dans nos pages.

J. DUPLESSY.

**51. LES IMPOSSIBILITÉS**, ou *les Livres penseurs désavoués par le simple bon sens*, par Mgr PARISIS, évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer. — In-8° de 104 pages (1857), chez Jacques Lecoffre et C<sup>ie</sup>; — prix : 1 fr. 25 c.

La grande apologétique est épuisée. On n'ajoutera rien, ou peu de chose, aux immortels travaux des Pères et des grands écrivains du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècle, en France, en Angleterre, en Allemagne. Mais, chose triste à penser ! ces riches arsenaux, où les défenseurs de la religion puisent toujours des preuves inexpugnables de notre foi, sont fermés pour l'incrédulité moderne qui les dédaigne ; les armes qu'on en tire semblent ne pouvoir l'atteindre, car elle se réfugie contre elles dans la fin de non-recevoir de la souveraineté absolue de la raison et de l'impossibilité de toute doctrine imposée par autorité humaine ou divine. C'est ce qu'on appelle la liberté de penser. Que faire alors ? sinon ramener la discussion à quelques faits incontestables, comme l'a entrepris avec tant de succès le P. Dechamps dans le livre que venons d'examiner (p. 110), ou la transporter sur le terrain de la libre pensée, et retourner contre elle les impossibilités qu'elle nous objecte, comme le fait si victorieusement ici Mgr Parisis.

Qu'est-ce qu'une impossibilité ? C'est une proposition dont les deux termes nous sont évidemment démontrés incompatibles, ou, plus simplement, une proposition absurde. D'où il suit que nous ne pouvons affirmer l'impossibilité que dans les choses qui nous sont entièrement connues, ou dont l'idée substantielle et les rapports sont clairement compris par notre raison. Desseins admirables de la Providence ! l'ordre moral, but de la création et fin dernière de l'homme, nous est bien plus connu que l'ordre matériel que nous ne traversons qu'en passant. Ainsi, il n'est personne, docte ou ignorant, qui ne comprenne mieux la distinction du bien et du mal moral que les phénomènes les plus ordinaires du monde physique. Et c'est ce qui rend facile la démonstration de la foi par l'absurdité ou l'impossibilité du système des livres penseurs. — La première impossibilité à signaler serait sans aucun doute que Dieu n'existât pas. Mais, malgré quelques idées inadmissibles sur sa nature et destructives de son

existence, il n'est guère de libre penseur qu'on ait le droit de dire athée. Aussi, l'existence de Dieu doit-elle être prise, dans la discussion avec la libre pensée, non pas comme objet de démonstration, mais comme base non contestée de tout raisonnement. C'est sur elle que va s'appuyer cet échafaudage d'impossibilités, terrible machine de guerre contre la libre pensée, rempart inexpugnable du catholicisme.

Impossible de ne pas admettre la distinction du bien et du mal dans l'ordre moral, qui résulte de toute l'histoire, des nécessités sociales, de tous nos sentiments et de toutes nos idées. — Impossible de mettre en doute la liberté humaine, car la conscience et la législation de tous les peuples ont rendu l'homme responsable de ses actes. — Impossible que la nature divine soit confondue avec la nature créée, car, outre que leurs caractères sont inconciliables, leur distinction est une conséquence de la distinction même du bien et du mal, de la liberté de l'homme et de sa responsabilité personnelle. — Impossible qu'il n'y ait pas une sanction à la loi morale ailleurs que dans la vie présente, car à cette loi, comme à toute loi, une sanction est nécessaire, et elle ne se trouve pas en ce monde. — Impossible de savoir par la raison seule ce qu'est précisément la sanction de la loi morale, dans sa nature, dans sa durée, etc., tout cela dépendant d'un décret porté dans les conseils divins auxquels nous n'avons pas assisté. — Impossible de savoir par les lumières purement naturelles quels sont les moyens d'atteindre notre fin dernière, car impuissante à déterminer le but, la raison est par là même impuissante à indiquer la route. — Quelle est donc la nature et l'étendue de nos devoirs envers Dieu, envers les autres et envers nous-mêmes ? La loi morale violée, y a-t-il une expiation possible ici-bas, et quelle est-elle ? Autant de questions auxquelles la raison ne répondra jamais. — Impossible de méconnaître que Dieu a parlé aux hommes autrement que par la raison naturelle. C'est un fait incontestable, intrinsèquement et *a priori*, car, d'après ce qui précède, il était nécessaire, le christianisme renfermant une réponse à toutes les questions devant lesquelles la raison abdiquait tout à l'heure ; c'est un fait incontestable extrinsèquement et *a posteriori*, car aucun genre de preuves ne lui manque, ni les prophéties, ni les miracles, ni les victoires, ni surtout les témoignages. — Impossible que Dieu, après avoir parlé aux hommes, n'ait pas établi un moyen efficace pour conserver sa parole intègre, et qu'en fait, ce moyen choisi de Dieu

ne soit pas l'Église enseignante, car l'inspiration individuelle n'existe pas, le libre examen est impossible ; reste donc la nécessité d'une autorité doctrinale et judiciaire, d'une Église enseignante, laquelle, d'ailleurs, a toujours exercé, exerce encore son pouvoir, et présente des titres formels de son institution divine. — Impossible, après que Dieu a parlé aux hommes, que les hommes conservent la liberté de penser sur ce que Dieu leur a formellement enseigné ; car si la liberté ou la tolérance civile est quelquefois nécessaire, si la tolérance envers les personnes est toujours un devoir, la liberté et la tolérance doctrinales ne sont que des impossibilités. Constaté que Dieu a parlé, voilà à quoi se réduisent les droits de la raison ; elle ne saurait aller au delà sans une impertinence monstrueuse et impie. — Impossible que la foi catholique n'ait pas contre elle toutes les erreurs réunies, puisqu'elle est seule la vérité. — Impossible de rien trouver dans les mystères chrétiens que la raison ne puisse et ne doive accepter, car les mystères en général sont le complément naturel et le signe distinctif d'un enseignement révélé ; car les mystères chrétiens en particulier, comme la Trinité, l'Incarnation, l'Eucharistie, l'éternité des peines, quoique inaccessibles par certains côtés à notre raison, nous sont, par d'autres, suffisamment explicables, et sont d'ailleurs une précieuse lumière et un immense bienfait pour le monde moral. — Impossible que la liberté de penser produise par elle-même autre chose que des ruines, car la liberté de penser, c'est la négation ou la révolution qui altère, affaiblit, mine et renverse les sociétés ; tandis que le catholicisme, c'est l'affirmation ou l'ordre qui les prépare, les dispose, les organise, les fortifie et les élève. La liberté de penser, en effet, nie partout, nie toujours, c'est-à-dire qu'elle attaque, ébranle et ruine ; ou, si elle affirme quelquefois, les rares vérités qu'elle conserve sont dérobées à l'Église ; encore leur ôte-t-elle presque toute leur valeur en les séparant de leur caractère inspiré, et en mettant des opinions à la place des dogmes. — Il est une dernière impossibilité qui résulte de toutes les précédentes : l'impossibilité du doute et de l'hésitation entre la liberté de penser, mère de toutes les obscurités et de toutes les incertitudes, et l'Église catholique, foyer de toutes les lumières et de toutes les affirmations qui font vivre les individus et les sociétés. — Telle est la conclusion nécessaire de ce remarquable écrit, qui, par une suite de déductions serrées entre elles comme des propositions mathématiques, arrive à



proclamer, au nom du simple bon sens, la vérité divine du catholicisme sur les ruines de la libre pensée.

**52. MŒURS ET PORTRAITS DU TEMPS**, par M. Louis REYBAUD. — 2 volumes in-12 de 432 pages chacun (1853), chez Michel Lévy frères : prix : 6 fr.

M. Louis Reybaud a repris son pinceau, moitié sérieux, moitié satirique, pour nous représenter, dans une galerie de portraits, — nous citons ses propres paroles, — « les parasites et les bouffons de tous » les régimes, les éhontés coureurs de places et de faveurs, les misérables admirateurs de soleils qui se lèvent, les oiseaux de proie qui font leur pâture des événements et les estiment en raison du profit qu'ils en tirent, les braves à la suite, qui se cachent pendant le combat et enflent leurs joues après la victoire, enfin cette foule d'esprits mobiles, envieux ou ingrats, qui passent en un jour de l'hommage à l'insulte, et trouvent dans les idoles détruites un marchepied naturel pour se rapprocher de celles qui sont debout » (t. I, p. 7). — Comme on le voit, cette série de turpitudes et de scandales qui ne manquent pas dans notre siècle, promet des révélations piquantes et des scènes comiques, moitié gaies, moitié tristes, qui provoqueront un rire mêlé de larmes. L'écrivain, fidèle à son programme, a tenu parole. Suivons-le dans les rancunes de sa légitime indignation, bien plus pour indiquer le but qu'il poursuit que pour faire connaître tout ce qu'il y a d'habileté ingénieuse et de finesse mordante dans ces études, toujours sérieuses jusque sous leur apparence frivole. L'esprit ne se traduit ni ne s'analyse : il faut aller le chercher dans le cadre que l'auteur lui a donné, si l'on veut le bien connaître.

Les premières pages sont intitulées *roquemitaine*. Que le lecteur ne s'effraie pas de ce nom qui fait pâlir les enfants. L'auteur va mettre en scène sous ce titre ses amis, ses connaissances, son éditeur, son libraire, son imprimeur, qui lui font des représentations sur le danger qu'il y a pour lui à manifester librement sa pensée par le temps qui court. Il répond que sous un gouvernement juste parce qu'il est fort et fort parce qu'il est juste, il a toujours été permis de blâmer le mal, de louer le bien, de berner les sots et de démasquer les charlatans. Après le congé qu'il s'est délivré à lui-même, il laisse courir sa plume et jaillir sa verve mordante. — Nous avons d'abord *'Age d'or*. Il reconnaît cette époque fortunée à plusieurs caractères

différents : l'abondance du numéraire, l'accord parfait qui règne parmi les hommes, le dédain que l'on montre pour les boissons fermentées, à la suite des sociétés de tempérance, les jouissances d'un caractère tout nouveau que chacun va trouver dans l'eau de source, et l'activité de l'industrie humaine avec son paupérisme toujours croissant et ses crises périodiques. — La description du *Temple de la richesse*, avec ses détours, ses stratagèmes, ses roueries, ses mécomptes et ses ruines soudaines ou ses triomphes insolents, devait succéder à l'*Age d'or*. — Viennent ensuite les *Deux crédits*, le foncier et le mobilier, personnages-vivants, qui posent devant nous, en gardant la fidélité de leur costume historique, et se disent de grosses vérités aux applaudissements du spectateur qui est de leur avis. L'auteur a pris ici le ton et le genre de la comédie, ainsi que les divisions par scènes et par actes. — Les *favoris du destin* sont une peinture à l'adresse de ces hommes qui, partis de leur province avec un bagage fort léger, montent à la fortune par le brocantage, le mensonge, le trafic des consciences et les malheurs publics ou particuliers. — Dans *Quelques variétés de Bouleurs*, nous apercevons la nature prise sur le fait. Que de mécontents de toute espèce ! Que d'hommes à l'état de révolte et d'indignation permanente, qui crient contre ce qu'ils voient et entendent sous le gouvernement qui les régit, mais qui, après ces grandes colères politiques, vont se consoler de l'oppression qui les accable en touchant leur traitement ! — Un *Examen de conscience* nous met face à face avec l'industriel qui spéculé, achète, revend, spéculé encore, et qui, arrivé au dernier quart d'heure de Rabelais, trouve le vide dans sa caisse au lieu des millions qu'il avait rêvés. — L'*Enthousiasme des actionnaires* décrit une des plus singulières maladies de notre époque. L'actionnaire, en effet, n'est rien moins qu'un être phénoménal. Toujours trompé, toujours ruiné, il relient comme l'herbe des champs, avec une vitalité indestructible. On ne peut agiter devant lui les grélots de la spéculation, sans qu'il aille immédiatement au charlatan qui l'appelle. Le piège le plus grossier le trouve toujours désarmé. Il ouvre sa bourse, et le tour est exécuté. C'était l'occasion de stigmatiser en lettres de feu cette race de *gens d'affaires*, qu'il ne faut pas confondre assurément avec les hommes sérieux dont les découvertes dans l'industrie ou l'activité commerciale sont la gloire comme la richesse de leur pays. L'auteur ne l'a pas négligée. Il s'élève à ce propos aux considérations les plus hautes. Ce n'est plus ici une caricature qu'il faut ramener à des traits moins accen-

liberté des cultes, nécessaire quelquefois dans une certaine mesure, n'est pas l'état normal des sociétés catholiques, et on doit en reculer le plus possible l'avènement et la reconnaissance. Donc il ne faut pas voir dans ce que M. Mourin appelle *doctrines libérales, protection impartiale de la liberté de conscience ou des cultes* (p. 245), l'idéal des États et des gouvernements, mais un régime exceptionnel, que les circonstances font une loi d'accepter à regret, quoique sincèrement et avec franchise. Mais M. Mourin ne saurait comprendre cela, lui qui, quelquefois, ne parle de l'orthodoxie qu'avec une ironie d'assez mauvais goût (p. 319), lui qui met l'erreur et la vérité sur la même ligne, à propos des principes traditionnels qui maintiennent la discipline sociale (p. 128). Quant à la Ligue, dont nous condamnons aussi haut que lui les excès et les ambitions étrangères qui s'y mêlèrent, elle n'a pas besoin de ses excuses (p. 238) : une apologie seule est digne d'elle. Mais sur ce point (et c'est là l'avantage des longs articles où nous avons pu poser des principes), nous n'avons qu'à nous en référer à ce que nous avons dit à propos du livre de M. de Chalembert, dans notre tome XIV, p. 257. J. DUPLESSY.

**56. LA RÉVOLUTION**, *Recherches historiques sur l'origine et la propagation du mal en Europe, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours*, par Mgr GAUME, protonotaire apostolique, etc.—1<sup>re</sup> PARTIE : *Révolution française*. — 4 livraisons in-8° de 298, 304, 348 et 432 pages (1856), chez Gaume frères ; — prix : 2 fr. 50 c. la livraison.

Naturalisme en religion, centralisation en politique, affaiblissement du sens moral, mépris de toute autorité, empire ténébreux des Sociétés secrètes, règne visible du sensualisme; en un mot émancipation progressive de la tutelle du catholicisme ou de l'ordre divin, et substitution, en toutes choses, de la souveraineté de l'homme à la souveraineté de Dieu : voilà ce qu'avec tous les chrétiens Mgr Gaume appelle *la Révolution*. — Ce grand mal, de plus en plus profond et universel, existe : sur ce point tous sont d'accord. D'où vient-il ? Là, on se divise. En tête de toutes les causes particulières, les chrétiens placent le péché originel ou la corruption native de notre être ; puis, remontant des causes prochaines aux plus éloignées, les uns nomment la Révolution française, d'autres le Voltairianisme, ceux-ci le Césarisme ou la politique païenne, ceux-là le Protestantisme, plusieurs le Rationalisme, quelques-uns enfin vont jusqu'à la Renaissance. — Mais plusieurs de ces causes ne formeraient-elles pas les divers anneaux d'une chaîne, jusqu'à un premier anneau

qu'il serait important de fixer ? N'y aurait-il pas entre elles une généalogie et une filiation naturelle et nécessaire, aux divers degrés de laquelle on ne devrait pas s'arrêter avant d'avoir atteint la souche commune et unique ? Tous les philosophes chrétiens l'ont pensé, et remontent de la Révolution française au Voltairianisme et au Rationalisme ; ils se sont accordés, dans cette ascension rétrospective, avec les vues prophétiques de Bossuet qui, accusant déjà le Protestantisme des catastrophes dont il avait été le témoin, annonçait qu'il en sortirait des révolutions plus radicales. Mgr Gaume voudrait aller plus loin encore, et rattacher tous nos maux, le Protestantisme lui-même, à la Renaissance et à l'éducation païenne. Dans la première partie, dont nous rendons compte aujourd'hui, il veut prouver que nous sommes les fils de la Renaissance avant d'être les fils de la Révolution, et que la Révolution ne fut que la mise en scène des études de collège.

La Révolution se divise en deux périodes : la période de destruction, et la période de reconstruction. Pendant la première, elle détruit tout, églises, abbayes, châteaux, bibliothèques, œuvres d'art. De la guerre aux choses elle passe à la guerre aux personnes, dans l'ordre religieux et dans l'ordre social, dont elle anéantit l'ancienne constitution, et enfin elle les décapite l'un et l'autre en faisant périr le Pape en prison et le roi sur l'échafaud. — La période de reconstruction suit elle-même trois phases : la phase de reconstruction religieuse, la phase de reconstruction sociale, la phase d'affermissement. Dans sa phase religieuse, elle va du culte de la raison au culte de l'Être suprême, de là aux fêtes païennes, puis à la théophilanthropie, jusqu'à ce qu'elle demande le retour social au polythéisme. Dans sa phase sociale, elle passe successivement par la royauté, la République, le décemvirat, le triumvirat, l'Empire ; en même temps elle s'attire et soutient au dehors une guerre universelle, spoliatrice, immiséricordieuse ; au dedans, elle se donne une Constitution fondée sur la souveraineté du peuple, un droit civil qui proclame le jury, le partage égal, et consacre le divorce, des institutions, des fêtes, des apothéoses et des usages, qui traduisent aux yeux sa constitution et ses lois, un langage, des noms, des mœurs, un costume, empreints du caractère de Rome et de la Grèce. — Enfin, pour affermir et perpétuer son œuvre, la Révolution s'empare des jeunes générations, sur lesquelles elle se proclame des droits antérieurs à ceux de la famille, et les soumet à un système d'éducation dont le but est d'en faire des soldats vigoureux

et des républicains purs, par la gymnastique, la natation, l'exercice des armes, la danse, les fêtes populaires, l'étude et l'admiration de ce qu'elle appelle les grands hommes, soit dans les livres, soit au théâtre ; en un mot, elle déploie toute son énergie pour transformer la jeunesse française en jeunesse grecque et romaine. Cependant, comme Rome, elle finit par tomber sous le joug de triumvirs ambitieux, cruels, voluptueux, impies, qui l'oppriment, la dégradent, l'inondent de sang, la façonnent à la servitude, si bien qu'enfin elle s'en débarrasse, mais pour tomber, comme Rome toujours, sous la dictature impériale.

Or, là-dessus, Mgr Gaume raisonne. Si la Révolution en général n'est que la négation armée contre tout ordre religieux et social que l'homme n'a pas fait, et la substitution d'un ordre religieux et social dont l'homme est l'architecte, le pontife et le Dieu, il est clair que l'époque païenne, où tout était Dieu excepté Dieu même, en a été le triomphe et le règne, et que toute autre époque où elle triomphera sera un retour au paganisme. Or, nous venons de le voir, la Révolution française a gravité perpétuellement vers ce type admiré, auquel elle empruntait tout, vie intérieure et vie extérieure. Voilà un premier fait. — Un second fait, c'est que la Révolution elle-même, consciencieusement interrogée depuis sa naissance jusqu'à sa mort, dans ses discours et dans ses actes, répète éternellement : Je suis grecque et romaine, et cela, parce que je suis la traduction des études de collège. Eh bien ! le principe générateur du mal est trouvé, et en même temps le remède. Le principe du mal est dans l'éducation païenne donnée à la jeunesse depuis quatre siècles ; le remède, dans la réforme de cette éducation.

Telle est la thèse de Mgr Gaume, thèse appuyée sur les faits, sans presque aucun commentaire, ce qui donne intérêt et prix très-réel à son livre, destiné ainsi à servir de supplément à toutes les histoires de la Révolution française, et à jeter un jour plus intime sur beaucoup d'événements envisagés jusqu'ici par leur seul côté extérieur ; thèse exprimée en un style qui ajoute à la valeur du fond l'agrément de la forme, par son ardeur, son entrain, son éloquence vive, quelquefois pourtant un peu redondante et déclamatoire.

Quant à la thèse en elle-même, nous ne saurions l'adopter dans sa rigueur et dans son universalité. En général, nous nous défions des thèses trop radicales, trop nouvelles, et presque inaperçues, malgré leur importance, pendant plusieurs des siècles les plus clairvoyants

de l'histoire. La Révolution est un fait trop complexe pour être expliqué aussi simplement. Et, d'un autre côté, comment croire que l'Europe, qui a produit tant de philosophes chrétiens, tant de génies vertueux, attentifs à lui indiquer l'origine et le remède de ses maux, ait dû attendre trois siècles et plus pour en avoir enfin le vrai diagnostic et l'infaillible panacée? — Puis, deux conséquences nous effraient dans le système de Mgr Gaume : l'une regarde le passé, l'autre le présent ; l'une, ce qu'il condamne, l'autre, ce qu'il conseille. Si ce système est fondé, il faut dire que toute l'Europe chrétienne, depuis bientôt quatre siècles, est entrée, sciemment ou aveuglément, dans une conspiration générale contre la religion et la société ; conspiration non pas occulte et secrète, mais flagrante et publique ; conspiration formée et suivie non-seulement par un ramas d'hommes perdus d'erreurs et de vices, mais aussi par ce que la foi et la sainteté ont produit de plus éclairé et de plus pur ; non-seulement par les ennemis de tout culte et de tout pouvoir, mais par les défenseurs nés de l'autel et du trône, laïques et prêtres, chrétiens de tout rang, religieux de tout Ordre. Or, nous le disons hautement, il nous est impossible de porter un tel verdict contre tout ce qui a été fait universellement depuis trois ou quatre siècles en Europe, dans l'Église aussi bien que hors de l'Église ; impossible d'admettre que l'œil du génie et de la vertu n'ait vu que les conséquences et jamais le principe, que le bras des champions les plus dévoués du vrai et du bien n'ait porté la hache qu'aux branches de l'arbre de l'erreur et du mal, sans jamais atteindre le tronc et la racine ; moins encore admettons-nous qu'il ait cultivé lui-même ce tronc et cette racine, conservant ainsi et entretenant toujours ce que toujours il s'épuisait à détruire.

La conséquence présente et pratique du système de Mgr Gaume ne nous paraît pas moins excessive. Si les auteurs païens introduits en maîtres dans l'éducation de l'Europe, ont fait la Révolution, ce n'est pas assez, pour la vaincre, de leur mêler, dans une proportion quelconque, les auteurs chrétiens ; il faut les proscrire impitoyablement, pour ne laisser dans l'âme de la jeunesse aucune trace de leur action délétère. Ce serait un système insensé d'hygiène que de servir chaque jour du poison en nourriture, à la charge d'y ajouter du contre-poison en dose suffisante pour en paralyser quelque peu les effets : il n'en résulterait que des constitutions débiles, qui ne résisteraient pas longtemps à la mort. Non moins insensé serait le système

d'éducation qui admettrait parmi les maîtres de la jeunesse des corrupteurs reconnus, en leur adjoignant quelques réparateurs du mal qu'ils feraient : avec notre pauvre nature, la voix du mensonge et du vice serait toujours plus écoutée et plus suivie. Donc il faut absolument bannir les auteurs païens. Mgr Gaume, soupçonnons-nous, ne reculerait pas devant cette conséquence extrême ; mais elle sera toujours repoussée par les partisans chrétiens des lettres antiques, par tous ceux qui croient que le beau n'est pas nécessairement l'ennemi du vrai et du bon,

Mais, dira-t-on peut-être, les faits sont là : dans ses discours et dans ses actes, la Révolution, encore une fois, s'est montrée, s'est proclamée grecque et romaine. — A cela nous répondrons par les idées et les paroles de Mgr Gaume. Qu'est-ce que la Révolution, en général ? C'est l'explosion et le triomphe de notre nature orgueilleuse et corrompue ; par conséquent, c'est le paganisme, qui n'est lui-même que l'expression et la réalisation la plus universelle et la plus complète de notre corruption native. Donc, tout homme, tout peuple, qui brise avec le christianisme, cet antidote divin de l'orgueil et de la volupté, tombe nécessairement dans le paganisme, quelle qu'ait été sa première éducation. Et si cet homme, ce peuple, a été longtemps chrétien, s'il a été engendré, nourri, élevé jusqu'à son âge mûr par l'Église, il ira plus loin dans le mal que s'il avait pris naissance, que s'il avait grandi au sein du paganisme : la chute est d'autant plus rapide et profonde qu'on est tombé de plus haut. C'est ce que nous avons vu en France, dont les annales sont plus souillées de vice et rougies de sang pendant quelques années, que celles des pires périodes de la Grèce et de Rome, et cela sans que les lettres et les arts offrent la moindre compensation à ces sanglantes folies. Déchue du christianisme, ayant rompu avec ses habitudes religieuses et nationales, la France aboutissait donc fatalement à ce qui fait l'essence du paganisme, c'est-à-dire au renversement de toute puissance divine et humaine, et à l'apothéose de l'homme dans ses instincts les plus pervers. Quant aux formes grecques et romaines dont se revêtit la Révolution française dans son culte, dans ses institutions, dans son langage, elles sont facilement explicables. On n'improvise pas une religion et un état social. Lorsqu'un peuple rejette tout à coup ses croyances religieuses et ses institutions politiques et nationales, il ne sait plus à quoi s'en prendre pour retrouver ces conditions essentielles de sa vie, et alors il se rattache à ce que lui offre sa mémoire, pour en faire un

ridicule pastiche. Ainsi fit la Révolution française. Après avoir détruit la religion et l'état social, ne pouvant vivre dans ce vide, naturellement elle chercha à les remplacer par les seules institutions politiques et religieuses qu'elle connût ; tentative d'autant plus séduisante qu'elle les trouvait dans ses souvenirs enveloppées de grandeur et de gloire. Mais les eût-elle ignorées, qu'elle ne se fût pas moins souillée de crimes et de turpitudes ; elle eût, par exemple, abouti à l'état sauvage de Rousseau, au lieu d'être extérieurement grecque et romaine. De ces invocations incessantes à la Grèce et à Rome, de ces imitations de l'antiquité païenne, suit-il que la Révolution avait là son point de départ, qu'elle était sortie des études de collège ? Non, pas plus que du silence gardé alors sur le protestantisme, silence que Mgr Gaume veut rendre éloquent en faveur de sa thèse, on a le droit de conclure qu'elle n'avait pas sa source principale dans la grande scission religieuse du xvi<sup>e</sup> siècle. Il y a des causes très-efficaces, bien qu'ignorées et secrètes, bien plus efficaces que les causes apparentes et connues.

Est-ce à dire toutefois que l'éducation trop païenne des collèges n'ait eu aucune influence sur la Révolution ? Non encore ; cette éducation peut être dangereuse quand elle est mal donnée. Or, selon nous, Mgr Gaume a le tort d'oublier qu'au moment où éclatèrent les désordres de la Révolution, il y avait environ trente ans que les jésuites étaient chassés de l'enseignement, que les autres congrégations religieuses étaient fort déchues, et que le clergé avait subi quelque chose de la décadence de ce malheureux siècle. Quoi qu'il en dise, tels maîtres, tels élèves. Malgré les classiques païens, la France était chrétienne au xvii<sup>e</sup> siècle ; malgré les classiques chrétiens, elle eût été païenne au siècle suivant. Et n'avons-nous pas vu récemment des utopistes sacrilèges étayer le socialisme sur les Pères, et même sur l'Évangile ? La Révolution anglaise de 1649 ne s'est-elle pas faite au nom de la Bible ? Il est plus facile, nous l'avouons bien volontiers, d'abuser des auteurs païens ; et c'est pourquoi nous sommes très-partisans de l'introduction des auteurs chrétiens dans les études, et surtout de l'enseignement chrétien des auteurs païens, des auteurs chrétiens même, puisque, nous venons de le dire, il est possible au mal de tirer ces derniers à soi. — Mais de là à une proscription absolue de l'antiquité païenne, il y a loin ; loin aussi de notre franc aveu de l'influence funeste qu'elle a pu exercer au dernier siècle, à l'attribution exclusive qu'on lui fait de la Révolution française. Encore



une fois, il y a là un fait complexe, et si les auteurs païens en sont une des causes, à coup sûr ils n'en sont pas la cause principale. Cette cause principale, les autres causes secondaires, où les prendrons-nous ? C'est ce que nous dirons en rendant compte des autres parties de l'ouvrage de Mgr Gaume. En attendant, nous nous plaisons à signaler ce travail comme une pièce très-importante à consulter, non-seulement dans la question, déjà trop débattue, des classiques païens et des classiques chrétiens, mais encore dans la question bien autrement grave des causes du mal qui menace la vie de l'Europe.

U. MAYNARD.

**57. SOUVENIRS D'ORIENT.** — *Anecdotes de voyage. — Mœurs, coutumes. — Légendes, etc. — Détails nouveaux sur MALTE, le LIBAN, la SYRIE et L'ÉGYPTE, avec un grand nombre de dessins inédits et les plans des principaux sanctuaires de TERRE-SAINTE*, par M. Emile GENTIL, chevalier du Saint-Sépulcre. — 1 volume in-8° de 580 pages plus 3 planches (1856), chez Jules Verronnais, à Metz, et chez Jacques Lecoffre et C<sup>ie</sup>, à Paris ; — prix : 5 fr.

Ce volume vient continuer la série déjà nombreuse des ouvrages qui, sous des titres divers, nous ont apporté sur l'Orient, sur Jérusalem, sur la Terre-Sainte, les curieuses observations, les impressions variées de nos récents pèlerins. Ayant fait connaître les aînés (t. XIV, pp. 142, 145 et 398), c'est pour nous un devoir d'examiner celui-ci. — Les *Souvenirs d'Orient* ne sont ni une œuvre de piété, ni une œuvre de science. Ce n'est point non plus ce que l'on est convenu d'appeler un *Itinéraire*, avec force descriptions de lieux ou d'événements. L'auteur dit lui-même : « Mes *Souvenirs d'Orient* » consistent plutôt dans les impressions et les aventures de chaque » jour, que dans des travaux et des recherches scientifiques (p. » 327). » En effet, il y a un peu de tout dans ce livre. M. Gentil a recueilli au jour le jour ce qui a frappé sa jeune imagination, ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu, et il raconte tout cela avec entrain, quelquefois aussi avec une malicieuse naïveté. Ses *Souvenirs* ne sont qu'un *Journal de voyage* : là est leur véritable caractère. — L'ouvrage a deux parties : le Voyage de Lyon à Jérusalem, avec une excursion dans le Liban et à Damas, et le Voyage en Égypte. Il nous est impossible, on le comprend, de donner, même par une sèche analyse, la substance d'un récit où tout se déroule, souvent dans les plus menus détails, sans autre liaison que l'ordre du temps et des lieux. Nous dirons seulement que nous y avons lu avec intérêt les renseignements

qu'il donne sur les mœurs et les coutumes des populations orientales, sur certains usages locaux, sur les productions naturelles ou industrielles de plusieurs des contrées parcourues ; puis, une description très-étendue de Jérusalem et de ses environs ; — et enfin, dans la partie consacrée à l'Égypte, l'expédition aux pyramides de Gisé, et la visite faite dans le désert d'Abousir à M. Mariette, si connu par ses savantes recherches archéologiques, et par la découverte du Sérapeum avec ses tombeaux fameux des bœufs Apis. — Le titre du volume annonce un grand nombre de dessins inédits, etc. ; ce titre n'est point trompeur, car les dessins abondent, intercalés dans le texte. Nous remercions en particulier M. Gentil de nous avoir donné les *Neuf stations extérieures* de la *Voie douloureuse*, ordinairement appelée *Chemin de la Croix*, ainsi que les plans, tirés hors texte, de l'église souterraine de la vallée de Josaphat, renfermant le tombeau de la sainte Vierge ; de l'église de Bethléem avec ses chapelles souterraines, et enfin de l'église du Saint-Sépulcre. Ces plans et ces dessins, faits sur les lieux mêmes, sont très-précieux par leur exactitude, et par les grands et chers souvenirs qu'ils rappellent à tous les chrétiens.

Jusqu'ici tous nos éloges sont acquis à l'auteur. — Mais pourquoi faut-il que nous ayons à changer de langage, et que le devoir d'une consciencieuse critique nous impose des obligations sévères ? — Nous avons à faire une double réserve. La première, sur le *sans-gêne* exagéré du récit. Sans doute, ce qui charme dans un Journal de voyage, c'est l'aisance, c'est l'absence de recherche, c'est une aimable négligence. Mais, pour être simples et sans prétention, ne soyons jamais communs, ne tombons pas dans le trivial ou dans le burlesque. Il est certaines choses que l'on peut raconter, certaines façons de dire que l'on peut employer dans une conversation familière, entre amis, au coin du feu ; les faits alors passent vite, le mot égaie un instant, et tout est fini. Mais n'oublions point que l'on n'écrit pas absolument comme l'on parle, et qu'il est une noblesse dans les choses et dans le style, au-dessous de laquelle il n'est jamais permis de descendre. Si nous osions reproduire l'un des trop nombreux passages que nous avons en vue, nous citerions celui-ci, après en avoir demandé pardon à nos lecteurs : « En entrant au harem..., l'odorat » est impressionné très-désagréablement, les oreilles sont déchirées » par les cris discordants des marmots (un tas de petits brigands qui » grouillent là pêle-mêle avec leurs mamans). Le harem se compose » d'une grande chambre remplie de quinze moutards de différents

Voulant étudier les partis qui se disputent la France et l'Europe, M. de la Guéronnière a choisi les princes et les hommes d'État qui en ont été la personnification la plus complète par leur naissance ou par leur génie. Son plan devait d'abord les comprendre tous ; mais il en a été détourné par les convenances et par les devoirs de la vie publique. Cinq princes, souverains ou prétendants, trois hommes d'État, voilà à quelles proportions les circonstances l'ont réduit. Deux de ces princes sont étrangers : l'empereur Nicolas et le roi Léopold. De ce dernier M. de la Guéronnière admire la sagesse qui l'a conduit au trône et l'y a maintenu ; de l'empereur Nicolas il trace un portrait où brillent la grandeur du caractère, la noblesse de l'âme et la droiture de la conscience ; portrait agrandi et flatté sans doute, mais dont la France n'a pas le droit de se plaindre, car la grandeur de l'ennemi fait la gloire de la lutte, surtout lorsqu'on en sort victorieux. Du reste, il y a dans cette Étude des détails curieux sur la politique russe relativement à Constantinople, et sur le but réel que voulait atteindre l'empereur Nicolas. Peut-être, en effet, eût-il été embarrassé de la Turquie et d'une troisième capitale ; peut-être voulait-il, provisoirement du moins, se borner à dominer dans les conseils du sultan, à jouer le rôle de *suzerain* plutôt que de *souverain*. — Voilà pour l'étranger. Dans son premier plan, l'auteur devait peindre encore Pie IX, qui a rehaussé la majesté de la tiare par le charme de la bonté ; lord Palmerston, qui résume si bien le génie de la politique anglaise. Ces deux Études sont seules vraiment regrettables ; car, pour M. Guizot et M. de Lamartine ; ils appartiennent à des partis qui ont déjà dans ce livre leurs représentants. — Quatre partis, en effet ( nous ne parlons ni des anarchistes ni de la fusion ), se disputent la France : l'Empire, la Légitimité, l'Orléanisme et la République. Ici l'Empire est représenté par Napoléon III et par M. le comte de Morny ; la Légitimité, par M. le comte de Chambord ; l'Orléanisme, par M. le prince de Joinville et par M. Thiers ; la République, par M. le général Cavaignac. Le caractère et le rôle du général Cavaignac sont appréciés par M. de la Guéronnière avec beaucoup de perspicacité et de finesse. Dans le général Cavaignac il y avait le soldat avec le sentiment de la force, mais non l'homme d'État avec le sentiment de l'autorité. Puis, mettant la République avant la France, le général Cavaignac devait tomber avec la République, qui, en effet, l'a entraîné dans sa chute. — Quelles que fussent les convictions politiques de l'auteur, il lui était facile d'être juste pour ce brillant prince de Joinville,

dont le nom est resté si populaire en France. Moindre est son penchant pour M. Thiers, en qui, malgré ses éminentes qualités, il ne saurait voir l'homme d'État complet, parce que, chez lui, le caractère n'est pas à la hauteur du talent. — A moins d'être légitimiste, il était difficile de se montrer plus digne et plus respectueux pour M. le comte de Chambord. — Mais toutes les sympathies et toute l'admiration de M. de La Guéronnière sont pour l'Empire. Il faut voir le portrait de M. le comte de Morny ; il faut lire surtout l'Étude capitale de ce volume : *l'Empereur Napoléon III*. Un des mérites de cette Étude, c'est sa date. Ecrite avant le 2 décembre, à une époque où l'opinion hésitait à se prononcer sur la figure imposante et mystérieuse du Président de la République, elle suppose chez l'auteur courage, perspicacité, coup d'œil presque prophétique. Aussi l'événement rend impossible aujourd'hui la tempête qu'alors elle excita. L'impartialité et la modération qu'on ne saurait refuser à M. de la Guéronnière, expliquent, autant qu'un talent fort remarquable, cette sûreté de regard. Telles sont aussi les qualités qui recommandent aujourd'hui son livre. On peut n'en pas embrasser les idées et les affections ; mais on doit en reconnaître la bonne foi, l'honnêteté et le haut intérêt.

**89. HOMÉLIES et DISCOURS des Pères de l'Église sur les Épîtres et Évangiles des dimanches et fêtes de l'année, recueillis par les soins de M. l'abbé C. POUSSIN, prêtre du diocèse de Reims. — 4 volumes in-12 de xviii-486, 606, 454 et 500 pages (1854), chez Paulmier ; — prix : 15 fr.**

Que reste-t-il à dire sur le génie et l'éloquence des Pères de l'Église, sur les richesses immenses et encore inexplorées qu'ils offrent aux prêtres et aux fidèles ? Grâce à ce mouvement réparateur qui entraîne les esprits de notre temps vers les sciences sacrées, grâce aux efforts que l'on fait pour initier la jeunesse à la connaissance de tant de chefs-d'œuvre méconnus, les préventions se dissipent, les aveugles ouvrent les yeux à la lumière, et l'on s'étonnera bientôt de l'injurieux oubli qui a pesé durant quelque temps sur les plus grands noms dont s'honorent la religion et l'humanité.

Sans doute, il serait à souhaiter que tout le monde pût aller puiser aux sources, et que l'on étudiât les Pères dans les vastes et majestueux monuments qu'ils nous ont laissés. Mais combien de lecteurs, altérés de science et de vérité, n'ont ni le temps ni le moyen de feuilleter, dans les textes originaux, la collection complète de ces grands docteurs de l'Église ! Qu'on nous donne donc des fragments et des extraits,

qu'on détache quelques perles brillantes de ces riches trésors, nous applaudirons toujours à ces travaux ; et pourvu que de pareils choix soient faits avec intelligence, nous les accueillerons avec empressement et avec bonheur. On a publié dans notre siècle plusieurs extraits des chefs-d'œuvre des Pères : tout le monde les connaît et il serait superflu de les mentionner ici. Mais le travail de M. l'abbé Poussin est entrepris sur un plan tout nouveau, et porte un caractère d'utilité que n'avaient point à nos yeux les publications de ses devanciers. Que l'on prenne la *Bibliothèque choisie* de M. Guillon, par exemple : on a sous la main des matériaux précieux, et on trouve peut-être sur chaque sujet des instructions fortes et entraînantés ; mais pour beaucoup de prédicateurs, c'est encore un embarras que de discerner, au milieu de tant de noms et d'ouvrages divers, ce qui convient le mieux à chaque saison, à chaque dimanche de l'année. Le zèle de M. l'abbé Poussin a voulu épargner ce travail aux pasteurs des âmes qui n'ont que de courts instants pour préparer la nourriture spirituelle de leur troupeau. Il a pris les épîtres et les évangiles des dimanches et des principales fêtes de l'année ecclésiastique, et il a cherché, dans la volumineuse collection des Pères, les fragments les plus propres à faire comprendre l'esprit et la lettre du texte sacré. L'épître est suivie d'une homélie seulement : mais après chaque évangile on trouve tout à la fois une homélie, puis un sermon ou un discours. Qu'on ne se trompe pas toutefois sur la signification de ce dernier titre : il n'y a point ici de sermon régulier qui ressemble à ceux des prédicateurs modernes ; toute la différence entre ces deux fragments, c'est que l'homélie est une paraphrase ou une interprétation de chaque verset de l'évangile, et ce qui porte le nom de sermon ou de discours roule d'ordinaire sur une vérité générale qui découle de l'ensemble de cet évangile. On voit maintenant ce que renferment les quatre volumes publiés par M. l'abbé Poussin. Le fonds de l'ouvrage n'a rien qui lui appartienne. « Il ne nous reste, dit-il lui-même, que le » simple mérite de l'idée *heureuse* de cette publication, si mérite il y » a, celui du choix et de la disposition souvent difficile des matières, » enfin celui d'une assez bonne partie des traductions (p. xvi). »

Voilà, en effet, les trois parts que l'auteur peut revendiquer : la conception du plan, le choix des matières, la traduction des fragments. — Quant à l'idée de l'ouvrage, elle est vraiment *heureuse*, et nous l'avons proclamé dès le début. Le choix des matières présentait de sérieuses difficultés, nous l'avons sans peine : il est

difficile de trouver des homélies et des discours qui s'adaptent parfaitement aux épîtres et aux évangiles de chaque dimanche. Malgré ces obstacles, M. l'abbé Poussin est parvenu à former un recueil intéressant et varié. Toutes les grandes questions du dogme et de la morale sont abordées, et, pour celui qui a parcouru cette série de fragments, il n'est presque pas un Père de l'Église qui soit désormais totalement inconnu. Le nom de saint Chrysostome revient presque à chaque dimanche, surtout pour les homélies : M. l'abbé Poussin est tenté de s'en excuser, mais nous croyons que ses lecteurs lui pardonneront sans peine d'avoir fait une plus large part à cet incomparable orateur. Ailleurs se présentent quelques homélies de saint Grégoire, de saint Jérôme, de saint Ambroise, et de quelques autres qui ne devaient pas être oubliés. Pour les discours ou les sermons, saint Augustin et saint Bernard, saint Léon, saint Basile et saint Grégoire prennent tour à tour la parole. Tertullien et Origène paraissent même quatre ou cinq fois, et le vénérable Bède fournit un très-grand nombre d'homélies, surtout pour le temps pascal. Sans doute, il est quelques morceaux qui pouvaient être abrégés sans rien perdre de leur valeur, et, pour notre compte, nous aurions fait çà et là quelques suppressions (t. I, pp. 122, 123, 196, 260, etc.). Il est vrai aussi que l'ordre, la méthode, l'unité manquent souvent aux discours des saints Pères, et surtout aux homélies de saint Jean Chrysostome. Ainsi, dans l'homélie pour le troisième dimanche de l'avent, le saint archevêque, à propos de Jean-Baptiste, parle d'abord de l'humilité, de l'humilité il passe à l'orgueil, de l'orgueil au néant des richesses, du néant des richesses aux avantages de l'aumône, et le discours se termine par une pressante exhortation à son peuple de secourir les pauvres et les indigents. Ces fréquentes digressions, ces allures libres et indépendantes, sont un des caractères de l'éloquence apostolique, et, aux yeux de beaucoup de lecteurs, elles seront peut-être un charme de plus. — Que dirons-nous maintenant de la traduction de ces divers extraits ? M. l'abbé Dassance, M. de Genoude et Mgr Guillon ont fourni des fragments, et même des discours entiers, qui sont d'une pureté et d'une élégance parfaites. Les morceaux qui ont été traduits par M. l'abbé Poussin lui-même se lisent aisément, et si l'on y désire parfois plus de force et de vigueur, ils sont à peu près irréprochables sous le rapport de la correction et du bon goût. Mais la plupart des versions que l'auteur a demandées au xvii<sup>e</sup> siècle sont incorrectes, triviales et surannées. Des expressions et des

tournures inusitées, des négligences et des solécismes même déparent un certain nombre de pages. Nous signalerons en particulier les homélies de saint Jean Chrysostome pour les dimanches de l'avent. Que veut-on dire par *l'effet de l'insécurité de la vie* ( t. I, p. 9 ) ? Que penser de cette phrase : « Ceux qui des villes étaient accourus en foule vers » Jean, qui, abjurant leurs péchés, avaient reçu le baptême, ces » mêmes juifs aujourd'hui semblent se repentir, et lui envoient de- » mander : Qui êtes-vous ( t. I, p. 61 ) ? » On pourrait encore citer des phrases plus dures et plus choquantes. Quelquefois le sens est obscur ou équivoque ; ailleurs les expressions ont vieilli, et la parole la plus éloquente perd sa noblesse et sa dignité. Dans l'homélie du jour de Noël, saint Jean Chrysostome s'écrie : « Oui, je veux conduire » les chœurs, les chants et la *ronde*, et célébrer la fête ; oui, certes, je » veux *mener le chœur joyeux* ( t. I, p. 117 ). » — Nous avons insisté sur ce défaut, parce qu'il pourrait nuire au but que l'auteur s'est proposé dans cette publication. Pour faire admirer l'éloquence des Pères, il ne faut pas les travestir, il faut les montrer dans tout leur éclat et dans toute leur grandeur. De la part de M. l'abbé Poussin, il y a eu trop de défiance de lui-même, ou une confiance trop aveugle dans les traducteurs anciens qu'il a suivis. Dans une autre édition, il retouchera avec plus de soin leurs travaux. Nous espérons aussi qu'il indiquera les sources où il a puisé ses divers fragments : il fournira ainsi aux hommes instruits le moyen de faire avec le texte d'utiles comparaisons.

Malgré les imperfections que nous avons signalées dans l'exécution de ce travail, nous le recommandons vivement aux prédicateurs et aux pasteurs des âmes. Les fidèles eux-mêmes qui veulent connaître la fleur de l'antiquité sacrée, liront ces pages avec un intérêt que n'offrent pas les sermons académiques de ces derniers temps. Dans les Pères de l'Église, il y a des pensées si profondes, des élans si sublimes, des plaintes si déchirantes, des accents d'une charité si brûlante, un tel parfum de grâce et de sainteté, que toute éloquence profane pâlit en face de leurs discours. La voie est ouverte : pourquoi d'autres n'y entreraient-ils pas à la suite de M. l'abbé Poussin ? Ne serait-ce pas une œuvre éminemment utile de puiser dans les ouvrages des Pères un cours complet d'homélies pour tout le temps du carême ? La matière est riche et féconde, la moisson serait abondante. Si l'auteur de ce travail s'en charge lui-même ou en inspire la pensée à quelque modeste et laborieux ami des lettres sacrées, il aura un titre de plus à notre reconnaissance. J. VERNIOLLES.

**90. NOUVELLES HOMÉLIES** sur les femmes de l'Évangile, par le P. VENTURA DE RAULICA. — 1 volume in-8° de 292 pages (1857), chez Auguste Vaton; — prix : 4 fr.

Nous avons parlé assez longuement autrefois des premières Homélie sur les femmes de l'Évangile (tome XIII, p. 524), de leurs qualités, de leurs défauts, du nouveau genre de prédication qu'elles introduisaient dans la chaire, pour que nous soyons dispensés d'entrer dans de grands détails sur leurs sœurs puînées. En voici quatre nouvelles, les deux premières entièrement inédites, les deux autres déjà publiées en italien, et transportées en français comme leurs aînées. — La première est un petit traité de morale emprunté à un sermon de saint Augustin, sur *les trois morts ressuscités* par Notre-Seigneur, ou *le retour à la grâce de trois sortes de pécheurs* : les pécheurs de fraîche date, les pécheurs dissolus et éhontés, les pécheurs consuetudinaires et endurcis, ayant leur type dans la fille de Jaïre, le fils de la veuve de Naïm et Lazare. — La deuxième, qui suit Jésus-Christ chez Marthe et Magdeleine, traite de l'*un nécessaire*, ou des conditions, de la nécessité et de la récompense du service de Dieu. Elle a plus de cent pages, et, plus que toute autre peut-être, elle montre la fécondité des faits et des paroles les plus simples de l'Évangile, lorsqu'on les étudie avec le secours des Pères de l'Église. — Sainte Marie Salomé, ou le bonheur des mères qui élèvent saintement leurs enfants, est le sujet de la troisième : c'est un traité d'éducation maternelle. — La quatrième enfin est consacrée aux parents du Seigneur avant sa naissance, pendant sa vie, après sa mort, c'est-à-dire à ses ancêtres, à ceux qui ont eu le bonheur de l'entourer et de le servir dans son passage sur la terre, à ceux qui formeront sa parenté spirituelle et sa société au ciel. La leçon qui en ressort, c'est que le Dieu saint est jaloux de trouver la sainteté dans l'homme et dans tout ce qui l'approche. Et comme l'auteur est amené par son sujet à parler de sainte Anne la prophétesse, de sainte Élisabeth, de Marie Cléophas, autres femmes illustres de l'Évangile, des saintes personnes indiquées dans le récit sacré sous le nom de *frères* et de *sœurs* de Jésus, il appelle cette Homélie « le *Paralipomène des choses oubliées*, ou le *Supplément des Homélie précédentes* (p. 213). » — Tel est ce volume, que voudront se procurer tous les possesseurs du premier.



cette reine et l'année 1444 ; or, c'est en 1444 seulement qu'Agnès est devenue maîtresse du roi ! Et Jeanne d'Arc, comment M. Martin l'a-t-il comprise ? M. de Beaucourt démontre que l'historien tergiverse sur la question de l'inspiration ; qu'il expose fort mal la question de la mission de Jeanne d'Arc : que l'héroïque Jeanne n'a été trahie ni par le roi, ni par ses conseillers, comme le dit M. Henri Martin (pp. 53 et suivantes) ; qu'enfin celui-ci se trompe encore dans le but qu'il prétend donner au procès de réhabilitation, quand il avance que cette réhabilitation jeta un voile intéressé sur la figure de Jeanne d'Arc. Tout cela est appuyé sur d'irrécusables documents, et sur des raisonnements dont la valeur est incontestable.

M. Henri Martin n'est pas plus heureux pour ce qui concerne la seconde période du règne (1435 à 1461). Il ne se montre ni exact ni impartial dans le récit qu'il fait des démêlés entre le concile de Bâle et le Pape (p. 88) ; il se trompe complètement sur la manière dont le siège de Pontoise fut conduit par le roi en 1441 (pp. 95, 96, 97) ; il se met en contradiction avec tous les faits, quand il accuse Charles VII de *cowardise* (pp. 97 et suivantes), etc. — Il nous est impossible de signaler dans un simple article tous les points sur lesquels M. de Beaucourt trouve M. Henri Martin en défaut ; nous sommes obligés de renvoyer à cette brochure, qu'on fera très-bien de consulter désormais quand on voudra écrire ou étudier le règne de Charles VII. — Nous devons cependant soumettre un doute à M. de Beaucourt à cet égard. Nous sommes entièrement de son avis quand il relève les erreurs volontaires ou involontaires de l'écrivain couronné par l'Académie : nous sommes aussi avec lui quand il montre tout ce que Charles VII a fait de grand, malgré les fautes qu'on peut lui reprocher, parce qu'après tout, c'est déjà un grand mérite pour un roi que de savoir se faire seconder par les hommes que la Providence fait naître autour de lui ; mais n'a-t-il pas un peu dépassé la mesure ? Vengeant avec justice cette figure historique, ne lui a-t-il pas donné un éclat un peu trop vif ? C'est un simple doute qui nous préoccupe. M. de Beaucourt, qui se montre si bien au courant de notre histoire au xv<sup>e</sup> siècle, sentira peut-être le besoin de mettre son opinion dans tout son jour ; nous nous en réjouissons, car il ne pourrait nous donner qu'un excellent travail sur cette époque si troublée et si peu connue.

Après un assez long silence, M. Henri Martin a senti qu'il ne pouvait laisser cette attaque sans réponse : il a répondu dans la

*Revue de Paris*, mais cette réponse est faible, et M. de Beaucourt n'a pas eu de peine à la combattre dans son *Dernier mot*, après lequel la question nous paraît résolue. Le sixième volume de l'*Histoire de France* de M. Henri Martin perd toute autorité devant l'examen qu'en a fait M. de Beaucourt. Nous aurons plus d'une occasion, sans doute, de voir que celle des autres volumes n'est guère mieux établie. La réponse de l'historien se ressentait des blessures faites à l'amour-propre. L'attaque avait été d'une modération et d'une convenance parfaites ; la réponse s'échauffait, et lançait à la tête de l'assaillant, comme autant d'arguments sans réplique, les gros mots de « défenseur de l'infaillibilité papale, de l'infaillibilité » royale, etc. » M. de Beaucourt répond : « Oui, nous ne craignons » pas de le dire, nous sommes de ceux qui reconnaissent dans l'his- » toire l'influence toujours bienfaisante de l'Église, en même temps » que l'action efficace et protectrice de la royauté ; nous admirons » les Pontifes qui, en maintenant courageusement la suprématie de » l'Église, ont rappelé aux uns leurs devoirs, aux autres leurs droits, » et les rois qui, par leur habile politique, leurs constants et glorieux » efforts, ont formé l'unité de la France, et lui ont conquis le rang » incomparable qu'elle occupe au milieu des nations. » Avec de tels sentiments, M. de Beaucourt nous paraît mieux placé que M. Henri Martin pour comprendre l'histoire de France. J. CHANTREL.

**97. LA RÉVOLUTION**, *Recherches historiques sur l'origine et la propagation du mal en Europe, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours*, par Mgr GAUME, protonotaire apostolique, etc. — 1<sup>re</sup> PARTIE : *Révolution française*. — 4 livraisons in-8<sup>o</sup> de 298, 304, 348 et 432 pages (1856), chez Gaume frères. — prix : 2 fr. 50 c. la livraison.

Mgr Gaume nous ayant fait l'honneur de nous adresser la lettre qu'on va lire, en réponse à l'article publié dans notre livraison du mois dernier, nous l'insérons après l'avoir communiquée à l'auteur du compte-rendu, et nous la faisons suivre de ses propres observations. J. D.

Paris, 13 mars 1857.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je n'ai pas l'habitude de répondre aux attaques des journaux ; mais le but spécial de la *Bibliographie* étant de fixer l'opinion des catholiques sur les ouvrages qui paraissent ; de plus, la question de la réforme des études touchant aux plus graves intérêts de la religion et de la société, je crois devoir vous adresser quelques observations. Elles sont motivées

par un article sur mon ouvrage : *La Révolution*, inséré dans votre numéro de février 1857, p. 132-138.

L'estimable auteur de l'article remarque, ce qui est vrai, que mon ouvrage est avant tout un ouvrage de faits *sans presque aucun commentaire*. La seule manière de le discuter loyalement est donc d'examiner les questions suivantes : Les témoignages produits sont-ils convaincants ? Les faits rapportés sont-ils authentiques ? Ces témoignages et ces faits réunis forment-ils une démonstration solide ? Quelle est cette démonstration ?

À cela l'auteur n'a pas songé. Au lieu d'attaquer la question par la tête, il la prend par la queue. Pour infirmer la conséquence qui ressort invinciblement de tout cet ensemble de faits et de témoignages plus accablants les uns que les autres, il émet des affirmations et des négations très-absolues, à la vérité, mais dont il oublie de donner la preuve : en voici quelques-unes seulement.

1° L'auteur affirme que ma thèse, — c'est-à-dire la thèse que la *Révolution* démontre avec la dernière évidence, — est nouvelle et presque inaperçue. « Nous nous défions, dit-il, des thèses trop radicales, trop nouvelles et presque inaperçues. Comment croire que l'Europe ait attendu trois siècles et plus pour avoir enfin le vrai diagnostic et l'infaillible panacée de ses maux ? » — La vérité est que *ma thèse* a été soutenue depuis la Renaissance ; posée dans les mêmes termes, et très-clairement aperçue par une suite non interrompue de *génies vertueux et attentifs*, dont les réclamations énergiques n'ont pas cessé de se faire entendre dans toute l'Europe, depuis la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Pour n'en citer qu'une seule, que dira l'auteur de l'article, que direz-vous vous-même, Monsieur l'abbé, quand vous saurez que le *Ver Rongeur*, ni plus ni moins, a été publié il y a plus de deux siècles, avec les approbations les plus flatteuses des autorités ecclésiastiques les plus compétentes ? L'Europe n'a donc pas attendu trois siècles et plus, pour avoir enfin le vrai diagnostic et l'infaillible panacée de ses maux.

2° L'auteur affirme que « malgré les classiques païens, la France était chrétienne au xvii<sup>e</sup> siècle. » — S'il s'agit du peuple, et même d'une partie des femmes dans les classes élevées, double portion de la société française qui n'avait pas ou peu subi l'influence de l'instruction littéraire, nous sommes d'accord ; mais si l'auteur veut parler des générations lettrées, par conséquent des classes qui ont fait le xvii<sup>e</sup> siècle, je me permettrai de lui demander la preuve de son affirmation. Ne parlons ni des mœurs ni de la foi ; attachons-nous à des faits palpables. Le xvii<sup>e</sup> siècle fut-il chrétien en peinture, en sculpture, en architecture ? Versailles, le Louvre, Compiègne et cent autres lieux sont là pour répondre. Fut-il chrétien dans ses ballets, dans ses tragédies, dans ses comédies, dans ses pièces de genre, dans ses romans ? A quelques rares exceptions près, qu'y a-t-il dans tous ces ouvrages qui soit de nature à développer le sens chrétien : la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, la mortification, la pureté chrétienne ? Demandons à Bossuet lui-même si toutes ces choses ne tendent pas à flatter la triple concupiscence ? Enfin, et pour abréger, le xvii<sup>e</sup> siècle fut-il chrétien en politique ?

3<sup>o</sup> L'auteur affirme avec une assurance particulière que les auteurs païens ne sont pas la cause principale de la Révolution. « Encore une fois, » dit-il, il y a là un fait complexe, et si les auteurs païens en sont une des causes, à coup sûr ils n'en sont pas la principale. » Il serait facile de répondre que si la Révolution est un fait complexe, le paganisme aussi est une cause complexe qui suffit très-bien, et qui suffit seule, à expliquer la Révolution dans toutes ses manifestations. Mais ici je suis hors de cause. La Révolution affirme constamment par ses discours et par ses actes qu'elle est fille des auteurs païens ; tous les témoins oculaires de la Révolution, victimes et bourreaux, affirment la même chose : l'auteur nie. Ce n'est plus mon affaire. A lui de prouver à la Révolution qu'elle ne connaît pas sa généalogie ; à lui d'infirmer les dépositions des témoins et de prouver, par exemple, que le régicide Chazal était halluciné lorsqu'il disait à la tribune, à propos de certaines écoles monarchiques : « On recueille ce » qu'on a semé ; souffrez qu'on sème la royauté, et la royauté sera recueillie. L'instruction fait tout. Nous n'avons relevé nos fronts courbés sous » la servitude de la monarchie, que parce que l'heureuse incurie des rois » nous laissa nous former aux écoles de Sparte, d'Athènes et de Rome. » Enfants, nous avons fréquenté Lycurgue, Solon, les deux Brutus, et » nous les avons admirés ; hommes, nous ne pouvions que les imiter. » Nous n'aurons pas la stupidité des rois, tout sera républicain dans notre » République, etc. »

Il est maintenant facile de juger jusqu'à quel point l'auteur est fondé à dire, en finissant, que la question des classiques est déjà trop débattue. Une chose est certaine, c'est que jusqu'ici le plus grand nombre a improvisé, et qu'il improvise encore sur cette grave question.

Veillez, Monsieur le Directeur, insérer ma lettre dans votre plus prochain numéro, et agréer l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

J. GAUME, *Prot. apost.*

Malgré les motifs allégués par Mgr Gaume, nous avouons ne pas comprendre l'opportunité de ses réclamations. — D'abord, et en tous cas, elles sont trop hâtives. Après avoir nié que les auteurs païens fussent la cause unique, ou même principale, de la Révolution, nous ajoutions, en terminant notre article : « Cette cause prin- » cipale, les autres causes secondaires, où les prendrons-nous ? C'est » ce que nous dirons en rendant compte des autres parties de l'ou- » vrage de Mgr Gaume. » Il fallait attendre. — Suivant nous, la grande cause de tous les maux de l'Europe est dans la scission des liens qui l'unissaient à l'Église ; scission qui remonte bien haut, mais commencée surtout au xiv<sup>e</sup> siècle, et fatalement achevée par le protestantisme. Or, nous ne pouvions indiquer les preuves d'une telle assertion sans empiéter sur les autres parties de l'ouvrage, dont nous renvoyions l'examen à un autre temps. Si à la question :

« D'où vient la Révolution ? » nous eussions répondu alors, comme aujourd'hui, Voltairianisme, Protestantisme, Mgr Gaume n'eût pas manqué de s'écrier : « Attendez les parties de mon livre qui portent ces titres ! » Pourquoi le prélat n'attend-il pas que nous ayons complété notre pensée, comme nous attendons, de notre côté, qu'il ait complété la sienne, et, provisoirement, ne tolère-t-il pas une contradiction ?

D'autre part, de quoi se plaint Mgr Gaume, et que veut-il ? Un écrivain, il nous semble, n'a le droit de réclamer que lorsqu'on l'attaque dans sa personne, lorsqu'on dénature ses idées, en un mot, lorsqu'on lui fait injustement tort dans l'opinion. Or, serions-nous coupables de quelqu'un de ces crimes ? N'avons-nous pas donné de *la Révolution*, comme Mgr Gaume le reconnaît lui-même, une analyse fidèle ? N'en avons-nous pas proclamé bien haut la valeur et l'intérêt ? Encore une fois, de quoi se plaint Mgr Gaume ? L'auteur doit être satisfait ; mais sous l'auteur il y a l'apôtre, qui, naturellement, cherche à faire de tous ses lecteurs autant de prosélytes. Peut-être nous fait-il l'honneur de regretter de n'en pas trouver dans nos rangs ; mais y a-t-il là matière à réclamation ? Respectons mutuellement nos idées, et gardons les uns pour les autres une estime silencieuse. Autrement, il faudrait toute une polémique, à laquelle se refuse la nature de notre Recueil. — Quelques mots cependant des principaux points de cette lettre.

1. Est-il vrai que nous ayons mal abordé, ou plutôt esquivé la question ? Le fait est que nous l'avons attaquée non-seulement par la tête aussi bien que par la queue, mais de front et au cœur, dans son principe et dans ses conséquences. Ainsi, croyons-nous, a été jugé notre article par tous les lecteurs autres que Mgr Gaume, évidemment trop intéressé dans l'affaire pour voir d'un d'œil impartial. Nous avons montré ce qu'il y a d'excessif dans un système qui va à condamner la conduite unanime de tous les maîtres chrétiens de la jeunesse, dans le passé comme dans le présent ; puis nous avons dit ce qu'est la Révolution en elle-même, et expliqué les oripeaux grecs et romains dont, pendant un temps, elle s'affubla. C'est nous, et non Mgr Gaume, qui avons le droit de nous plaindre d'avoir été pris non en tête mais en queue, tant les assertions qu'il relève dans notre article ont un caractère en quelque sorte *appendiculaire*. Ainsi :

2° Mgr Gaume prétend contre nous que sa thèse n'est pas nou-

yelle ; il nous parle de sa tradition constante depuis la Renaissance ; il va même jusqu'à nous menacer d'un *Ver rongeur* vieux de plus de deux siècles ! — D'abord, il faudrait savoir en quels termes la question a été posée dans ces livres, si c'est en termes aussi absolus, aussi exclusifs que le fait Mgr Gaume ; car, autrement, nous n'y contredirions pas. — En second lieu, ces livres, il l'avoue, sont restés inaperçus, même des plus savants et des plus vertueux ; et, de plus, ils n'ont pas empêché que le système d'éducation contre lequel il s'élève n'ait constamment prévalu dans l'Europe chrétienne ; ce qui laisse au fait invoqué par nous toute sa vérité, et à notre argument toute sa force. — Il est bon encore de tenir compte de la différence des âges, les auteurs païens pouvant présenter un danger très-inégal à proportion qu'on se rapproche ou qu'on s'éloigne de l'engouement coupable, nous l'avouons, de la Renaissance pour les formes du paganisme. Ainsi, nous étonnerons peut-être Mgr Gaume en lui disant que nous sommes admirateurs décidés de Savonarole, bien que nous ne croyions pas qu'il y ait lieu aujourd'hui à lui donner un successeur. — N'oublions pas enfin de tenir compte aussi de la part que pourraient réclamer le protestantisme et le jansénisme dans cette tradition anti-païenne. Dans leur incontestable filiation, ces deux grandes erreurs s'étaient transmis la haine de la nature, dont elles proscrivaient comme coupables toutes les manifestations. C'est là une thèse immense ; nous ne pouvons que l'indiquer en ce moment ; mais Mgr Gaume est-il bien sûr de ne pas donner la main, à son insu, aux proscripteurs de la nature ?

3<sup>e</sup> Il nous demande si le xvii<sup>e</sup> siècle était chrétien. — Oui, sans contredit, malgré les attaques contre la foi et les désordres des mœurs, qui sont de tous les temps ; malgré le sensualisme de quelques-uns de ses arts, qui n'étaient que la forme de ce mal inhérent à notre nature corrompue. Hélas ! à tous les âges, et à part leurs manifestations directement religieuses et surnaturelles, les arts plastiques ont eu pour *le nu* une prédilection fatale, ont mis dans l'expression du *nu* leur triomphe. Il y a peu de tableaux ou de statues mythologiques dans nos Expositions modernes : en sont-elles plus pures et plus chrétiennes ? C'est là ce paganisme dont nous avons parlé nous-mêmes ; ce paganisme fils du péché, et non de la mythologie ; ce paganisme sorti d'Eden avec l'homme coupable, et non d'Athènes et de Rome avec leurs poètes et leurs artistes. Formes du mal, répétons-le, que vous ne supprimerez point sans faire dis-

paratre (ce que Dieu ne fait pas) le mal lui-même ; formes du mal à la fois diverses et identiques, mythologiques quelquefois, au xvii<sup>e</sup>, siècle par exemple, brutalement sensuelles en d'autres temps, par exemple de nos jours, et par là plus dangereuses , parce qu'elles ne sont pas corrigées par ces souvenirs poétiques qui en atténuent un peu l'effet en parlant à l'esprit, et qu'elles ne peuvent dès lors s'adresser qu'à l'homme animal. — Et, pour suivre cette idée, Mgr Gaume trouverait-il dans une littérature mythologique plus de danger que dans cette littérature contemporaine qui ne doit rien à la Grèce ni à Rome, dans la littérature des Goëthe et des Byron, des Lamartine, des Victor Hugo, des Senancour, des Georges Sand, littérature inspirée directement de Satan, lorsqu'elle n'est pas un retentissement sacrilège des cordes nouvelles mises dans l'âme humaine par le christianisme ! La mythologie, les dieux de l'Olympe, tout cela est mort depuis la Révolution même qu'on nous en représente comme l'explosion et le triomphe ; tout cela ne revit plus que dans la littérature de l'Empire, dans cette littérature mort-née, qui n'a jamais agi sur nos jeunes générations. Et depuis, toutes manifestations païennes dans les faits et dans les lettres, invocations à Phébus-Apollo et bœufs à cornes dorées, n'ont été accueillies que par un rire universel ; nous allions dire un rire homérique, si, parlant à Mgr Gaume, une telle expression eût été permise. — Non, depuis longtemps le paganisme est une forme du mal, et non le mal même ; non, depuis longtemps, le grand danger n'est plus là ; et, pour notre compte, s'il fallait absolument choisir, nous laisserions aux mains d'un jeune homme les *Métamorphoses* d'Ovide avec moins de crainte que *Caïn* ou *Werther*, qu'*Obermann*, ou même que *René*.

Revenons et redisons : Oui, malgré tout, le xvii<sup>e</sup> siècle était chrétien, non-seulement dans le peuple et dans les femmes, mais dans les classes élevées, et nourries, par conséquent, des lettres païennes, où la foi, au milieu même des plus grands désordres, faisait toujours entendre sa voix puissante, ou du moins inspirait la pensée de mettre, suivant le beau mot de Saint-Simon, un intervalle entre la vie et la mort. Il était chrétien dans ses grands lettrés ; tous, à l'exception peut-être du seul Molière, si fortement imbus de christianisme dans leurs pensées, dans leur vie et dans leurs œuvres, jusque dans les plus profanes. Sans parler des Pascal, des Bossuet et des Fénelon, quel chrétien que Corneille, dont la lutte de la passion et du devoir, et le triomphe du devoir sur la passion, est tou-

jours le principe inspirateur ! Quel chrétien que Racine, nous ne disons pas dans *Esther* et *Athalie*, mais jusque dans *Iphédre*, qui trouva grâce aux yeux d'Arnauld ! Non que le système dramatique de Racine, consistant à peindre le délire de la passion pour en guérir, soit aussi sûr, aussi moral que celui de Corneille, qui arrache toujours l'âme à cette atmosphère enivrante pour la transporter sur les hauteurs sereines du devoir ; mais il a encore sa immoralité : on ne peut voir cet excès redoutable qui pousse l'âme d'égarement en égarement, de crime en crime, jusqu'au dernier des crimes et à la mort ; cette course effrénée et fatale qui l'emporte, sans repos et sans arrêt, vers les abîmes, sans sentir qu'il y a au-dessus de nous une règle suprême, dont la violation appelle les plus épouvantables catastrophes.

— Et pour citer un dernier exemple, est-ce dans un siècle non chrétien qu'on aurait vu l'auteur de *Joconde armé d'un cilice* ? — Ici Mgr Gaume nous interrompt et nous dit : « A quelques rares exceptions près, qu'y a-t-il dans tous ces ouvrages qui soit de nature à développer le sens chrétien : la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, la mortification, la pureté chrétienne ? » — Eh bien, voilà l'excès que nous signalions plus haut, excès que nous appellerions janséniste, si nous parlions à un prêtre d'une orthodoxie moins respectable. Est-ce que la littérature est obligée, sous peine d'être païenne, à développer dans l'âme les vertus surnaturelles ? N'y a-t-il pas un beau naturel, milieu légitime entre le paganisme et le christianisme ? — Enfin, ce siècle était chrétien au fond dans sa politique et dans son roi : chrétien dans son roi, à qui la chaire chrétienne pouvait, sans encourir sa disgrâce et en gagnant son respect et sa faveur, adresser, au milieu de ses scandales, de si directes et de si hardies leçons ; dans son roi, si zélé observateur des règles de l'Église, si attaché, malgré de déplorables excès, à l'unité catholique, si admirable dans sa vieillesse et dans sa mort ; — chrétien dans sa politique, dont Bossuet, après tout, n'a fait que rédiger le code dans l'ouvrage immortel présent à toutes les mémoires. — Nous savons les objections. Plus que personne nous déplorons certains faits fâcheux, car nous n'avons jamais été suspects de gallicanisme ; mais ce n'est pas là le caractère intime de la royauté française du xvii<sup>e</sup> siècle. — On nous parle de *Césarisme* ! Le Césarisme n'est pas né du xvii<sup>e</sup> siècle ni de la Renaissance, il est né de l'opposition contre l'Église au xi<sup>e</sup> et au xii<sup>e</sup> siècle, des luttes des empereurs contre la papauté (par exemple, le Césarisme de Dante), des doc-



trines élaborées en France au *xiv<sup>e</sup>* siècle par les légistes de la Couronne, enfin et surtout de la Réforme, qui a vraiment créé le roipontife. César, ce n'est pas Louis XIV : c'est Henri VIII !—Du reste, à quoi bon insister davantage ? Qui n'a dit et qui ne répète que la religion a fait la grandeur et la majesté de cette époque ? Dans l'assertion contraire, n'y a-t-il pas quelque chose de paradoxal, qui blesse le sens chrétien et français ?

4<sup>o</sup> Enfin, Mgr Gaume nous renvoie aux témoignages révolutionnaires qu'il a cités dans son livre. — Nous les avons expliqués déjà dans notre article. Pour ajouter quelques mots, disons que 93, quoi qu'on ait prétendu, était déjà dans 89, la Convention dans la Constituante. Or, à cette date de 89 et dans la Constituante, le paganisme n'avait encore paru ni dans les paroles ni dans les faits. L'égalité chimérique et désastreuse, les droits de l'homme, l'insurrection proclamée le plus *saint* des devoirs, voilà la Révolution tout entière. Or, est-ce païen cela ? Ou n'est-ce pas, jusque dans les termes, l'abus sacrilège du christianisme ? Chose remarquable ! le langage et les formes du paganisme ont été introduits dans la Révolution par les Girondins, qui en furent les moindres criminels ! Esprits lettrés, il semble qu'ils aient trouvé dans le culte de l'esprit un adoucissement à leurs mœurs. Mais les monstres de l'époque, les Marat, les Danton, les Robespierre, les membres du Comité de salut public et les procureurs de la Commune, étaient-ils des lettrés ceux-là ? Avaient-ils puisé dans la *belle antiquité* leur ignoble langage et leur humeur féroce ? D'ailleurs, les mêmes forfaits, dans des formes et dans des circonstances identiques, n'ont-ils pas été empruntés à des sources différentes ? On oublie trop la Révolution d'Angleterre et le premier régicide légal, commis au nom de la Bible, aussi bien que le second au nom des deux Brutus. Et le plus épouvantable crime de nos derniers jours n'a-t-il pas été accompli au nom de Débora et de Judith ? Brutus et Cassius, la langue et les parades païennes, le discours du régicide Chazal et autres discours semblables, qu'est-ce que cela ? Une justification après coup, une vaine décoration d'un hideux théâtre, un manteau jeté sur le sang qui souillait de féroces comédiens. Car enfin, encore une fois, la Révolution était faite en 89 sans intervention de paganisme : ses dernières et ses plus odieuses conséquences ont été seules voilées de ce menteur appareil. Elle était faite bien avant 89 dans Voltaire, dans Rousseau, dans Raynal, dans les encyclopédistes, sans compter les Parlements et les hommes

d'État; or, l'*Encyclopédie*, l'*Histoire des deux Indes*, la guerre à l'infâme, le *Vicaire savoyard*, l'*Inégalité des conditions*, le *Contrat social* lui-même, tout cela est-il païen? Non, c'est simplement satanique; c'est l'éternelle guerre de l'auteur de tout mal contre l'auteur de tout bien.

En voilà assez, sinon pour établir une thèse opposée à celle de Mgr Gaume, au moins pour justifier nos réserves et notre refus d'entrer en plein dans son parti. Ces réserves nous sont dictées par l'appréhension du tort que l'excès de son idée peut faire, suivant nous, à notre cause commune. — Et maintenant, libre à lui de poursuivre sa tâche, comme à nous de poursuivre la nôtre; libre à lui de continuer à débattre une question, à notre sens *trop débattue*; libre à lui de traiter d'improvisateurs ses contradicteurs, et d'oublier les fautes et les erreurs reprochées à l'improvisation du *Ver rougeur*, et de quelques autres écrits sortis de sa plume.

U. MAYNARD.

P. S. Nous profiterons de cette occasion pour rétablir le sens d'une phrase de notre article sur la *Révolution*. — A la page 133 nous avons écrit: « tous les philosophes chrétiens l'ont pensé, et remon- » tant de la Révolution française... » l'imprimeur nous a fait dire: « et remontent, » ce qui n'a plus de sens.

**98. LA SCIENCE et LA FOI**, ou *Fondement nouveau de la logique appliquée aux sciences, à la littérature, aux arts et à la démonstration de la vérité religieuse*, par M. BESSE DES LARZES; — In-8° de xxvi-124 pages (1852), chez Périsse frères, à Lyon à Paris; — prix: 3 fr.

Nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de le dire: nous n'aimons guère les opuscules détachés d'un plus grand travail, parce qu'il est difficile, dans ce cas, de bien comprendre la pensée de l'auteur, et d'en mesurer la portée et l'étendue. Or, telle est cette brochure. Inconnu jusqu'à ce moment, M. Besse des Larzes n'a pas cru devoir se présenter pour la première fois au public un long ouvrage à la main, et il en a extrait ce petit livre, qu'il a disposé, nous dit-il, de telle sorte que, formant un tout en soi, il fût en même temps la première partie de l'œuvre complète.

Quel en est l'objet? A juger par le titre, M. des Larzes porte assez haut ses prétentions. Voulant se rendre compte de sa foi, il s'adressa, nous dit-il encore, à la philosophie, et fut aussitôt frappé du vague et de l'insuffisance de ses démonstrations, en face de l'irrésistible certitude des connaissances mathématiques, qui lui empruntent cependant, aussi bien que les autres sciences, tous leurs axiomes, et

M. l'abbé Mermillod trace d'abord la vie de la sainte Vierge d'après les saintes Écritures, et nous montre la haute position qu'elle y occupe. Quelle merveilleuse histoire que la sienne ! Elle commence avec le commencement de toutes choses, elle se perpétue d'âge en âge, et ne doit finir que lorsque toutes choses finiront ! Marie est, sous tous les rapports, la femme par excellence. Elle est le type de la femme accomplie qui fait profession d'honorer, d'aimer et de servir Dieu. Chez elle, tout est à l'état de perfection : foi, justice, charité, sagesse, pureté, humilité. Et il se rencontre dans le monde des gens qui ne se font nul scrupule d'appeler Marie une femme ordinaire ! « Était-ce une femme ordinaire, s'écrie l'auteur avec » une sainte indignation, ... celle qui avait été élue dès le commencement » et de toute éternité pour servir les desseins de la miséricorde divine ? » celle dont le sein, transformé en tabernacle sacré, porta plus qu'un roi, » plus qu'un prophète, mais le Sauveur du monde ? celle enfin que la » mère du plus grand des prophètes appelait la Mère du Seigneur, et dont » elle ne se trouvait pas digne de recevoir la visite ? ... Non, ce n'était pas » une femme ordinaire, car si le Verbe s'est fait chair et s'il a habité par » mi les hommes, il a habité plus particulièrement dans le sein de Marie, » et c'est de son sang et de sa chair que la chair du Verbe a été formée. » Il est évident par là que Marie a excellé sur toutes les femmes, et qu'au- » cune d'elles ne saurait lui être assimilée. Ah ! ne la rabaissons pas ! Ne » la faisons pas descendre de la hauteur où elle est placée ! Disons plutôt, » et nous dirons vrai, qu'elle a été la plus pure entre les plus pures, la » plus sainte entre les plus saintes, et appliquons-lui cette magnifique » parole du prince de la sagesse : *Beaucoup de filles ont amassé des trésors de vertus, mais vous, vous les surpassez toutes* (p. 23). »

Il démontre ensuite que Marie est restée toujours vierge, et il le prouve par la loi des convenances, par l'étude des langues anciennes, par les récits évangéliques, par l'harmonie des Évangiles, par l'histoire tout entière, par la tradition catholique, par la tradition de l'Église grecque, par l'enseignement unanime théologique du protestantisme en Angleterre, en Allemagne, à Genève, jusqu'au rationalisme moderne, par les commentateurs des livres saints ; qu'elle a par conséquent en sa faveur l'Évangile, l'histoire, la science ; mais qu'au contraire, elle n'a contre elle que deux hérétiques du iv<sup>e</sup> siècle, condamnés par toutes les Églises, un Grec du xiv<sup>e</sup> siècle, les incrédules anciens et modernes, quelques théologiens, à dater de Herder, imprégnés du levain rationaliste, et enfin les hommes qui ne croient pas à la possibilité de la perfection virgine.

Nous regrettons de ne pouvoir suivre M. l'abbé Mermillod dans tous les développements qu'il donne à ces diverses preuves ; nous ferons néanmoins remarquer qu'il s'arrête longuement sur l'emploi du mot *frère* dans les livres saints, et qu'il démontre d'une manière péremptoire, par la législation juive, par des textes tirés de l'ancien et du nouveau Testament, par les usages des Grecs et des Latins aussi bien que des Hébreux, par des témoignages contemporains, par les Évangiles eux-mêmes, que les prétendus frères de Jésus-Christ n'étaient que ses cousins germains. Il renverse tout l'échafaudage du *Journal de Genève* et des protestants de nos jours

qui prétendent que la sainte Vierge a été mère de ceux que l'Évangile appelle les frères du Sauveur, et que, par conséquent, elle n'a pas toujours été vierge. Il invoque contre eux non-seulement toute la tradition de l'Église catholique, de l'Église grecque, des sectes dissidentes; mais du protestantisme lui-même, et surtout de ses chefs : de Luther, enseignant qu'avant comme après la naissance du Sauveur Marie est restée vierge; de Calvin, déclarant qu'il faut faire preuve d'une grande ignorance pour affirmer que Marie a eu plusieurs enfants; de Zwingle, disant en termes exprès, dans ses annotations sur le passage relatif aux frères du Seigneur, qu'ils étaient ses parents plus éloignés; de Théodore de Bèze, aimant à dire qu'il croit pieusement et de plein gré que Marie a toujours été vierge jusqu'à la mort. Genève protestante a également adhéré jusqu'à nos jours à la croyance à la virginité de Marie. Turretini, Piotet, Butini et d'autres théologiens protestants, ainsi que la vénérable Compagnie des pasteurs de Genève, en 1848, croient la même vérité. Il n'est pas rare, du reste, de voir les protestants en contradiction avec eux-mêmes. « Il y aurait un travail » à accomplir, dit à ce sujet M. l'abbé Mermillod, ce serait la réponse » à toutes les objections misérables actuelles contre la sainte Vierge, ex- » traites des ouvrages des prétendus réformateurs. Les fils flagellés par » leurs pères, voilà un curieux et intéressant spectacle, auquel il serait » facile d'ajouter la scène des pères moqués et bafoués par leurs fils; car » le protestantisme ne se refuse pas la triste joie de démolir l'œuvre de » ses ancêtres, et de jeter au mépris public la mémoire de leurs vies et » le souvenir de leurs écrits (p. 129). »

Il semble que la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de Marie ait fait frémir l'enfer de rage : *Iratu8 est draco in mulierem*. Il y a dans les insolences blasphématoires des protestants et des rationalistes de nos jours, un mystère de haine contre l'incomparable Vierge Marie, qui n'a son explication possible que dans l'intelligence de cette phrase de la Genèse : *Je placerai l'inimitié entre toi et la femme, et elle t'écrasera la tête.*

Nous remercions M. l'abbé Mermillod d'avoir défendu avec tant de zèle, de courage, de talent et d'éloquence même, l'honneur si violemment outragé de la Mère du Sauveur, d'avoir vengé si dignement sa perpétuelle virginité des attaques dont elle est en ce moment l'objet. Nous recommandons son écrit, un peu succinct, il est vrai, mais néanmoins plein de preuves et de choses, à tous ceux qui aiment Marie et qui s'intéressent à la gloire de cette Vierge par excellence, de cette Reine des vierges; ils liront cette controverse, qui n'est ni sèche ni aride, comme nous l'avons lue nous-mêmes, avec une satisfaction et un intérêt toujours croissants.

ANDRÉ (d'Avallon).

---

## OUVRAGES

Condamnés et défendus par la S. Congrégation de l'Index.

Par un décret du 4 décembre 1856, publié le 15 du même mois, la S. Congrégation de l'Index a condamné l'Instruction pastorale

publiée par trois évêques jansénistes hollandais contre le dogme de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge.

La même S. Congrégation, par un autre décret du 8 janvier dernier, a également condamné les divers ouvrages philosophiques du docteur Günther, au nombre de neuf. Tous ces ouvrages étant écrits en allemand, et n'ayant pas pénétré en France, nous n'en donnerons pas les titres. Nous nous bornerons à dire que le docteur Antoine Günther, né en 1785 et ordonné prêtre en 1821, a eu pour but de défendre et d'éclaircir les mystères de notre sainte religion par le seul secours de la raison humaine, et d'opposer un nouveau système philosophique à Hegel et aux autres panthéistes qui abusent de la philosophie contre les vérités chrétiennes. Prêtre pieux et soumis, il s'est empressé, dès qu'il l'a connue, de souscrire à la condamnation de son œuvre; aussi le décret de la S. Congrégation se termine-t-il par cet éloge: *Auctor, datis litteris ad SS. D. N. Pium PP. IX, sub die 10 februarii, ingenue, religiose ac laudabiliter se subiecit.*

## BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS.

**Annuaire de l'instruction publique pour l'année 1857, rédigé et publié par M. Jules DELALAIN, imprimeur de l'Université.** — 1 vol. in-18 de 432 pages, chez J. Delalain; — prix: 3 fr.

**Annuaire des postes de l'Empire français, ou Manuel du service de la poste aux lettres, à l'usage des commerçants, des hommes d'affaires, etc.** — 1 vol. in-6° de 288 pages plus une carte, chez tous les directeurs des postes; — prix: 2 fr.

**Archevêques (les) de Paris, par M. l'abbé J.-H. MICHON.** — In-32 de 62 pages, chez Dentu; — prix: 1 fr.

Le but de cette singulière brochure est de montrer, par la vic des trois derniers archevêques de Paris, combien il est nécessaire de séparer fortement l'élément religieux de l'élément politique et humain. Elle exalte outre mesure l'influence des archevêques de cette cité, qu'elle va jusqu'à nommer la nouvelle Rome. Pauvre de raisons et de raisonnements, elle a comme un vernis d'esprit démocratique et gallican, contre lequel il est bon de se tenir en garde.

**Bibliothèque impériale.** — Département des imprimés. — *Catalogue de l'Histoire de France.* — Tome IV, 1 vol. in-4° de 711 pages à 2 colonnes, chez F. Didot frères, fils et Cie; — prix: 24 fr.

Ce volume comprend les publications de 1848 à 1856, les journaux et les publications périodiques ou semi-périodiques, les annuaires, etc.; en tout 46,613 articles. — Nous avons parlé des 3 premiers volumes dans nos tomes XIV, p. 455 et XV, pp. 443, 509.

**Causeries (dernières) littéraires,** par M. A. DE PONTMARTIN. — 1 vol. in-12 de 406 pages, chez Michel Lévy frères; — prix: 3 fr.

**Connaissance des temps ou des mouvements célestes, à l'usage des astronomes et des navigateurs, pour l'an 1859,** publié par le BUREAU DES LONGITUDES. — 1 vol. in-8° de 455 pages, chez Mallet-Bachelier; — prix: 5 fr.

184<sup>e</sup> volume de la collection.

**Cours complet d'instructions pratiques sur la doctrine chrétienne, à l'usage du clergé des villes et des campagnes,** par C. ZWICKENPFLUG; trad. sur la 2<sup>e</sup> édit. allemande, par M. l'abbé GYR. — Tomes X, XI et XII, 3 vol. in-12 de 300 à 350 pages, chez H. Goemaere, à Bruxelles, et chez Jacques Lecoffre et Cie, à Paris; — prix: 2 fr. 50 le volume.

Suite de l'ouvrage dont nous avons examiné les 6 premiers volumes dans notre tome XV, p. 525. — Le tome XIII nous manque seul maintenant; mais nous savons qu'il paraîtra bientôt, et nous reviendrons alors sur ce Cours important d'instructions.

**Discours prononcé dans la séance publique tenue par l'Académie française pour la réception de M. Biot, le 5 février 1857. — Réponse de M. Gutzot, directeur de l'Académie.** — In-4° de 52 pages, chez F. Didot frères, fils et Cie; — prix: 2 fr. 50 c.

**Enfer (l') ouvert au chrétien pour qu'il,**

n'y entre pas ; trad. de l'allemand du P. PINAMONTI, de la Compagnie de Jésus, par P.-G. DOUAY, prêtre, docteur en théologie. — In-32 de 182 pages, chez Adr. Le Clère et Cie ; — prix : 80 c.

**État de la question capitulaire.** — *Affaires capitulaires du Mans, d'Orléans, de Montpellier, etc.*, par UNE RÉUNION DE CHANOINES. — In-12 de 124 pages, chez Louis Vivès ; — prix : 1 fr.

**Études de théologie, de philosophie et d'histoire, publiées par les PP. Charles DANIEL et Jean GAGARIN, de la Compagnie de Jésus, avec la collaboration de plusieurs autres Pères de la même Compagnie.** — Tome I, in-8° de viii-460 pages, chez Julien, Lanier et Cie, au Mans et à Paris ; — prix : 5 fr.

L'ouvrage aura 4 volumes.

**Histoire de la réunion de la Lorraine à la France, avec notes, pièces justificatives et documents historiques entièrement inédits,** par M. le comte d'HAUSSONVILLE. — 3 vol. in-8° de 400 à 500 pages chacun, chez Michel Lévy frères ; — prix : 22 fr. 50 c.

**Immaculée-Conception (1<sup>re</sup>) de la bienheureuse Vierge Marie considérée comme dogme de foi,** par Mgr J.-B. MALOU, évêque de Bruges. — 2 vol. in-8°, chez H. Goemaere, à Bruxelles, et chez Jacques Lecoffre et Cie, à Paris ; — prix : 10 fr.

Le 1<sup>er</sup> volume a seul paru, et ne nous est même pas encore parvenu ; le second sera mis en vente au plus tard le 15 avril ; mais nous n'avons pas voulu attendre jusqu'au mois prochain pour signaler la publication de cet ouvrage. Un livre de Mgr l'évêque de Bruges est toujours un événement heureux pour l'Église et pour la science ecclésiastique ; celui-ci a une importance toute particulière, que nous ferons ressortir bientôt.

**Joie (la) du foyer, Histoires et histoires, fantaisies, poésies, anecdotes, etc.**, par M. Bathild BOUNIOL. — Tome II, 1 vol. in-12 de 262 pages, chez Julien Lanier et Cie, au Mans et à Paris ; — prix : 90 c.

Le 1<sup>er</sup> volume a paru l'année dernière.

**Manuel des dispenses, à l'usage du curé, du confesseur et de l'official,** par M. l'abbé CAILLAUD, vicaire-général de Bourges. — Tome II, in-12 de xii-360 pages, chez Pigelet, à Bourges, et chez Louis Vivès, à Paris ; — prix : 2 fr. 50 c.

Le tome 1<sup>er</sup> a paru précédemment, et coûte 3 fr. — Nous rendrons bientôt compte de ce Manuel.

**Méditations pour les prêtres, avant et après la messe, 3<sup>dit</sup>. revue** par un DIRECTEUR DE SEMINAIRE, précédée des *Entretiens avant et après la messe, trad. de saint Liguori.* — 1 vol. in-32 de viii-294 pages, chez Périsset frères, à Lyon et à Paris ; — prix : 60 c.

**Mélanges religieux, historiques, politiques et littéraires,** par M. Louis VEUIL-

LOT, rédacteur en chef de *l'Univ.ers.* — Tomes II et III, 2 vol. in-8° de viii-600 et 640 pages, chez Louis Vivès ; — prix : 6 fr. le volume.

L'ouvrage aura 6 volumes — Le tome II va de 1842 à 1844, le tome III, de 1845 à 1847.

**Mémoires de M. le comte DE VAUBLANC, avec avant-propos et notes,** par M. F. BARRIÈRE. — 1 vol. in-12 de vi-492 pages, chez F. Didot frères, fils et Cie ; — prix : 3 fr.

Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècles, avec avant-propos et notes par M. F. Barrière, tome XIII.

**Mémoires et Journal sur la vie et les ouvrages de Bossuet,** par l'abbé LE DIEU, publiés pour la première fois d'après les manuscrits autographes, et accompagnés d'une introduction et de notes par M. l'abbé GUÉTRÉE. — Tomes III et IV, 2 vol. in-8° de 448 et 436 pages, chez Didier et Cie ; — prix : 6 fr. le volume.

Quand nous annonçâmes la mise en vente des deux premiers volumes de ces Mémoires, nous eûmes devoir mettre nos lecteurs en garde contre l'esprit qui a présidé à leur publication : nous nous faisons un devoir de renouveler aujourd'hui cet avis. — Du reste, l'ouvrage étant maintenant complet, notre compte-rendu ne se fera pas attendre longtemps.

**Mois (le) de Marie à l'usage de la jeunesse,** par Mlle Julie GOURAUD. — 2<sup>e</sup> édit., 1 vol. in-32 de 256 pages, chez Mme veuve Poussielgue-Rusand ; — prix : 80 c.

Nous avons rendu compte de la 1<sup>re</sup> édition dans notre tome XIII, p. 477.

**Mois (le nouveau) de Marie, ou le Mois de Mai consacré à la gloire de la Mère de Dieu, avec des considérations tirées des litanies de la sainte Vierge, une notice historique des principaux sanctuaires dans lesquels elle est honorée, des exemples et des prières pour chaque jour du mois,** par Mgr LE TOURNEUR, évêque de Verdun ; nouvelle édit., revue et corrigée par M. l'abbé MAITRIAS, chanoine honoraire de Nancy et de Moulins. — 1 vol. in-32 de 460 pages, chez Prosper Diard ; — prix : 1 fr. 40 c.

On peut voir dans notre tome I, p. 333, ce que nous avons dit de ce Mois de Marie. Les corrections très-heureuses de M. l'abbé Maitrias non-seulement ont fait disparaître un grand nombre de fautes qui s'étaient glissées dans les éditions successives, mais ont donné aux méditations si solides de Mgr Le Tourneur moins de sécheresse et plus d'unction. — Ainsi amélioré, ce volume est un des meilleurs qu'on puisse choisir et conseiller pour le Mois de Marie.

**Mois (le) de Marie, ou le Mois de Mai consacré à la Mère de Dieu ; suite de méditations, de prières et d'exemples à l'honneur de la sainte Vierge,** par F. LALOMIA, missionnaire ; ouvrage traduit de l'italien. — 1 vol. in-32 de 192

téraires, dont on peut suivre ici presque toute l'histoire, auraient dû l'absorber ; car, une fois composés et publiés, il fallait les défendre et contre la censure et contre ses adversaires, les Desfontaines, les La Beaumelle, les Fréron, sans parler des Nonotte et des Guénée. De la censure il se débarrassait aisément : ne mettant jamais son nom à aucun de ses ouvrages ( t. I, p. 317 ) quand ils devaient le compromettre ; il les reniait ou les rejetait sur le compte d'autrui. Mais ses critiques lui donnaient une rude besogne. Et cependant il fallait songer à sa fortune ; pour cela tout lui était bon, jusqu'au P. Pérusseau et aux jésuites ( t. I, p. 162 ), qu'il flattait alors en disciple reconnaissant, sauf à les outrager plus tard et à les traiter de faquins ( ibid., p. 301 ). En même temps il bâtissait un château, élevait un village, fondait une manufacture de montres et faisait l'article dans toute l'Europe pour en placer les produits. Avec les d'Aguesseau, les Choiseul, les Maupeou, les Malesherbes, les Turgot, il traitait de réformes sociales ; avec le Cardinal de Tencin et la margrave de Bareith, de la paix entre la France et la Prusse. Puis venaient les lettres d'amitié, de convenance ou d'affaires ; les lettres philosophiques à Condorcet, à Diderot, à d'Alembert, à Damilaville, dont deux ou trois portent l'infamante formule : « Ecr. l'inf. ! » Bien qu'aucune de ces lettres n'appartienne proprement à sa polémique impie, on voit si « rien n'y blesse le sentiment religieux. » La vérité est qu'il y règne presque toujours un ton de sarcasme et de haine, digne de l'homme et de ses correspondants. Ses critiques et ses saillies vont bien au delà « des abus et des excès d'un faux zèle ; » ou plutôt, ces excès prétendus ne sont pour lui qu'un prétexte pour frapper les institutions catholiques. Croit-on, par exemple, qu'il s'inspirât de l'amour de la tolérance et de l'humanité dans les affaires de Calas, de Sirven, du chevalier de la Barre, qui reviennent à chaque instant sous sa plume ? Il y avait alors en Portugal, en Espagne, en France, bien d'autres hommes plus cruellement, et surtout plus injustement traités. Mais ce n'étaient que des jésuites, des moines : c'était bien fait ; honte aux victimes et gloire aux bourreaux ! « Je ne mangerai pas, dit-il, des fruits de l'arbre de la tolérance que j'ai planté ; je suis trop vieux, je n'ai plus de dents ; mais vous en mangerez un jour, soyez-en sûr ( t. II, p. 161 ). » Quatre-vingt-treize a recueilli et mangé les fruits de l'arbre de la tolérance planté par Voltaire !

Assez sur le fond de ces lettres. La forme en est connue. Nous l'avouons, tout cet esprit, toutes ces grâces, tous ces dons merveil-

leux ainsi prostitués ne nous causent qu'un plaisir bien amer ! Tirons au moins un profit de cette publication. A la vue des réactions coupables qu'amènent presque toujours en France les polémiques maladroites et excessives, ne nous laissons jamais emporter aux intempérances du zèle ; soyons prudents et réservés, même à l'égard de Voltaire !

U. MAYNARD.

167. **MÉLANGES** religieux, historiques, politiques et littéraires, par M. Louis VEUILLOT, rédacteur en chef de l'*Univers*.— Tomes I, II et III, 3 volumes in-8° de x-544, viii-600 et 640 pages (1856-57), chez Louis Vivès ; — prix : 6 fr. le volume.

Ces *Mélanges* doivent avoir six volumes. En voici trois dont nous parlons sans attendre les suivants, parce qu'ils forment un tout complet, et qu'ils embrassent toute la polémique de l'*Univers* contre l'ennemi du dehors ou du dedans pendant ces quinze dernières années. Les trois autres volumes auront un caractère moins batailleur : ils seront surtout littéraires ; c'est-à-dire qu'ils comprendront tous les articles de critique publiés sur divers ouvrages anciens ou nouveaux dans les loisirs du camp ou dans les suspensions d'armes. — Ces trois volumes renferment eux-mêmes deux parties distinctes, dont l'une pourrait porter en titre : *Guerre étrangère* ; l'autre, *Guerre civile*. M. Louis Veillot a commencé sa publication par le volume de guerre civile, portant en sous-titre : *Questions controversées entre les catholiques* ; mais, en réalité, ce premier volume est le dernier dans l'ordre chronologique de la collection, car il ne contient que des articles écrits depuis 1848. C'est un recueil fait par circonstance et pour les besoins d'un procès dont nous osons à peine rappeler le souvenir douloureux, tant il était triste en soi, tant il l'est devenu davantage par le coup tragique et sacrilège qui en a amené le dénouement. Ce procès était lui-même l'explosion de cette guerre intestine que s'est faite pendant huit ans le parti catholique ; guerre dont l'*Ère nouvelle* avait donné le signal en 1848, et dont le *Correspondant*, avec ses illustres rédacteurs MM. de Montalembert, de Broglie et de Falloux, s'est constitué contre l'*Univers* le principal tenant. Déplorables querelles, qui ont réjoui les ennemis de l'Église, divisé les enfants de la grande famille, paralysé leurs bras, tourné contre des amis et des frères des armes jusqu'alors consacrées à la défense de la mère commune, et à jamais dissous peut-être ce parti catholique, beau comme une armée rangée en bataille, fort de l'unité de



sa foi, de son dévouement, de son courage et de sa sainte stratégie ! — A qui imputer cette scission déplorable ? Comme il arrive toujours en pareil cas, les deux fractions s'accusent. Ici l'intervention, de notre part surtout, est délicate et embarrassante ; car la fidélité même à nos principes nous entraînerait à les violer cette fois en condamnant qui nous aimons. Ainsi, nous n'avons jamais cru qu'il fût de bonne guerre de tendre la main à l'ennemi, de tirer sur ses propres troupes : or telle semble être la tactique des *modérés*, pusillanimes devant le parti du mal, hardis contre le seul parti du bien. S'ils ont leurs complaisances calculées, ils ont aussi leurs violences irrésistibles ; et les violences proverbiales du parti contraire, outre qu'elles ne sont presque toujours que des représailles, ne paraissent tout au plus, à côté, que d'innocentes épigrammes. Tout serait pour le mieux si tout était à sa place. Sévérité et indulgence, colère et douceur, fermeté et conciliation, humeur guerroyante et esprit pacifique, de ces *éléments* contraires doit se composer, en effet, le tempérament de l'écrivain catholique ; mais il faut en connaître l'emploi, si l'on ne veut pas s'en servir au rebours de la justice et de la charité. Justice et charité ! ces deux vertus renferment tout. Quoi qu'en dise M. Louis Veillot (t. I, p. v), nous les devons l'une et l'autre à tous, même à l'ennemi ; mais n'accorder à l'ennemi que la justice est une moindre faute que de lui réserver la charité tout entière, et de n'être pas même juste envers ses amis.

En général, toutefois, la charité qui ramène et gagne les cœurs n'est pas nécessairement, croyons-nous, la vertu dominante du journaliste catholique. Le journal est moins un instrument de conversion qu'une machine de guerre. Lutter contre l'erreur et le mal, rabattre leurs audaces, empêcher la prescription du mensonge, emporter quelques positions, établir des principes et des faits qui serviront ensuite de redoutes à la vérité, grouper les catholiques, leur créer un centre d'idées et d'action, réunir ainsi et centupler leurs forces, telle est la vraie mission du journal. Le reste appartient à Dieu et à la conscience. La polémique, si irritée qu'elle soit, n'empêchera pas le retour des esprits sincères ; les avances, si complaisantes qu'on les fasse, n'attireront jamais d'un pas ceux qui ont le parti pris de rester en dehors de la vérité, ou de n'y chercher qu'une sauvegarde à leurs dignités et à leur fortune. Malgré des éloges enthousiastes et solennels, nous n'avons point entendu dire qu'on ait vu M. Cousin à confesse ; malgré la touchante coalition du parti de l'ordre, M. Dupin

serait, croyons-nous, plus disposé que jamais à réclamer contre nous *une bonne loi*, c'est-à-dire un bon bâillon pour les bouches *jésuitiques*, de bonnes menottes pour les mains *ultramontaines* ; enfin, malgré le bienveillant accueil fait aux *deux sœurs immortelles* de M. Thiers, on sait à laquelle, depuis que le danger semble éloigné, il a cessé de faire la cour.

Alliance du christianisme et de la démocratie, maintien des grandes conquêtes de 89, sacrifices à l'esprit moderne, sagesse et modération dans la lutte contre l'éclectisme, régime parlementaire, voilà les principales étapes de cette guerre fratricide, dont M. de Falloux et M. Louis Veillot, chacun à leur point de vue, ont ensuite écrit l'histoire. On trouvera tout cela dans le volume intitulé : *Questions controversées entre les catholiques*. — Les deux autres volumes renferment des souvenirs plus consolants : c'est le tableau de la noble croisade de la presse, de la tribune et de l'association catholique pour conquérir la liberté de l'enseignement et la liberté de l'Église, pour défendre les jésuites et les congrégations religieuses contre les hommes d'État, les professeurs universitaires, la littérature immonde des feuilletonistes et des libellistes, en un mot, pour faire triompher partout les droits de Dieu, en France, en Angleterre et en Russie, à Paris, à Rome et à Lucerne. Peut-être a-t-on trop oublié depuis et les services rendus alors par l'*Univers* à la grande cause de la liberté de l'Église, et la communauté de principes qui, malgré quelques dissidences de détails, reliait en faisceau vigoureux tout le parti catholique ; peut-être y a-t-il illusion, effet trompeur de mirage à accuser aujourd'hui les autres d'avoir déserté le champ de bataille et le drapeau, tandis qu'on est soi-même coupable d'avoir déplacé la lutte, arboré d'autres couleurs et changé le mot d'ordre. — Quoi qu'il en soit, voilà, consignés dans ces pages, les principaux actes de la guerre sainte en France et dans le monde, pendant ces quinze dernières années ; voilà les bulletins de nos défaites et de nos victoires. La postérité dira à qui l'Église est principalement redevable de son triomphe partiel, des *violents* ou des *modérés*, des intolérants ou des amateurs de compromis, des réfractaires ou des fusionistes. Pour l'aider à prononcer en connaissance de cause, il était bon de lui fournir les pièces du débat. Pour nous-mêmes, qui en avons été acteurs ou témoins, leur réédition n'était pas inutile. Qui les avait encore ? ou qui, les ayant, aurait eu le courage de les dépouiller ? Il n'en restait qu'un souvenir qui, forcé de traverser, pour venir jus-

qu'à nous, tant de querelles récentes et de bruits discordants, ne nous arrivait plus que confus et dénaturé. Lues à distance, loin déjà de l'arène, des passions des spectateurs, en tout semblables à celles des combattants, elles ne présentent pas une mine trop féroce. Il y a, sans doute, des duretés et quelques violences, des attaques au pouvoir toujours dangereuses, ce pouvoir s'appelât-il même l'Empereur Nicolas ; mais, à part peut-être le seul M. de Salvandy, il est remarquable que tout cela ne tombe que sur des hommes notoirement restés parmi les ennemis secrets ou déclarés de l'Église. D'ailleurs, qui donc, ayant écrit cent pages seulement dans les journaux, n'a pas succombé une fois au moins à ces tentations de la polémique ? Qui, même parmi les modérés, n'a pas à faire son *meâ culpâ* au même endroit de la conscience ? Qui garderait encore son audace d'accusateur s'il se rappelait bien la grande parole : « Que celui qui est sans » péché lui jette la première pierre ? »

Enfin, nous l'avons dit, les abus de la défense ont été amenés le plus souvent par les abus de l'attaque ; l'importance excessive de l'*Univers* dans la polémique religieuse lui a été faite plus par ses ennemis que par lui ; c'est moins par lui que par ses adversaires que le monde s'est habitué à l'identifier avec le catholicisme, à voir dans ses rédacteurs les évêques et le Pape, dans ses bureaux le concile permanent des Gaules et de la chrétienté, dans ses doctrines le symbole et la règle de l'orthodoxie. A force de répéter qu'il en était ainsi, on a fini par le persuader aux autres, et peut-être par se le persuader à soi-même. Mais, en réalité, ce n'est pas de sa bouche qu'est sortie l'orgueilleuse parole :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis ;

elle lui a été prêtée par d'autres ; et dès lors il est devenu un épouvantail pour les faibles et pour les simples, une pierre d'achoppement pour quelques pieds trébuchant dans la voie du retour à la vérité. Encore une fois, à qui la faute ? A tous, sans aucun doute ; mais principalement peut-être à ceux qui, par leurs attaques passionnées, en ont fait un signe de contradiction. — Instruisons-nous tous à ce spectacle. Apprenons que la vérité et le bon droit ne trouvent jamais leur compte dans les exagérations et les violences. Dégageons toujours l'Église de nos polémiques personnelles, et songeons qu'il y a deux manières de la compromettre, soit en disant soi-même : l'Église, c'est moi ; soit en prêtant à d'autres ce langage sacrilège et idolâtre. Il y

aura toujours des hommes qui, par ignorance ou par haine, prendront cela au sérieux, et se feront contre elle un titre de nos erreurs et de nos fautes.

Laissons ces questions irritantes, et recommandons indistinctement à tous ces trois remarquables volumes. Tous, en effet, à défaut d'idées sympathiques, y trouveront d'excellentes pages françaises. De ce côté encore il y a des défauts, peut-être... si toutefois ces défauts ne sont pas un genre, et un genre infiniment préférable aux élégances de rhéteur et aux délicatesses d'un faux goût. En tous cas, rien de plus digne d'attention dans les productions littéraires de notre temps; rien de plus naturel, de plus original, et en même temps de plus savant, de plus habile: M. Louis Veillot comptera parmi les écrivains qui auront rendu son énergie, son éclat et son relief à la prose française si amollie, si décolorée et si aplatie sous la plume de la plupart des écrivains du dernier siècle et des littérateurs de l'Empire.

U. MAYNARD.

**146. LE MIRACLE DE SAINT JANVIER** à Naples, *Étude critique, historique, théologique et scientifique, précédée d'un examen général de la question des miracles*, par M. l'abbé V. POSTEL, du clergé de Paris. — 1 volume in-12 de VIII-460 pages (1857), chez Paulmier; — prix : 4 fr.

Le miracle de la liquéfaction du sang de saint Janvier à Naples est un de ces faits étranges dont on parle beaucoup, mais que l'esprit léger, incrédule, de notre siècle et de notre pays, rejette assez généralement au rang des naïves légendes du moyen âge. Quelques écrivains voyageurs, témoins eux-mêmes du prodige, ont bien essayé de le populariser parmi nous, mais nous ne savons si leurs pittoresques récits ont produit beaucoup de conversions: le grand nombre de leurs lecteurs, sans doute, a souri de pitié. Or, voici un ouvrage sérieux, qui vient éclaircir, approfondir la question et l'épuiser pour ainsi dire en l'embrassant dans son ensemble et dans tous ses détails. Une lecture attentive de ce livre convaincra-t-elle enfin les esprits de bonne foi de la réalité d'un prodige dont il a plu à Dieu de gratifier une cité éminemment catholique? On a quelque droit de l'espérer, et pour notre part nous aimons à penser qu'il en sera ainsi.

M. l'abbé Postel, envisageant, en effet, la question sous toutes ses faces, traite son sujet *in extenso*. Il divise son ouvrage en trois parties: la première, — la plus longue, — est un remarquable traité des miracles en général et de leur perpétuité dans l'Église; la seconde rappelle tout ce qui concerne la vie de saint Janvier, son martyr et

à la vérité une arme et une autorité de plus ; enfin, il comble une lacune dans l'histoire de la philosophie. La critique contemporaine, surtout la critique allemande, qui oublie trop souvent un conseil de Leibnitz précisément, *Cave a consequentiaris*, s'est beaucoup occupée de la question des rapports de Leibnitz avec Spinoza, et a même soulevé celle de savoir si Leibnitz a été spinoziste. Or, le manuscrit que publie M. Foucher de Careil contient la réfutation, de la main de Leibnitz, de propositions empruntées, non pas à telle ou telle partie des OEuvres de Spinoza, mais à toutes : au *Traité théologico-politique*, à l'*Éthique*, au *Traité de la Réforme de l'entendement*, et même à ses *Lettres*. Leibnitz connaissait l'œuvre entière et le système du philosophe hollandais ; il ne le cite que pour le réfuter : Leibnitz ne fut donc spinoziste ni de près ni de loin. C'est l'opinion de M. Foucher de Careil, et elle sera certainement partagée par tous ceux qui liront ces remarques si heureusement découvertes. Cette réfutation est tellement péremptoire, qu'elle atteint savamment le spinozisme au cœur. C'est même plus qu'une réfutation, c'est une sentence, et une sentence de telle nature, que Leibnitz élève système contre système : il dresse sa théorie contre les erreurs de Spinoza, et il les renverse au moyen des idées fondamentales de sa propre philosophie. M. de Careil nous paraît donc pleinement fondé à dire : « Je ne crois pas à l'influence de Spinoza sur Leibnitz. Je crois, » au contraire, trouver, dans les principales opinions philosophi- » ques de Leibnitz et dans le lien systématique qui les unit, la » trace d'une réaction puissante contre Spinoza (p. 1). » Il n'y a pas davantage à douter de la sincérité de la réfutation : ce sont, en effet, de simples notes qui la renferment, et Leibnitz ne les destinait pas à voir le jour. Il ne cédait pas au besoin de mettre sa pensée intime à couvert et de renier des doctrines condamnables. Il censure les propositions de Spinoza, parce qu'il les croit fausses. On peut d'ailleurs invoquer, comme preuve de la sincérité de Leibnitz, la forme même de sa réfutation. Il ne s'est point attaché à ce que M. de Careil appellerait volontiers, dit-il, la *réfutation paresseuse* du spinozisme, laquelle consiste à contester et à démontrer fausse la définition de la substance qui lui sert de point de départ. Leibnitz a suivi une méthode moins brillante, mais au fond plus solide, et aussi plus difficile et plus victorieuse : il emploie l'analyse et critique chaque proposition, ou du moins toutes celles qui lui paraissent dignes de l'être ; ce qui ne l'empêche pas de caractériser l'ensemble de la doc-

trine qu'il attaque, et de condamner d'avance l'enthousiasme soulevé de nos jours par ce triste système. Rien ne motive autant que ce travail le jugement accablant dont Leibnitz stigmatise, en trois mots, dans un autre de ses ouvrages, la théorie de Spinoza : « *L'Éthique*, cet ouvrage si plein de manquements, que je m'étonne. »

La philosophie doit donc se réjouir de cette découverte, qui lui permet de revendiquer, sans être obligée d'en rougir, un de ses plus beaux génies, et la met en possession d'une thèse nouvelle, hardie et vigoureuse, contre une erreur qui se popularise. Mais M. Foucher de Careil ne s'est point borné à publier les précieuses notes de Leibnitz. Il a d'abord mis en regard du texte latin, qui est l'idiome dans lequel elles furent écrites, une traduction aussi exacte qu'elle est claire ; et c'est de quoi nous le félicitons hautement. Puisque les partisans ou les admirateurs de Spinoza le mettent à la portée de tous en le traduisant en français, il faut que tous puissent lire aussi ceux qui l'ont confondu. Mais cette traduction n'est pas le seul travail qui accompagne le texte de Leibnitz : les observations de ce grand philosophe sont précédées d'un *Mémoire* dans lequel M. Foucher de Careil explique, développe, commente, et, s'il est permis de le dire, complète et corrige, mais avec toute la rigueur d'un raisonnement en forme, les pensées trop sommaires du manuscrit. Il met les deux philosophes en face l'un de l'autre, et il les juge. Une étude intelligente et approfondie de Leibnitz, qu'il possède à merveille, une sagacité vraiment philosophique, une analyse pleine de finesse et de sûreté, lui conféraient le droit d'exercer cette rare et délicate magistrature. Il a su éclairer d'une lumière abondante tous les points obscurs, et ne laisser dans l'indécision aucune des lignes qui retracent l'idée de Leibnitz. Ce travail, d'un style vivant et caractérisé, sobre et plein, est singulièrement remarquable et d'une lecture entraînante. L'heureuse découverte de M. de Careil ne pouvait être plus heureusement produite.

C. M. ANDRÉ.

155. **ROME**, *Lettres d'un pèlerin*, par M. Edmond LAFOND. — 2 volumes in-8° de xviii-616 et viii-616 pages (1856), chez Ambroise Bray ; — prix : 15 fr.

Voilà, sans contredit, une œuvre capitale sur Rome. Le mérite de ce livre diminue notre regret de n'avoir pu en rendre compte plus tôt : de pareilles œuvres n'ont pas besoin de l'actualité pour se répandre, ou plutôt, elles sont toujours actuelles, parce qu'elles sont

toujours intéressantes et vraies. Une foi vive, un patriotisme ardent et éclairé, un sentiment artistique très-délicat, un goût sûr, une connaissance approfondie des choses dont il parle, une érudition variée, étendue et portée avec une légèreté toute française, telles sont les qualités que montre l'auteur dans ces deux volumes. Il a choisi pour épigraphe ces mots de Mgr Gerbet qui, lui aussi, connaît bien Rome, mais qui l'a étudiée sous un point de vue plus spécial, non moins élevé, et l'on sait en quel style : « L'étude de » Rome dans Rome fait pénétrer jusqu'aux sources vives du chris- » tianisme. Elle rafraîchit tous les bons sentiments du cœur, et, dans » ce siècle de tempêtes, elle répand une merveilleuse sérénité dans » l'âme. » Tout le livre est la justification de cette épigraphe. — Nous aimerions à suivre M. Lafond dans ses excursions à travers les monuments et l'histoire de Rome, qui est presque l'histoire du monde entier ; mais il faut renoncer à ce plaisir : ce serait gâter celui de nos lecteurs qui ont lu ou qui liront ces deux volumes ; nous aimerions surtout à le suivre dans ses digressions historiques si intéressantes, qui lui donnent si souvent lieu de réfuter des mensonges inspirés par la haine contre l'Église et contre les Papes, et que nous trouvions dernièrement dans un ouvrage dont nous parlerons bientôt, œuvre sans valeur, malgré le luxe de son exécution matérielle, et signée par un quasi-homonyme, M. Mary Lafon, qu'il faut bien se garder de confondre avec notre auteur ; mais l'espace nous manque. Après l'avoir lu, on comprend le sentiment qu'éprouve l'auteur en faisant à Rome ses adieux :

O toi, l'éternelle et la sainte !  
Que fera Dieu de ton enceinte  
Que l'on n'abordait qu'à genoux ?  
Quand on a vu ton front suprême,  
Il semble que dans le ciel même,  
Ton souvenir doit être doux.

Là peut-être, ville sacrée,  
On te verra transfigurée,  
Dressant ton profil éternel ;  
Pour plaire aux souvenirs de l'homme,  
Dieu peut-être placera Rome  
Dans la Jérusalem du ciel !

M. Lafond est aussi poète, on le voit, car ces vers sont de lui, et il lui arrive souvent, dans son ouvrage, de s'interrompre tout à coup, d'abandonner la prose et de faire appel à la poésie pour exprimer

plus vivement les émotions qu'il éprouve et qu'il veut faire passer dans l'âme de ses lecteurs. Il y a de lui, à la fin du premier volume, un fragment de drame sur la mort de Rossi en 1848, écrit un peu dans le genre romantique, mais qui renferme de sublimes sentiments exprimés en fort beaux vers. — Nous n'avons encore rien dit de la forme générale adoptée par l'auteur ; mais on sait par le titre que nous avons transcrit qu'il a adopté la forme épistolaire : elle se prêtait mieux à la variété de style demandée par la variété des sujets à traiter. Tour à tour sérieux et badin, grave et léger, prenant tous les tons, adressant ses lettres tantôt à un littérateur, tantôt à un ami, à un prêtre, à un religieux, à une dame, à son père, etc., selon le sujet principal dont il s'occupe, il soutient constamment l'intérêt, et répand sur son œuvre une agréable variété, qui le fait suivre sans fatigue, ou, pour mieux dire, qui relève encore le charme d'un style dont les voyageurs vulgaires ont rarement le secret. — *Les Lettres d'un pèlerin*, on l'aura compris par ce qui précède, s'adressent plus particulièrement aux hommes faits, aux hommes du monde qui ont reçu une certaine éducation, et qui aiment à se rendre compte de la mission de la papauté sans être obligés de recourir à des livres trop sérieux. Il ne conviendrait pas à des jeunes gens encore inexpérimentés, mais il peut être d'une lecture à la fois utile et agréable à toutes les personnes qu'intéressent les questions religieuses, littéraires et artistiques, à toutes celles qui tiennent à connaître plus à fond l'action de la papauté au centre même de sa puissance, afin de répondre plus sûrement aux objections trop communes de l'ignorance ou de la mauvaise foi. M. Lafond a pris pour armes une plume que Pie IX lui donna en 1853 ; il a dessiné à la première page de son livre cette plume appuyée sur une croix, avec cette âme : *Pius PP. IX dedit pro fide*, et il dit ( t. I, p. 560 ) qu'il a pris la résolution de ne plus jamais se servir d'une plume que pour l'Église, la Patrie, la France et Rome. Cette résolution l'a bien inspiré. Nous espérons qu'elle lui fera écrire encore plus d'un beau livre comme celui-ci, utile à ces deux patries des catholiques : celle de la terre, et celle du ciel, dont Rome est la capitale terrestre. J. CHANTREL.

---

156. **ADRIEN.** — *Lettres d'une mère à son fils*, par M. Hyacinthe CORNE.  
— 1 volume in 8° de x-446 pages (1836), chez L. Hachette et Cie ; — prix : 5 fr.

Ce livre n'est ni un roman, ni une histoire : c'est un échange de lettres entre une mère et son fils. — Adrien suit à Paris un cours de droit.



était gravée une formule d'absolution. Des croix de ce genre ont été trouvées en Normandie et en Angleterre; il n'est pas douteux qu'elles aient été rencontrées ailleurs; mais l'ignorance les a fait trop tôt disparaître. Pour faire connaître la pieuse pratique de nos pères, nous citerons les lignes suivantes : « Dans les statuts de l'Ordre de Saint-Benoît revus par Lanfranc pour les monastères de la Grande-Bretagne, se trouvent de curieux détails sur les soins dont on devait y entourer les mourants et les morts. Lorsqu'un frère atteint d'une maladie incurable approche du terme fatal, le couvent tout entier se range devant sa couche. Le patient alors confesse ses fautes et reçoit de tous l'absolution, qu'à son tour il leur donne : *Facta confessione, absolvatur ab omnibus, et ipse absolvat omnes*; puis chacun dépose sur son front le baiser d'adieu. On lui administre ensuite les derniers sacrements. Un lit de cendre, en forme de croix, est préparé, sur lequel on dépose le moribond. Prévenus à temps, les moines quittent tout, même le service divin, pour aller réciter, dans la chambre mortuaire, les prières des agonisants. L'âme a-t-elle abandonné le corps? il ne reste plus qu'à songer aux funérailles. Mais la dépouille mortelle ne sera pas confiée à la terre sans qu'on ait placé sur la poitrine du mort l'absolution écrite : *Absolutionem scriptam et a fratribus lectam super pectus ejus ponant* (p. 318). »

Les cimetières chrétiens de l'époque normande ont offert matière à plus d'une observation archéologique. Nous ne suivrons pas l'auteur dans tous les développements qu'il a donnés à ce sujet. Il est fort difficile, d'ailleurs, d'analyser de simples procès-verbaux de fouilles. Le mérite de ces pièces consiste dans l'exactitude la plus scrupuleuse; le plus souvent ce n'est qu'un inventaire. — Nous terminerons ce compte-rendu en disant un dernier mot de l'usage des vases funéraires. « Si je regarde la céramique comme la première de toutes les industries, dit M. l'abbé Cochet, je considère aussi l'usage de placer des vases dans le tombeau de l'homme comme la plus ancienne de toutes les pratiques religieuses des funérailles. Cette coutume, qui remonte au berceau de l'humanité, a traversé les siècles avec la grande famille humaine, et il y a deux cents ans à peine qu'elle a quitté le sol de la France (p. 339). » Ce que nous possédons de plus beau et de mieux conservé dans les produits de l'art antique provient des tombeaux; ils nous ont rendu le plus souvent intact le dépôt qui leur fut confié par la piété des peuples. On

peut dire que les trois siècles pendant lesquels dura chez nous la coutume de brûler les corps, comme chez les Grecs et les Romains, furent l'ègne de la céramique. Pas une créature humaine ne descendit dans la tombe sans quelques vases d'argile (p. 344). On aura une idée de l'abondance des vases dans les cimetières de cette époque, quand on saura que le seul cimetière romain de Terre-Nègre, à Bordeaux, a donné à ses explorateurs modernes plus de vingt mille vases funéraires (ibid.). — A partir du règne de Constantin, les corps des défunts, en Gaule, sont rendus à la terre couchés dans une bière ou dans une simple fosse. Mais que ces tombes soient en pierre, en plomb, en marbre, en tuiles, en bois, elles reçoivent toujours, à côté des dépouilles mortelles, des vases en terre ou en verre. Cet usage se retrouve sous Charlemagne aussi bien que sous Clovis, dans les villes comme dans les plus pauvres hameaux. On a déterré des vases dans des sépultures du XII<sup>e</sup> siècle et des siècles suivants, jusqu'au XVII<sup>e</sup>. En 1840, dans les fondations de la salle capitulaire de l'ancienne abbaye des bénédictines de Saint-Julien-du-Pré, au Mans, on découvrit dans un cercueil le corps d'une religieuse ensevelie en 1688 : il était accompagné d'un vase en terre cuite contenant des cendres et du charbon. Une inscription conservait le nom de la religieuse et la date précise de son inhumation. On pourrait citer d'autres faits ; mais celui-là suffit pour montrer la persistance d'un antique usage. — Les *Sépultures*, comme la *Normandie souterraine*, comme d'autres monographies de M. l'abbé Cochet, seront consultées avec fruit par tous les amis de notre histoire et de notre archéologie nationale. Les pages écrites par l'habile antiquaire normand sont pleines de renseignements curieux. Des travaux aussi consciencieusement exécutés sont propres à assurer de plus en plus les progrès de la science archéologique.

J.-J. BOURASSÉ.

**188. LA VIERGE MARIE d'après l'Évangile.** — *Nouvelles Études philosophiques sur le christianisme*, par M. Auguste NICOLAS. — 2<sup>e</sup> partie, 1 volume in-8<sup>o</sup> ou in-12 de x-544 pages (1857), chez Auguste Vaton ; — prix : in-8<sup>o</sup> : 6 fr. 50 ; in-12 : 4 fr.

Le christianisme est connaissance, imitation et vie de Jésus-Christ dans le monde, par la connaissance, l'imitation et la vie de Marie : sa connaissance dans le Plan divin, son imitation d'après l'Évangile, sa vie dans l'Église. De là les trois parties de ces *Nouvelles Études*, dont voici la seconde,

Connaissance de Jésus-Christ par Marie et de Dieu par Jésus-Christ; en deux mots, tel est le Plan divin et l'objet de la première partie de ces *Études*.

A ce plan tel qu'il y est exposé, à la place merveilleuse qui y est faite à Marie, il y a, dit-on, une objection : c'est l'Évangile ! l'Évangile, où Marie est enveloppée d'obscurité et de silence, lorsqu'elle n'est pas repoussée avec une sorte de sévérité et de dédain. — Mais de là même va jaillir sa glorification, et par là cette seconde partie se rattache à la première. D'un côté l'idéal, de l'autre la réalité; ici l'histoire, là la philosophie; d'abord les abstractions de la métaphysique chrétienne, ensuite les vérités concrètes des récits évangéliques.

On veut donc projeter sur l'éblouissante clarté du Plan divin l'obscurité et l'effacement de Marie dans l'Évangile. Après une première splendeur qui lui vient de Jésus-Christ, elle y tient moins de place, nous ne disons pas que son fils, mais que les apôtres, les disciples, les saintes femmes. Sitôt que Jésus-Christ entre dans l'éclat de sa vie publique, elle disparaît, et ne se montre de nouveau que pour entendre des paroles sévères, que pour être reniée. Elle n'est ni au Thabor, ni au Cénacle; elle ne se montre au Calvaire que pour passer aux mains d'un autre. Pas une apparition à elle de son fils ressuscité; et quand il monte au ciel, elle n'y est pas ! Evidemment, il y a là un problème, ou plutôt un mystère, c'est-à-dire une vérité cachée sous un fait : mystère et problème dont la solution va sortir des entrailles mêmes du christianisme.

D'abord, les jaloux de la gloire de Jésus-Christ ont le même problème à résoudre. Pendant trente ans, c'est-à-dire pendant le règne et l'éclat de la maternité de Marie, sa divinité est passive, comme cette divine maternité le devient à son tour pendant la vie publique de son fils. Qui ne voit là un rapport merveilleux, qui joint de plus en plus Jésus à Marie ? Marie brille de l'obscurité de Jésus plus qu'elle ne s'obscurcit de ses propres ténèbres; et si Jésus, dans son ombre, garde toute sa divinité, Marie, dans la sienne, garde toute sa maternité, c'est-à-dire toute sa grandeur.

Elle est mère, toujours mère. Que faut-il de plus ? A cette hauteur, elle ne pourrait que descendre. D'ailleurs, son silence, son obscurité, c'est sa virginité encore, encore et surtout sa maternité. Elle continue, en lui servant d'ombre et de repoussoir, à mettre son fils au jour. Et en même temps, chose merveilleuse ! elle ressort elle-

même avec une lumière nouvelle, puisque toute la gloire de Jésus, Fils de Dieu, manifeste Marie, mère de Jésus, mère de Dieu.

Mais il reste à éclaircir la partie la plus obscure du mystère : la conduite de Jésus envers elle et son apparente défaveur.

Ecartons d'abord la raison d'indignité, qui mettrait Marie au dessous de la Samaritaine et de la femme adultère. Des deux parts du fait évangélique, la défaveur et la sainteté, si la première n'est pas contestée, puisqu'elle fait l'objection, la seconde n'est pas contestable.

Il n'est qu'une seule conciliation : c'est que l'effacement et l'oubli de Marie sont en raison de sa sainteté, et sa sainteté en raison de cet effacement et de cet oubli. Les faveurs et les préférences de Jésus *Sauveur* ayant dû être pour les pécheurs, son innocence et sa pureté immaculée l'en *défendaient*, et la mettaient comme à l'abri de ces tendresses. Donc, si, comme Dieu, Jésus la comblait de son amour et de ses grâces, comme Sauveur il devait la délaissier, pour rendre témoignage à sa sainteté incomparable. — Mais, d'un autre côté, sa sainteté est en raison de son obscurité ; et c'est là le cœur du mystère. — A ce poids de gloire, il fallait un contre-poids d'humiliation, il fallait le titre de *femme* pour contre-balancer celui de *mère*. La mesure de l'humilité devant être celle de la grandeur, Marie, la plus élevée des créatures, en devait être la plus humble, et, par conséquent, la plus humiliée ; — humiliée dans ce qui faisait son élévation, dans sa maternité même, car on ne peut être humilié qu'en ce en quoi on est grand ; et, pour mettre le comble, humiliée par la main de son fils, et dans les circonstances les plus propres à faire ressortir ses humiliations. Par là elle imitait ce fils, descendu pour monter. C'est le dessein général du christianisme, dont Marie, qui en avait été le premier instrument, devait être le plus parfait exemplaire. D'ailleurs, son obscurité, conforme à celle de Jésus-Christ, était nécessaire à cette obscurité, était cette obscurité même, en ce qu'elle voilait l'Incarnation.

Et maintenant, voyez comme les humiliations de Marie la relèvent, comme ses ombres l'éclairent ! la mesure de l'humilité étant, encore une fois, celle de la grandeur, toutes les humiliations de Marie l'exaltent dans l'Église et dans le ciel. — Allons plus avant, et disons que sa grandeur est son abaissement même, que sa suprême grandeur est d'acquiescer à ses abaissements pour devenir, de mère de Dieu, la *digne* mère de Dieu. Il n'y a que ce qui est grand qui puisse s'humilier, et il n'y a que ce qui s'humilie qui soit vraiment grand. A

nue certaine hauteur, la grandeur ne peut s'élever qu'en s'abaissant. Dieu seul est parfaitement humble, parce que seul il est parfaitement grand. De là l'Incarnation. — C'est à cette grandeur de Dieu abaissé et anéanti que Marie s'est élevée en s'abaissant elle-même. C'est ainsi qu'elle est au-dessus de toute créature, parce qu'étant plus haut qu'aucune, plus profond a été son abaissement ; et que plus profond ayant été son abaissement, plus sublime a été sa grandeur.

Tels sont les deux premiers chapitres de cet ouvrage, chapitres admirables à tout point de vue. Depuis Bossuet, personne ne s'est élevé plus haut, n'a pénétré plus avant dans l'intelligence des mystères chrétiens. Ce que nous y admirons surtout, c'est qu'ils embrassent le haut et le bas du christianisme, c'est-à-dire le christianisme tout entier, mystère de sagesse et de folie, de force et de faiblesse, de lumière et d'ombre, de grandeur et d'abaissement ; mystère de Celui qui, dans la forme de Dieu, s'est anéanti jusqu'à la forme d'esclave, et qui, pour cela, a été exalté au-dessus de tout nom ; mystère qui renferme, en même temps que toute la connaissance, toute la pratique religieuse.

Ces chapitres sont la clef de l'Évangile en général, et, en particulier, la clef de tout ce qui y est dit ou tu de Marie. Tant il est vrai que ces objections contre Marie, qu'on pourrait si aisément retourner contre Jésus, viennent de l'affaiblissement du sens chrétien, de l'*animalité* toujours croissante de notre âge, à laquelle les croyants eux-mêmes participent, de l'*animalité* qui n'entend rien aux choses de l'esprit de Dieu. Qu'admirable est l'Église, qui multiplie ses hommages à Marie en proportion de l'ignorance et de l'opposition des hommes, et venge ainsi la foi chrétienne dont Marie est une manifestation si éclatante ! — Clef de l'Évangile par rapport à Marie, ces chapitres sont encore une synthèse dont le reste de l'ouvrage n'est que l'analyse. Là est l'unité dans la grande variété des mystères de la sainte Vierge ; l'unité qui empêche l'éparpillement de l'attention, ou, du moins, le centre et le foyer d'où partent et où reviennent tous les rayons qui percent et illuminent les ombres de l'ignorance, de l'erreur et de l'impiété.

Nous pourrions nous arrêter, puisque nous avons tous les principes d'explication des mystères de Marie, et de réponse aux objections des censeurs de son culte. Parcourons cependant ces mystères et déroulons-en la chaîne. Le premier anneau, la Prédestination, en est dans l'éternité, et par là cette seconde partie se rattache à la pre-

mière, au Plan divin. Tout, dans le Plan divin, se rapportant à l'Incarnation, se rapporte à Marie. Elle ne *devient* pas, elle est de *fondation* mère de Dieu. C'est là sa raison d'être, sa cause finale, sans laquelle elle ne serait pas. L'histoire de Marie est ainsi contemporaine des éternelles pensées de Dieu. Passons donc par-dessus les prophéties, par delà la création et toutes les *œuvres* divines, qui ne sont que le prélude et le cortège de l'Incarnation, véritable *œuvre* de Dieu. Cette préexcellence nous explique la prédestination. Non que la prédestination ne soit que cela ; car, quoi qu'en dise M. Nicolas (pp. 60, 61), sinon dans l'ordre de la gloire, au moins dans l'ordre de la grâce, il y a sous ce mot de prédestination un véritable sens d'antériorité ; mais il y a en même temps préexcellence, ce qui suffit à sa pensée. D'ailleurs, dans sa pensée elle-même il y a aussi préexistence de la sainte Vierge en Dieu, préexistence spéciale, unique, non-seulement par le degré, mais par le genre ; préexistence liée à celle du Fils, prédestiné Fils de Dieu, comme homme, par Marie. Marie est donc fondée, édifiée tout exprès pour être le temple de l'éternelle Sagesse. Si son fils est le premier-né des prédestinés, elle est elle-même la première prédestinée. A ces glorieuses fins, elle a dû être comblée de toutes les perfections qu'elle devait rendre ensuite à la création tout entière. Telle est la Genèse de Marie.

Cette prédestination est un fait, mais déduit du fait de l'Incarnation. En voici de directs et d'immédiats. L'ouvrier ne laisse pas augurer de son opération par son ouvrage : nous introduisant dans son atelier, qui remplit le monde ancien, il nous fait assister à cette opération même, qui remplit les siècles : nous voulons parler des prophéties proprement dites, des figures et des femmes de la Bible, véritable dessin, véritable ébauche de Marie.

L'œuvre divine ainsi annoncée et préparée, à la Conception immaculée en commence l'exécution ; c'en est le premier acte. L'Incarnation comprenant Marie, a dû commencer à sa Conception, qui est comme la conception de Jésus au premier degré ; en sorte que, posé le dessein de Dieu, s'il y avait souillure en sa formation, il y en aurait dans celle de Jésus-Christ. Vierge-mère, vierge immaculée ; virginalité sainteté, immaculée Conception : parallélismes, concomitances admirables et nécessaires ! Aussi bien que la création à part de Marie, aussi bien que sa prédestination, l'Incarnation, de cette manière, implique donc l'immaculée Conception ; elle l'implique en elle-même, et aussi dans son but, qui, étant de forcer le mal jusque dans son der-

nier refuge, exigeait qu'à Marie fût appliqué comme antidote ce qui nous est appliqué seulement comme remède. — Tel est le dogme de l'immaculée Conception, décrété seulement de nos jours, mais cru de tout temps. Comme la loi salique ès-cœurs des Français, il était écrit ès-cœurs des chrétiens. A la fois depositaire et dispensatrice de la vérité, l'Église en retarde quelquefois la manifestation sans inconvénients, puis la promulgue lorsqu'elle y voit de grands avantages. — Rien, dans l'Évangile, sur la nativité et l'enfance de Marie. C'est que Marie étant moins fille d'Adam que mère de Jésus, aucun compte ne devait être tenu de sa filiation naturelle. La grâce la faisait dès lors avec toutes les qualités physiques et morales qu'elle devait communiquer à l'humanité de son fils. En la créant, Dieu pensait à Jésus-Christ; en elle, comme dit Bossuet, Jésus-Christ était ébauché et commencé. — Dieu la fait sortir d'une race déchue, non-seulement à cause du choix que son Fils devait faire de la pauvreté et de l'humilité, mais pour faire éclater sa puissance qui, de cette obscurité et de cette bassesse, devait l'appeler à une telle lumière et à une telle hauteur. N'ayant que la grâce pour institutrice et que le Verbe pour précepteur, elle ensevelit sa jeunesse dans le temple; puis, malgré son vœu de virginité, elle contracte un mariage destiné à mettre l'Incarnation à l'abri de tout soupçon sacrilège, et surtout à jeter un voile sur ce mystère de foi. Alors le mystère s'opère. C'est là le centre des conseils éternels touchant cette destinée incomparable, et le principe de toute sa grandeur. Dieu a voulu qu'elle fût mère de son Fils, voilà sa gloire; et, gloire plus prodigieuse encore, il a voulu qu'elle le voulût, et qu'en un sens elle le méritât; qu'elle y coopérât par son consentement libre et plein, et aussi par sa fidélité à la grâce dont elle fut remplie. Mais, pour l'élever sous ce dernier rapport, fallait-il dire que « elle aurait pu, comme nous, choisir la mauvaise part (p. 194)? » C'est là une proposition blessante pour les oreilles pieuses, que M. Nicolas a empruntée sans assez de réflexion à la première édition d'un livre du P. Newman, et que, du reste, il corrige et rétracte lui-même ailleurs, en appelant les vertus de Marie « immuables comme celles » des anges (p. 526). »

Marie est mère. Dieu a voulu être le premier à l'honorer après sa maternité. C'est dans la Visitation, scène qui assigne à Marie la position la plus élevée dans l'ordre de la grâce, et justifie tous les honneurs de son culte, y compris le culte d'intercession. Par elle a été transmise la première grâce accordée après l'Incarnation. Par le pre-

mier acte de Jésus elle a été consacrée à jamais dispensatrice de la grâce. Car rien d'isolé : tout est général dans l'Évangile. Ce qui était dès lors sera toujours, et nous en avons pour garants les prophéties exprimées par la bouche d'Élisabeth, et surtout par la bouche de Marie. Quel chant que le *Magnificat*, répété par les siècles comme le cantique suprême à sa gloire ! Sans préjudice de son humilité, elle s'y montre dans toute la conscience de ses grandeurs présentes et futures. Admirable ce jour, Marie est plus admirable encore dans le silence et l'obscurité où elle a enseveli le reste de sa vie. Mais dans ce silence et cette ombre, le *Magnificat* éclate comme un écho et une lumière.

Jésus-Christ va paraître. Désormais l'Évangile veut nous imprimer dans l'esprit qu'il est à la fois Dieu et homme. De là tous les mystères de la naissance et de l'enfance ; de là la part qu'y prend Marie. Homme, Jésus naît dans toute l'infirmité de notre nature ; Dieu, il reçoit les adorations des bergers et des rois, des juifs et des gentils. Mais Dieu et homme, c'est Marie qui lui sert d'ostensoir, c'est par elle qu'il est exposé aux hommages du présent et de l'avenir. Et en voulant ainsi dépendre d'elle, se manifester par elle, il veut la manifester avec lui, avec lui la présenter à notre culte. Si donc il ne peut se passer de sa mère, nous ne pouvons nous passer de l'adorer dans ses bras, et, par conséquent, de l'honorer elle-même. Par là nous professons le mystère des mystères, le mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire tout le christianisme, qui n'est que le culte du Fils de l'homme et de la mère de Dieu.

Chacun des mystères que nous venons de parcourir suffirait seul pour fonder le culte de Marie. Qu'est-ce donc de leur réunion, de leur suite, de la divine persistance de l'Esprit saint à manifester Marie avec Jésus, à associer leurs destinées ? Ainsi la Présentation au temple réitère l'Incarnation et anticipe la Rédemption. Dans l'Incarnation, Marie est comme l'autel où est descendue la victime ; dans la Présentation, le prêtre qui l'offre ; dans la Rédemption, le prêtre qui l'immole. Tout cela ressort de la prophétie de Siméon, prophétie des grandeurs de Jésus et de Marie. Tous les deux trouvent l'éclat et la gloire à la place de l'obscurité et de l'humiliation qu'ils cherchent. Vierge, Marie sacrifie sa réputation de virginité ; Mère, son fils. Et voilà que Siméon proclame ce fils Sauveur, maintient Marie dans la gloire de sa maternité, et la salue coadjutrice de la Rédemption.

Le glaive de Siméon ne tarde pas à se lever sur elle et sur Jésus.



Il faut fuir en Égypte. C'est toujours le même mystère, le mystère des abaissements du Fils de Dieu et de son union avec sa mère. Après être né de son sein, il veut faire de ce sein le refuge et l'asile de sa vie. — Ainsi s'explique encore saint Joseph, dont l'humiliation était merveilleusement appropriée à la fonction de cacher le Fils de Dieu, de l'*obscurifier*, et dont la gloire n'éclate pas moins, soit comme époux de Marie, soit comme père, comme nourricier, comme gouverneur de Jésus.

Cependant Jésus grandit. La sagesse, dont il est plein comme Dieu, se manifeste avec mesure suivant les progrès de son humanité. Elle brille toutefois d'un éclat anticipé au milieu des docteurs : aussi Marie et Joseph s'étonnent non de cette sagesse en elle-même, mais de sa subite manifestation. C'est en ce sens qu'ils ne comprennent pas la réponse de l'Enfant, adressée d'ailleurs moins à eux qu'à la famille humaine. Mais tout est admirable dans Marie, et sa fidélité dans l'épreuve de son intelligence, et son humilité dans la naïve confession qu'elle en fait. Son fils lui-même honore cette fidélité et cette humilité par sa soumission, en même temps qu'il donne une grande leçon au monde par ses trente années de vie cachée et laborieuse. Cependant Marie le revendique comme son bien et le possède seule. Elle fait éclipser ce bel astre et retarde son lever de dix-huit ans. — Il reparait aux noces de Cana. On sait la parole de Jésus à Marie. Purgée de tout l'esprit de blâme et de sévérité qu'elle ne comporte pas, cette parole en présente un autre, plein d'enseignement pour nous et glorieux à Marie. Comme Sauveur, Jésus est à nous tous, sans acception de personne, même de sa mère ; bien plus, comme Sauveur, cette mère, innocente et pure, n'a rien à voir avec lui. D'un autre côté, il a voulu montrer sa foi, sa constance, à leur plus haute puissance, en la soumettant à la plus forte épreuve ; sur le point de l'élever à une gloire insigne, il a voulu l'y préparer par la plus profonde humiliation ; il a voulu enfin relever la grâce qu'il allait accorder à sa prière, en montrant cette grâce comme hors de proportion avec ce qu'on pouvait lui demander. En résumé, et au dénouement, que voyons-nous ? Marie demande, Marie obtient. Entre la demande et l'obtention il y a une parole d'apparente sévérité, mais qui se prête au sens le plus admirable pour nous, le plus glorieux pour Marie.

Ces réflexions s'appliquent surtout à la vie publique, où Jésus faisait l'affaire de son Père, remplissait son rôle de Sauveur du genre

humain. Il devait donc négliger Marie, à la fois comme *mère* et comme *sainte*. Aux deux paroles par lesquelles il a semblé la dédaigner et la repousser, s'éprouve la vérité de cette doctrine. Il n'a désavoué que le sens privé, charnel et terrestre dans lequel on venait lui parler de sa mère, par opposition au sens public, spirituel et céleste de sa mission. D'ailleurs, loin de l'effacer, il la relevait par là et comme mère et comme femme : comme mère, en ajoutant à sa maternité charnelle le caractère d'une maternité spirituelle par la foi, l'obéissance et la fidélité ; comme femme, en ne la faisant entrer dans la communauté des fidèles que pour l'y élever au premier rang. — Il est deux autres circonstances de la vie publique de Jésus, où l'on s'étonne de trouver Marie absente : la Transfiguration et l'institution de l'Eucharistie. Mais, dans la Transfiguration, l'intention du Sauveur était d'affermir la foi chancelante de ses disciples, de les armer pour la grande épreuve de sa mort, de leur apostolat et de leur martyre. Il était digne de la foi, de la force et du courage de Marie de n'être pas au Thabor, elle qui devait être si ferme au Calvaire. Et quant à l'Eucharistie, qu'avait-elle besoin de la recevoir, elle qui avait reçu tous les sacrements dans le sacrement des sacrements, le sacrement de l'Incarnation, dont l'Eucharistie n'est qu'une extension ? Elle devait être absente de la Cène à force qu'elle y était présente, en ayant fourni la substance même. — Mais elle sera au pied de la croix ; elle y sera pour compatir aux douleurs de son fils par son héroïque douleur ; elle y sera pour l'immoler et coopérer à la Rédemption ; elle y sera pour l'enfantement spirituel du genre humain, pour devenir, en même temps que mère de Dieu, mère des hommes.

Désormais l'Évangile la replonge dans l'obscurité et le silence. Nulle mention d'elle dans les nombreuses apparitions du Sauveur ressuscité. Sujet, pour quelques-uns, d'étonnement et de scandale ; mais, pour qui comprend, glorieux témoignage de sa foi et de sa sainteté ! A bien étudier les diverses apparitions de l'Évangile, on voit qu'elles avaient pour cause l'inintelligence, l'incrédulité, l'infirmité, la grossièreté des apôtres et des disciples, et pour but de les en convaincre et de les en guérir. Les apparitions de Jésus à Marie, que suppose quelquefois une piété mal entendue, la font donc déchoir en la confondant avec les disciples incrédules et faibles ; elles sont plus conformes à la nature qu'à sa dignité surnaturelle, plus conformes au sens humain qu'au sens évangélique et chrétien. — L'Ascension

ne déroge pas à ce caractère. C'est toujours l'incrédulité à convaincre, des intelligences fermées à ouvrir au sens des Écritures, des cœurs charnels à préparer à la venue du Saint-Esprit. La place de Marie n'est pas là : elle est dans toutes les situations de foi et d'épreuve, jamais à celles de manifestation et de réconfort. — Mais elle reparait au Cénacle, parce qu'elle avait été laissée sur la terre après l'Ascension pour accomplir une œuvre capitale, l'œuvre de la foi chrétienne. Nous devons Jésus-Christ à son consentement ; à son témoignage nous devons la connaissance de Jésus-Christ. Elle a été, en effet, l'unique témoin du grand mystère dont elle était l'unique coopératrice ; et ce grand mystère étant le fondement de toute la doctrine, on peut dire qu'elle a été le témoin fondamental de la foi chrétienne. — Les objections sont faciles ; elles se tirent surtout des divers témoignages rendus à Jésus-Christ par les apôtres, témoignages qui supposent sa connaissance. Mais cette connaissance est dans une dépendance nécessaire de celle de l'Incarnation. Or, encore une fois, de l'Incarnation un seul témoin, de ses détails caractéristiques un seul garant : Marie ! — Dira-t-on que l'Esprit saint a révélé ce mystère aux apôtres en leur révélant toute vérité ? On répond par la conduite générale de Dieu, qui ne fait rien d'inutile, qui ne révèle pas, par conséquent, ce qui peut être connu d'ailleurs ; par la conduite des apôtres, qui, se portant toujours uniquement comme témoins de ce qu'ils enseignaient, devaient, sur ce point, recourir au seul témoignage possible, au témoignage de Marie.

L'œuvre de la foi chrétienne accomplie, Marie n'avait plus qu'à quitter la terre. Surnaturelle avait été sa vie, surnaturelle fut nécessairement sa mort. A cette mort tous les mystères de sa vie devaient faire écho, et s'y confondre dans une merveille nouvelle, qui est sa glorieuse Assomption. Cette conclusion est amenée, non-seulement par le rapport des mystères de Marie les uns avec les autres, mais par leur rapport avec ceux de Jésus-Christ, rapport qui ne pouvait s'arrêter à l'Ascension ; elle est amenée encore par le mystère général de cette angélique vie, qui devait aboutir et affluer à la gloire comme un fleuve à son océan ; amenée enfin par les exigences de son ministère permanent de mère et d'avocate des hommes, de dispensatrice de la grâce. — Ainsi, loin d'être anti-évangélique, la doctrine catholique sur la sainte Vierge « plonge ses racines dans le sol » de l'Évangile, elle les y étend, elle les y entre-croise et entrelace à tous les fondements de la foi, à tous les mystères du Sauveur, et

» elle s'en élève comme un arbre vigoureux qui pompe le suc évangé-  
» lique, et qui, étendant ses branches dans toutes les directions du  
» christianisme, porte au loin le fruit de vie : Jésus-Christ (p. 537). »

Par cette démonstration, toute satisfaction est donnée et aux sectateurs de la lettre, jamais dissimulée ni négligée ; et aux orthodoxes de l'esprit, par l'interprétation puisée aux sources pures et consacrées ; et aux tenants de la raison, toujours consultée avec attention et respect. Nous avons donc là toutes les garanties évangéliques, dogmatiques et philosophiques de la vérité. — Et pour tout résumer dans un dernier aperçu et une dernière conclusion : Les grandeurs de Marie se composent des abaissements de Jésus-Christ ; or, ces abaissements sont tout le christianisme ; le culte des grandeurs de Marie, qui en est une manifestation et une profession, est donc par excellence le culte chrétien.

Tel est ce beau livre, auquel nous n'avons pas cru pouvoir rendre un meilleur témoignage, comme à tous les autres écrits du célèbre auteur, qu'en en donnant une analyse fidèle, complète, et le plus souvent textuelle. Il fera moins d'impression sur certains esprits que les grands aperçus de la première partie. Il lui est cependant supérieur, à notre avis, en ce qu'il pénètre plus avant dans le mystère chrétien ; en ce que, parti de la simplicité évangélique, il s'élève à une philosophie plus difficile à atteindre que lorsqu'on se tient toujours sur les hauteurs du dogme ; en ce qu'il suppose une plus grande force de conception et de tenue pour donner à un sujet ondoyant et divers comme les différents faits d'une vie, la même unité de principes et de vues qu'à un sujet où tout s'enchaîne nécessairement dans une synthèse philosophique. Ce n'est donc pas là, comme on pourrait le croire, un livre de piété et de mysticisme. Naturellement plus tendre et plus onctueux que le premier, parce qu'il est en rapport non plus avec l'idée, mais avec la personne de la Mère de toute grâce et de tout amour, il est toujours, suivant son titre, *philosophique*. On en contestera certains aperçus, et nous-mêmes avons relevé quelques propositions auxquelles nous aurions pu en ajouter une ou deux autres. Mais qu'on réfléchisse, et on reconnaîtra que ces aperçus sont plus opposés à certains préjugés irrationnels qu'à la vérité chrétienne bien entendue. — On trouvera peut-être encore que les considérations affluent dans certains chapitres avec une surabondance où se noie un peu l'attention, que certaines phrases même éclatent par trop de plénitude d'idées, se prolongent démesurément ou se partagent en

trop de méandres : richesse excessive, dont le superflu suffirait à tant d'autres ; opulent défaut, qui excite plutôt l'envie que la critique !

U. MAYNARD.

---

**189. LES ACCIDENTS DE L'ENFANCE** *présentés dans de petites histoires propres à détourner les enfants des actions qui leur seraient nuisibles*, par Pierre BLANCHARD. — 1 volume in-12 de 216 pages plus 10 gravures (sans millésime), chez Lehuby ; — prix : 75 c.

On sait à combien d'accidents l'enfance est exposée par son inexpérience et son étourderie : l'eau, le feu, la glace, les couteaux, les ciseaux, les voitures, les épingles, les armes à feu, etc., causent tous les jours des malheurs dont ces pauvres petits êtres sont les victimes. Un livre écrit sans prétention, et les instruisant de tous les dangers qui les menacent, peut donc leur être utile quand ils commencent à lire, et fournir aux parents eux-mêmes des sujets d'histoires capables de les intéresser et de les prémunir contre des accidents trop communs. C'est l'objet du petit volume dont nous venons de donner le titre ; on voit à quelle classe de lecteurs il convient, et quelle est son utilité. Les gravures sont destinées à frapper encore plus vivement l'imagination ; l'éditeur a fort bien fait de les multiplier.

**190. L'ANNÉE LITURGIQUE** *à Rome*, par M. l'abbé X. BARBIER DE MONTAULT. — 1 volume in-18 de 224 pages (1856), chez Victor Didron ; — prix : 2 fr. 50 c.

Ce petit volume sera singulièrement utile aux pieux pèlerins de Rome ; chacun d'eux s'empressera désormais de l'avoir. Parcourant le cycle de l'année, il indique avec exactitude les jours de fêtes dans les différentes églises, l'heure des offices et des cérémonies, et il donne une courte notice sur le saint du jour. Il fait ensuite un inventaire détaillé des principales reliques de chaque sanctuaire, et il mentionne l'époque de leur exposition solennelle. Une *Statistique ecclésiastique* fait connaître les évêchés suburbicaires, les titres et les diaconies cardinalices, les basiliques et les collégiales, les paroisses, les Ordres religieux, les corporations, les établissements nationaux. De nombreuses notes au bas des pages éclaircissent le texte et donnent, sur une foule d'usages ou de monuments, de curieuses et intéressantes explications. En somme, ce petit livre est un service important rendu aux voyageurs chrétiens. Ils pourront toujours, désormais, grâce à lui, combiner leurs pieuses courses d'une manière également profitable à leur instruction et à leur foi. Combien d'autres regretteront de n'avoir pu cheminer à travers les rues et les églises de Rome avec ce *vade-mecum* du pèlerin !

Toutefois, il faut bien le dire, ce *vade-mecum* ne manquait pas entièrement. « J'ai fait, au profit de mes compatriotes, nous dit l'auteur, ce à » quoi tant d'autres auraient pu et dû songer avant moi ; ce que j'aurais » aimé à trouver tout fait lorsque je suis arrivé à Rome, c'est-à-dire un

» livre substantiel, qui devançait la curiosité et satisfait à l'avidité si légitime de l'archéologue chrétien (p. 1.). » M. l'abbé Barbier de Montault aurait pu rappeler que le *Diario Romano*, imprimé à Rome chaque année, contient les parties les plus essentielles de son travail. Quoi qu'il en soit, il n'en a pas moins bien mérité des voyageurs chrétiens en complétant des indications insuffisantes, en mettant le tout dans un très-bon ordre, et en composant ainsi un précieux petit volume, qu'on voudra toujours avoir entre les mains dans la ville éternelle. — Pourquoi l'auteur, dès la première page, y parle-t-il défavorablement du clergé national de l'église Saint-Louis-des-Français, si digne de nos respects et de notre estime ? C'est la seule tache que nous trouvons dans son livre, si utile d'ailleurs, et que nous recommandons à tous les pèlerins de Rome. **MAXIME DE MONTROND.**

**191. BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER.** — Collection de volumes in-12, chez L. Hachette et Cie.

(Voir pp. 109, 154 et 367 de notre tome XIII ; 106 et 520 de notre tome XIV ; 300 de notre tome XV ; 61 et 494 de notre tome XVI, et 146 du présent volume.)

**192. LE DIAMANT de famille et la Jeunesse de Pendennis**, par M. THACQUERAY, avec une notice biographique et littéraire, par M. Amédée PICHOT. — 1 volume de VIII-260 pages (1855); — prix : 1 f. — Tandis qu'en France le roman se plaît, de concert avec le théâtre, à réhabiliter les vices qui déshonorent notre société, il entre chez nos voisins dans une voie meilleure : en Allemagne, l'initiative de M. d'Auerbach et de Schmid est continuée par MM. Freytag et Otto Ludowig ; en Angleterre, MM. Dickens et Thacqueray vulgarisent le roman d'observation, le roman philosophique, où sont révélées et flétries les mauvaises tendances de cette époque. Quelques écrivains pour qui le triomphe d'une oligarchie bourgeoise est le beau idéal du XIX<sup>e</sup> siècle et du progrès social, reprochent à M. Thacqueray son humeur satirique ; ils l'accusent de frapper d'un fouet impitoyable l'aristocratie et les classes moyennes de l'Angleterre ; de tempérer trop rarement, par les épanchements de la sensibilité, l'amertume de son langage ; d'être, en un mot, ce qu'on nomme un pessimiste. — Ce jugement, croyons-nous, calomnie M. Thacqueray. L'auteur de *la Foire aux idées*, du *Diamant de famille*, de *la Jeunesse de Pendennis* et d'autres productions justement populaires, n'est pas plus un écrivain de parti qu'un moraliste morose. Est-ce donc sa faute si, pour améliorer les mœurs dont il est le peintre, il a sous les yeux ces types de cupidité, de rouerie, de faste élégant et corrompue, que le matérialisme de ce temps multiplie au delà de la Manche ? — Pour en venir tout de suite au livre qui nous occupe, disons que le *Diamant de famille* appartient à cette catégorie de romans, trop rares parmi nous, dont l'idée est excellente et l'exécution, sinon irréprochable, du moins simple et vraie. Il n'offre point ces exagérations de pensées et de style auxquelles ont recours nos auteurs en renom, pour accréditer des œuvres aussi peu littéraires que funestes. — Ce *Diamant de famille*, on le devine peut-être, c'est le prestige éblouissant du luxe, c'est l'autorité qu'exerce dans le monde des affaires la mise en scène de la vie : clinquant du costume, de l'ameublement, de l'équipage, dont le reflet est fascinateur,

défense de Dieu ; en quoi cela donne-t-il droit à la résurrection pour les animaux ? On fait ce singulier syllogisme : la résurrection doit effacer tous les chagrins causés par la mort ; or, la mort des animaux chagrine l'homme ; donc les animaux ressusciteront, afin que l'homme soit *consolé* des chagrins qu'il éprouvé par leur mort ( p. 316 ). C'est se faire une assez faible idée du bonheur du ciel : la possession de Dieu, ce nous semble, suffira bien à nous consoler de la mort d'un moineau ou d'un petit chien. — On va plus loin, et l'on prétend que les animaux ayant le sentiment de la justice ( p. 325 ), il faut qu'ils soient vengés des injustices qu'ils ont souffertes ; or, ils ne peuvent l'être qu'en ressuscitant. Nous avouons que l'opinion de M. de Lamartine, dans son *Jocelyn*, favorable à la résurrection des animaux ( p. 373 ), ne peut nous convaincre à cet égard. Il y a donc là une théorie plus que hasardée, et soutenue par des arguments ( nous ne pouvons les examiner tous ) au moins fort peu concluants. Mais nous devons dire, pour être justes, qu'on ne les donne pas précisément comme tels, et qu'on se déclare prêt à les abandonner s'ils sont contraires à la foi. Cependant, nous eussions préféré ne pas les voir se produire. En donnant ainsi trop aux animaux, on dépasse la mesure, et on s'expose à compromettre le succès d'une œuvre utile. — Nous devons encore signaler un passage ( p. 355 ) où l'on va, sans en avoir l'intention, nous le croyons, jusqu'à mettre les soins donnés à l'amélioration du sort des animaux au-dessus des pratiques religieuses, et même de la fréquentation des sacrements, et cela à propos d'une lettre d'un pasteur protestant qu'on approuve fort, quoique l'amour de l'humanité y semble remplacer l'amour de Dieu. — Somme toute, le *Protecteur des animaux*, Revue bonne dans son esprit général, dans le but qu'elle se propose et dans les intentions de ses rédacteurs, pourrait offrir quelque danger pour la foi de lecteurs peu instruits dans les choses de la religion. J. CHANTREL.

---

## OUVRAGES

### Condamnés et défendus par la S. Congrégation de l'Index.

Par un décret en date du 17 mars dernier, la S. Congrégation de l'Index a condamné les ouvrages suivants :

*Archives historiques, ou Compilation d'ouvrages et documents jusqu'ici inédits et devenus très-rare, concernant l'histoire d'Italie.* — Florence, chez G.-Pierre Viesseux, éditeur. (jusqu'à ce que l'édition soit corrigée).

*Mystères de l'antiquité chrétienne,* par G.-F. DAUMER.

*Dissertation sur le célibat, lue à l'Académie des sciences et arts d'Aréquipa,* par le sociétaire Juan-Gualberto VALDIVIO, dans la séance ordinaire du 14 mai 1827.

*La prédestination et la réprobation des hommes, suivant l'opinion authentique des Écritures et la raison,* par le P. V.-J. CUENÇA (1828).

## CHRONIQUE.

Procès relatif aux Œuvres posthumes de M. de Lamennais. — Séance annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques. — Prix de 10,000 fr. retiré à M. Henri Martin par l'Académie française. — Question mise au concours par la Société académique de Châlons-sur-Marne. — Mort de M. Alfred de Musset.

Un procès rempli d'un triste et douloureux intérêt occupait, il y a quelques jours, la Cour impériale de Paris : il s'agissait de la publication de la Correspondance de M. de Lamennais. Un jugement du tribunal de première instance de la Seine, en date du 8 août dernier, avait reconnu à M. Emile Forgues (plus connu sous le pseudonyme de *Old-Nick*, en anglais le *Vieux-Diable*), chargé par M. de Lamennais du soin de publier ses Œuvres posthumes, le droit de comprendre dans cette publication les lettres du trop célèbre écrivain. On connaît les affligeantes révélations auxquelles ce procès donna lieu, sur les derniers moments du malheureux auteur de l'*Essai sur l'indifférence* (Voir p. 178 de notre tome XVI). Mme de Kertanguy, nièce de M. de Lamennais, ayant interjeté appel, la Cour de Paris a rendu un arrêt qui infirme le jugement du tribunal de la Seine, et fait défense à M. Forgues « de publier d'autres écrits émanant de Lamennais, que ceux trouvés lors de l'inventaire fait après le décès, et dont » la remise lui a été faite par la succession. »

Dans sa séance annuelle du 30 avril, l'Académie des sciences morales et politiques a décerné les prix destinés aux ouvrages mis au concours l'année dernière.

Le sujet du premier, proposé par la section de philosophie, était *la Philosophie de saint Thomas*. Il a été accordé à M. Charles Jourdain, agrégé de la Faculté des lettres, chef de division au ministère de l'instruction publique. M. Domet de Verges, attaché au ministère des affaires étrangères, a obtenu une mention honorable.

La section de morale avait ainsi formulé le sujet à traiter : « Exposer et » apprécier l'influence qu'a pu avoir en France, sur les mœurs, la littérature contemporaine, considérée surtout au théâtre et dans le roman. » — M. Charles Poitou, conseiller à la Cour impériale d'Angers, a obtenu le prix, et M. Arsène Legrelle, licencié en droit, un accessit.

Une question importante avait été mise au concours par la section de législation : « Retracer l'histoire des divers régimes auxquels les contrats » nuptiaux sont soumis. Rechercher, au point de vue moral et au point de » vue économique, quels sont les avantages et les inconvénients de chacun » de ces régimes. » — Le Mémoire couronné a pour auteur M. G.-A. Humbert, docteur en droit, ancien sous-préfet. Une mention honorable a été accordée à M. Picot, avocat et docteur en droit, à Paris.

L'Académie a encore décerné les prix suivants, fondés par M. le baron Félix de Beaujour :

1<sup>o</sup> à M. Rapet, inspecteur des écoles primaires à Paris, le prix de 10,000 fr. pour son *Manuel de morale et d'économie politique à l'usage des*



- Paris et ses archevêques au XIX<sup>e</sup> siècle, poème**, par M. Clément RODIER. — In-8<sup>o</sup> de 38 pages, chez Auguste Vaton; — prix : 1 fr. 25 c.
- Passion (la) et la semaine sainte**, par le P. dou Prosper GUÉRANGER, abbé de Solesmes — 1 volume in-12 de vi 716 pages, chez Julien, Lanier, Cosnard et Cie, au Mans et à Paris; — prix : 3 fr. 75 c.  
Année liturgique, 5<sup>e</sup> section.
- Philosophie des trois vertus théologiques**, par M. A. MAZURE. — 1 vol. in-12 de iv-112 pages, chez Périsse frères, à Lyon et à Paris; — prix : 3 fr.
- Piété (la vraie et solide) expliquée par saint François de Sales**, évêque et prince de Genève, *recueillie de ses épitres et de ses entretiens*, par COLLOT, docteur de Sorbonne. — 1 vol. in-32 de xvi-624 pages, chez Périsse frères, à Lyon et à Paris; — prix : 1 fr.
- Poèmes du foyer**, par M. L.-D.-L. AUDIFFRET. — 1 vol. in-8<sup>o</sup> de 278 pages, chez E. Dentu; — prix : 3 fr.
- Poésies chrétiennes**, par M. l'abbé Théobald NEVREUX, archiprêtre de Guéret. — In-12 de 192 pages plus 1 frontispice et une lithographie, chez Ardant frères, à Limoges et à Paris; — prix : 2 fr  
Bibliothèque religieuse, morale et littéraire.
- Poésies de Paul REYNIER, précédées d'une notice biographique** par M. l'abbé A. BAYLE. — 1 vol. in-12 de 352 pages plus 1 portrait, chez Ambroise Bray; — prix : 3 fr. 50 c.
- Prières de Mai. — Poésies à la sainte Vierge**, par M. Octave DUCROS (de Sixt). — In-32 de 198 pages, papier azuré, chez Julien, Lanier, Cosnard et Cie, au Mans et à Paris; — prix : 1 fr.
- Proscrit (le)**, par M. A. DEVOILLE. — 1 vol. in-12 de 354 pages, chez J. Vermot; — prix : 2 fr.
- Psaumes (les) disposés suivant le parallélisme**, trad. de l'hébreu, par M. l'abbé BERTRAND, chanoine de la cathédrale de Versailles. — 1 vol in-8<sup>o</sup> de lxxv 308 pages, chez Leroux et Jubuy; — prix : 4 fr.
- Rhétorique élémentaire et complète**, comprenant les premières et essentielles notions de dialectique, et des notices littéraires sur les principaux orateurs et rhéteurs et leurs Œuvres, avec un supplément pour les questions du programme officiel de rhétorique, par M. J.-P.-A. LALANNE. — 1 vol. in-12 de xiv-360 pages, chez Eugène Belin; — prix : 2 fr. 50 c.
- Rôle (du) de la famille dans l'éducation, ou Théorie de l'éducation publique et privée**, par M. Th.-H. BARRAU. — 1 vol. in-8 de xii-376 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 6 fr.  
Ouvrage couronné (1<sup>er</sup> prix) par l'Académie des sciences morales et politiques.
- Rôle (du) de la famille dans l'éducation**, par M. PREVOST-PARADOL. — In-8<sup>o</sup> de xii-124 pages, chez L. Hachette et Cie; prix : 2 fr. 50 c.  
Ouvrage couronné (2<sup>e</sup> prix) par l'Académie des sciences morales et politiques.
- Souvenir. — La première communion en exemples**, par le P. Ed. TERWECOREN, de la Compagnie de Jésus. — (Extrait des *Précis historiques*). — In-12 de 56 pages chez J.-B. Pélagaut et Cie, à Lyon et à Paris; — prix : 60 c.  
Excellente brochure, destinée, dans la pensée de son pieux auteur, à aider les enfants à se préparer à la première communion, et à la faire saintement. Elle s'adresse également aux parents, aux maîtres et aux maîtresses. — Cet opuscule n'a pas besoin d'être recommandé : il doit suffire de le faire connaître pour le répandre au milieu des lecteurs nombreux auxquels il s'adresse.
- Tante (la bonne)**. — 1 vol. in-18 de 101 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgne-Rusand, à Paris; — prix : 25 c.  
Bibliothèque des Écoles chrétiennes.
- Testament (le nouveau) de Notre-Seigneur Jésus-Christ**, trad. par le P. Denis AMELOTTE. — 1 vol. in-12 de 468 pages, plus 2 gravures, chez Ardant frères, à Limoges et à Paris; — prix : 1 fr.  
Bibliothèque religieuse, morale et littéraire.
- Tour de France (le)**, par M. A. DEVOILLE. — 1 vol. in-12 de 400 pages, chez J. Vermot; — prix : 2 fr.
- Traité (Petit), sur les petites vertus**, par le P. ROBERTI, de la Compagnie de Jésus, suivi d'un *Opuscule inédit* du P. SÉGNÉRI; trad. par le P. Ch. AUBERT, de la même Compagnie. — 10<sup>e</sup> édit., 1 vol. in-32 de 206 pages chez Julien, Lanier, Cosnard et Cie, au Mans et à Paris; — prix : 50 c.
- Veillées amusantes. Scènes variées, faits intéressants, anecdotes piquantes, bons mots, calembours, dneries et autres plaisantes drôleries, recueillies et mis en ordre** par M. J. LOISEAU DU BISOT; — 1 vol. in-12 de 360 pages, chez J. Vermot; — prix : 2 fr.
- Vertus eucharistiques ou l'Ame fidèle sanctifiée par la communion fréquente, pour faire suite à l'Eucharistie méditée**, par Mlle Léonie GUILLEMAUT. — 1 vol. in-18 de viii-504 pages, chez Girard et Jossierand, à Lyon, et chez Charles Douniol, à Paris; — prix : 1 fr. 50.
- Vie de Louise-Jacquette Bénaben, veuve Gelins y, religieuse sous le nom de sœur Saint-Charles, en la maison des orphelines du département des Basses-Alpes**, par Mme Hortense GRUNSKY, sa fille, dite sœur Saint-Vincent de Paul, supérieure de cette maison. — 1 vol. in-12 de 232 pages plus 1 gravure, chez Repos, à Digne et à Paris; — prix : 2 fr. 50 c.

# TABLES.

## I.

### TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA *Bibliographie Catholique*, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

Académie des sciences morales et politiques : séance annuelle, 431 ; sujets mis au concours, 508.

Académie (l') française et les académiciens : le xi<sup>e</sup> fauteuil ; M. Villemain, 5, 85, 177. — Le 111<sup>e</sup> fauteuil, 273, 357 ; — M. Brifaut, 439. — Prix retiré à M. Henri Martin, 432.

A nos lecteurs, 437.

Bulletins sommaires des principales publications des mois de janvier, 82 ; — février, 174 ; — mars, 270 ; — avril, 353 ; — mai, 434 ; — juin, 512.

Chronique, 431, 506.

Concours : prix accordés par l'Académie des sciences morales et politiques, 431. — Questions proposées par la Société académique de Châlons-sur-Marne, 432 ; par l'Académie des sciences morales et politiques, 508.

La Malle (M. Dureau de), 507.

Musset (M. Alfred de), 432.

Nouvelles bibliographiques de Rome, 511.

Ouvrages condamnés et défendus par la S. Congrégation de l'Index, 269, 490.

Pastoret (M. le marquis de), 507.

Prix décernés par la Société des gens de lettres, 508.

Procès relatif aux œuvres posthumes de M. de Lamennais, 431.

Recettes et dépenses de la Société des gens de lettres, 507.

## II.

### TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la Table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse ; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

*Explication des signes employés dans cette Table, et qui précèdent les titres des ouvrages.*

N<sup>o</sup> 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.

2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, tels que les artisans et les habitants des campagnes.

3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.

- N<sup>o</sup> 4. Indique les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, AUX PÈRES et AUX MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — — AUX PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE
- \*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
- †. — les ouvrages qui conviennent particulièrement AUX ECCLÉSIASTIQUES.
- A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
- Y. — les livres absolument MAUVAIS.
- M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
- R. *Placée toujours après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec réserve.
- Y. *Placée après un chiffre*, cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée*, et qui ne peut être lu que par quelques-uns, et pour des raisons exceptionnelles.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres, indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi 4—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 4 à 6, soit 4, 5, 6 et 7.

#### A.

- 1-4. Accidents (les) de l'enfance présentés dans de petites historiettes propres à détourner les enfants des actions qui leur seraient nuisibles, par M. Pierre *Blanchard*, 416.
4. R. Adrien : Lettres d'une mère à son fils, par M. Hyacinthe *Corne*, 337.
3. 4. \*. Albina, ou la Pieuse modiste, par le P. *Melot*, 489.
5. Alcuin et son influence littéraire, religieuse et politique chez les Franks, par M. Francis *Monnier*, 17.
4. R. Allumeur (l') de réverbères, par miss *Cumming*; roman américain, trad. par MM. *Belin de-Launay* et Ed. *Scheffer*, 146.
- A. A l'ombre du drapeau, Épisodes de la vie militaire : Empire, Algérie, Crimée, par M. Bathild *Bouuiol*, 340.
3. Ami (l') des enfants chrétiens, Journal hebdomadaire dédié à la jeunesse chrétienne, 61.
- †. Analysis Biblica, seu Universæ Scripturæ sacræ Analytica Expositio par le P. Henri *Kilber*, 285.
- 1-4. Anémones (les) du roi Noman, par M. Ernest *Fouinet*, 252.
- A. Anges (les), Poésies chrétiennes, par M. l'abbé *Rainquet*, 243.
5. R. Angleterre (l') au XVIII<sup>e</sup> siècle : Études et portraits pour servir à l'histoire du gouvernement anglais depuis la fin du règne de Guillaume III, par M. Charles de *Rémusat*, 97.
- \*. †. Année (l') du pieux fidèle, ou Méditations sur les mystères et les principales vérités de la religion, suivant l'esprit de la liturgie catholique, par M. l'abbé *Coulin*, 245.
- \*. †. Année (l') liturgique à Rome, par M. l'abbé X. *Barbier de Montault*, 416.

- \*. Antoine (saint) de Padoue, 63.
- M. Apôtres (les) de charité, par M. A. M., 341.
- †. Appendix Institutionum juris publici et privati ecclesiastici, ad usum cleri gallicani, 202.
- 5. †. Archéologue (l') chrétien, Cours élémentaire d'archéologie catholique à l'usage du clergé, par M. l'abbé *Gareiso*, 286.
- Y. Archevêques (les) de Paris, par M. l'abbé J.-H. *Michon*, 270.
- Y. Archives historiques, ou Compilation d'ouvrages et documents jusqu'ici inédits et devenus très-rares, concernant l'histoire d'Italie, 430.
- 4. 5. Art (l') de soigner les malades, par M. le docteur Jules *Massé*, 261.
- A. Art (l') d'être malheureux, Légende, par M. J.-T. *de Saint-Germain*, 246.
- M. Asie et Amérique, ou Tableau intéressant de la religion et des mœurs de ces deux parties du monde, 347.
- 4. 5. Assistance (de l') et de l'extinction de la mendicité, par M. A. *de Magnitot*, 19.
- 5. 6. R. Athéisme (de l') et du Déisme, par M. Amédée *Pommier*, 189.
- 5. 6. †. Autorité (de l') du Souverain Pontife, Dissertation par *Fénelon*, traduct. française, publiée avec une introduction, des notes et un appendice, et suivie de six lettres inédites de *Fénelon*, par M. L.-F. *Guérin*, 102.
- †. Avis au clergé, par M. le docteur Jules *Massé*, 262.

## B.

- 4. R. Bataille (la) de la vie, de Ch. *Dickens*, trad. de l'anglais par M. André *de Goy*, 148.
- 1-3. Béatrix, par Mme la comtesse *de Veilles*, 252.
- Y. Beauvoisis (le capitaine de), par M. le marquis *de Foudras*, 68.
- 1-4. Bibliothèque catholique (28<sup>e</sup> année), 63.
- 1-4. Bibliothèque de la jeunesse chrétienne, 248, 251.
- 4. 5. Bibliothèque des chemins de fer, 146, 417.
- 1-3. Bibliothèque des écoles chrétiennes, 341, 490.
- 5. Bibliothèque impériale. Département des imprimés. Catalogue de l'histoire de France, 270.
- 5. 6. Biran (Maine de); sa vie, ses pensées, publiées par M. Ernest *Navelle*, 446.
- Y. Bohème (la) galante, par M. Gérard *de Nerval*, 152.
- 4. 5. Botanique médicale, par M. le docteur Jules *Massé*, 262.
- 3. 4. Bretagne (la) catholique, description historique et pittoresque, par M. L.-L. *Buron*, 493.

## C.

- 5. Catalogue de l'histoire de France (Bibliothèque impériale, département des imprimés, 270.
- A. Catastrophes (les) célèbres, par M. *de Chavannes*, 490.

4. 5. Causeries (dernières) littéraires, par M. A. de Pontmartin, 288.  
 A. Césars (les derniers) de Byzance, par M. L. Todièrè, 342.  
 \*. Chapelle (la) d'Ensiedlen, 63.  
 A. Charles I<sup>er</sup> et Olivier Cromwel, par M. L. Todièrè, 252.  
 A. Chateaubrun (Solange de), ou le commencement du Calvinisme en France, par M. Théophile Ménard, 344.
4. 5. Choix d'études sur la littérature contemporaine, par M. Villemain, 364.  
 \*. †. Chrétien (le) éclairé sur la nature et l'usage des indulgences, par le P. A. Maurel, 502.
- †. \*. Ciel (le), ou le Bonheur des saints dans le Paradis, par M. l'abbé J. Marc, 69.
5. †. Ciel (la) du Coran, faisant suite aux Soirées de Carthage, par M. l'abbé F. Bourgade, 234.  
 M. Coin (le) du feu du pasteur, par Mme la comtesse de Veilles, 253.
1. 3. Colons (les) d'Algérie, 63.
5. 6. †. Compte rendu d'une conférence entre quatre prêtres catholiques et quatre ministres protestants à Divonne, publié par M. l'abbé Martin, 154.
5. 6. †. Conception (l'Immaculée) de la bienheureuse Vierge Marie considérée comme dogme de foi, par Mgr J.-B. Malou, 271, 513.  
 3. Conquérants (les) célèbres, par M. de Chavannes, 490.  
 \*. Conseils (pieux) pour pratiquer la vertu au milieu du monde, ouvrage trad. de l'Italien, revu et corrigé par M. l'abbé Le Courtier, 344.  
 3. Contes choisis des frères Grimm, trad. de l'allemand par M. Frédéric Baudry, et illustrés de 40 vignettes par M. Bertall, 146.
3. R. Contes de Savinien Lapointe, précédés d'une lettre adressée à l'auteur par M. P.-J. de Béranger, 345.  
 4. Contes excentriques, par M. Charles Newill, 147.  
 Y. Contes posthumes d'Höfmann, trad. par M. Chamfleury, 256.
4. 5. Corrélation des forces physiques, par M. W.-R. Grove, ouvrage trad. en français par M. l'abbé Moigno, avec des notes par M. Séguin, 70.
4. 5. Cosmos, Revue encyclopédique hebdomadaire des progrès des sciences et de leurs application aux arts et à l'industrie, fondée par M. B.-R. de Montfort, rédigée par M. l'abbé Moigno, 156.  
 A. Couronne (la) de bluets, choix de poésies, 64.
- 3-5. \* Couronne (la) poétique du catéchisme, Recueil d'explications, récits, paraboles, traditions, élévations, prières, chants religieux, sentences et sujets de méditation, par M. J.-B. Gergerès, 421.  
 A. Courrier (le) des familles. Journal de la santé, Recueil universel des connaissances utiles, 157.
5. 6. †. Cours d'archéologie sacrée à l'usage des séminaires et de messieurs les curés, accompagné d'un grand nombre de dessins, par M. l'abbé Godard, 105.
- 2-4 Cours (petit) de chimie agricole à l'usage des écoles primaires, par M. F. Malaguti, 158.

- †. Cours d'éloquence sacrée populaire, ou Essai sur la manière de parler au peuple, par M. l'abbé *Mullois*, 25.
3. 4. Crèche (la) et la Croix, poésies, par Mme S. *David*, 29.
- M. Critiques et Récits littéraires, par M. Edmond *Texier*, 258.

**D.**

5. Dante hérétique, révolutionnaire et socialiste : Révélations d'un catholique sur le moyen-âge, par M. L. *Aroux*, 32.
5. Dante révolutionnaire et socialiste, mais non hérétique : Révélations sur les révélations de M. Aroux et défense d'Ozanam, par M. *Ferjus Boissard*, 32.
3. R. Délassements instructifs, par M. Arthur *Mangin*, 491.
4. Diamant (le) de famille et la jeunesse de Pédennès, par M. *Thacqueray*, avec une notice biographique et littéraire par M. *Amédée Pichot*, 417.
- A. Dimanche (le) aux gens de la campagne, par l'auteur des *Sotées au village*, 259.
2. Direction pour la conscience d'une jeune personne à son entrée dans le monde, par M. l'abbé *Herbet*, 159.
- A. Discussions religieuses dans les voitures publiques, les bateaux à vapeur et les wagons de chemin de fer, par M. l'abbé *Daux*, 191.
- Y. Dissertation sur le célibat, lue à l'Académie des sciences et arts d'Aréquipa, par Juan-Gualbert *Valdivia*, 430.
- 1-3. Douceur, bonté, charité pour les pauvres, Conseils au jeune âge, 64.

**E.**

4. 5. Education (de l') religieuse et d'un collège chrétien, Lettre à Mme L. de R..., par M. Octave *Lacroix*, 160.
5. 6. †. Eglise (l') aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles a-t-elle interdit à la raison l'étude de la religion ? par M. l'abbé *Gorini*, 290.
5. Eglises (les) et les monastères de Paris, pièces en prose et en vers, des IX<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, publiées d'après les manuscrits, par M. H.-L. *Bordier*, 260.
4. 5. Éloges historiques lus dans les séances publiques de l'Académie des sciences, par M. P. *Flourens*, 455.
4. 5. Encyclopédie de la santé, par M. le docteur *Jules Massé*, 261.
4. 5. Essai sur l'art chrétien, son principe, ses développements, sa renaissance, par M. l'abbé J. *Sagette*, 194.
4. 5. Etudes et portraits politiques contemporains, par M. le vicomte A. de *la Guéronnière*, 195.
4. 5. R. Etudes historiques et littéraires, par M. *Cuvillier-Fleury*, 292.
5. 6. R. Etudes (nouvelles) historiques et littéraires, par M. *Cuvillier-Fleury*, 292.
4. Eugène, ou Plan de vie d'un instituteur chrétien, par M. l'abbé L.-M. *Duru*, 41.
- †. †. Évangélistes (les quatre) expliqués par les Pères et les Docteurs de l'Église, 347.

6. †. Examen (le libre) de la vérité de la foi : Entretiens sur la démonstration catholique, par le P. V. *Dechamps*, 110.
- \*. †. Explication (pieuse) de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tirée en partie des exercices de *Thauler*, par le vénérable *Louis de Blois*, trad. du latin par M. l'abbé *Poulide*, et suivie du Traité des douleurs intérieures de Jésus-Christ, par le bienheureux Baptiste *Varani*, 71.

## F.

- A. Fêtes-Dieu (mes), par M. le vicomte *Walsh*, et fragments de quelques écrivains sur le même sujet, 65.
4. R. Fille (la) du chirurgien, Nouvelle tirée des Chroniques de la Canongate de *Walter-Scott*, trad. de M. *Michelant*, 150.
1. 3. Fils (le) du tisserand, ou la Charité rend heureux, 65.
4. 5. Formules et recettes, par M. le docteur Jules *Massé*, 263.
2. *Fourier* (le bienheureux Pierre) de *Mattaincourt*, 65.
1. 3. Frère et Sœur, suivi de quelques Nouvelles, 65.

## G.

- Y. Galliot (Geneviève), par M. *Xavier de Montépin*, 73.
3. R. 4. Grillon (le) du foyer, de Ch. *Dickens*, trad. de l'anglais par M. *Ferdinand Colincamp*, 148.
3. \*. Guide (le) du jeune homme au collège et dans le monde, par le P. *Benoît Valuy*, 494.

## H.

- A. Henri IV jugé par ses actes, par ses paroles et par ses écrits, par l'auteur de *l'Histoire de Louis XIV*, 457.
4. 5. Histoire d'Attila et de ses successeurs jusqu'à l'établissement des Hongrois en Europe, par M. *Amédée Thierry*, 367.
3. 4. Histoire de Charles XII, par *Voltaire*, édit. revue, corrigée et annotée à l'usage des maisons d'éducation, 491.
- M. Histoire de Florence, par M. *J.-J.-E. Roy*, 253.
- A. Histoire de France, depuis les origines gauloises jusqu'à nos jours, par M. *Amédée Gabourd*, 296.
- A. Histoire de la Bretagne ancienne et moderne, par M. *Ch. Barthélemy* (de Paris), 248.
4. 5. Histoire de l'Académie française, depuis sa fondation jusqu'en 1830, par M. *Paul Mesnard*, 377.
- A. Histoire de la conquête de Constantinople par les Latins, par M. *Baptistin Poujoulat*, 254.
- 1-4. Histoire de l'ancien et du nouveau Testament, ou l'OEuvre de Dieu sur la terre depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours ; livre de lecture pour les écoles et les familles catholiques, par M. l'abbé *V. Postel*, 73.
- A. Histoire de la Normandie ancienne et moderne, par M. *C. Barthélemy* (de Paris), 342.

4. 5. Histoire de la querelle des anciens et des modernes, par M. Hippolyte *Rigault*, 382.
- A. Histoire de la Révolution de 1688 en Angleterre, par M. Théophile *Ménard*, 343.
4. 5. R. Histoire de la Révolution française (1789-1799), par M. Théod.-H. *Barrau*, 458.
5. 6. Histoire de Mme de Maintenon et des principaux événements du règne de Louis XIV, par M. le duc de *Noailles*, 461.
- A. Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par M. l'abbé *Petit*, 42.
- A. Histoire de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, par M. Baptistin *Poujoulat*, 254.
- A. Histoire de Russie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. Ch. *Barthélemy* (de Paris), 250.
3. \*. Histoire de saint Ambroise, par M. D. S., 492.
3. \*. Histoire de saint Bernard, par M. D. S., 492.
- A. Histoire des colonies françaises et des établissements français en Amérique, en Afrique, en Asie et en Océanie, par M. J.-J.-E. *Roy*, 492.
- A. Histoire des Croisades, par MM. *Michaud* et *Poujoulat*, 249.
- A. Histoire des États-Unis d'Amérique, par M. Théophile *Ménard*, 343.
- A. Histoire des quatre derniers Valois, par M. F. C., 250.
- A. Histoire de Turquie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. Ch. *Barthélemy* (de Paris), 250.
- A. Histoire d'Olivier de Clisson, counétable de France, par M. J.-J.-E. *Roy*, 492.
- A. Histoire populaire de la Révolution française, 423.
3. \*. Histoires et causeries morales et iustructives, à l'usage des jeunes filles chrétiennes, par M. Laurent de *Jussieu*, 423.
- \*. †. Homélie et discours des Pères de l'Église sur les Épîtres et Évangiles des dimanches et fêtes de l'année, recueillis par les soins de M. l'abbé C. *Poussin*, 197.
- A. Homélie (nouvelles) sur les femmes de l'Évangile, par le P. *Ventura de Raulica*, 201.
- A. Homme (l') en présence des œuvres de la création, 65.
4. 5. Hommes (les) d'État de l'Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle, suivis d'un coup d'œil sur la Russie et sa politique, par M. le comte Alfred de la *Guéronnière*, 468.

## I.

- 1-3. Ile (l') des Cinq, par M. Ernest *Fouinet*, 254.
- †. Imitatione (de) Christi libri quatuor ; editio altera, cui accedunt variæ et piæ considerationes ad usum cleri, auctore P. *Chabrand*, 161.
5. 6. †. Impossibilités (les), ou les Libres penseurs désavoués par le simple bon sens, par Mgr *Paris*, 115.
- Y. Impressions littéraires, par M. Louis *Ratisbonne*, 389.
- M. Inde, Chine et Japon, ou Tableau anecdotique des mœurs et des usages des peuples de ces contrées lointaines, 347.



- †. Institutiones juris privati ecclesiastici Joannis, Cardinalis *Soglia*, 202.  
5. 6. †. Introductio in sacros libros novi Testamenti, par Samuel *Markfi*, 390.

**J.**

- A. Journal des bons exemples et des œuvres utiles : Archives de la France chrétienne, sous la direction de M. Claudius *Hébrard*, 354.  
A. Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique, par M. l'abbé *Domenech*, 424.

**L.**

- A. Leçons et exemples de morale chrétienne, par M. Laurent *de Jussieu*, 162.  
A. Lettre de condoléance et de consolation à un jeune enfant au sujet de la mort de son père, par M. l'abbé J.-M. *Bécel*, 175.  
Y. Lettres inédites de *Voltaire*, recueillies par M. *de Cayrol* et annotées par M. Alph. *François*, avec une préface par M. *Saint-Marc-Girardin*, 302.  
A. Lettres sur l'Italie, Souvenirs du VIII décembre 1854 à Rome, par M. Noël *le Mire*, 392.  
2. Lettres villageoises, 66.  
A. Livre (le) de tout le monde, ou le Catéchisme de Malines mis en lectures, par M. le chanoine J.-B. *Van Hemel*, 163.

**M.**

3. *Magasin de la jeunesse chrétienne*, suite au *Magasin de l'enfance chrétienne*, par M. Jules *Massé*, 61.  
4-6. *Maudements, Instructions pastorales et Discours divers de Mgr de Salinis*, évêque d'Amiens, recueillis et publiés par M. l'abbé *Duval*, 44.  
4. \*. Manuel des supérieures de communautés religieuses, par un ancien *Supérieur de communauté*, 264.  
2. *Marcoul (saint)*, abbé de Nanteuil, 66.  
A. *Martyrs (les) de Lyon*, 66.  
4. 5. *Médecine (la) des accidents*, par M. le docteur Jules *Massé*, 263.  
\*. †. *Méditations sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le P. *Vandermersch*, 75.  
A *Mélanges religieux, historiques, politiques et littéraires*, par M. Louis *Veillot*, 309.  
4. 5. R. *Mémoires de Fléchier sur les Grands-Jours d'Auvergne en 1605*, annotés et augmentés d'un appendice par M. *Chéruel*, et précédés d'une notice par M. *Sainte-Beuve*, 204.  
Y. *Mémoires de Ninon de Lenclos*, recueillis et mis en ordre par M. Eugène *de Mirerourt*, 164.  
4. 5. *Mémoires d'un seigneur russe, ou Tableau de la situation actuelle des nobles et des paysans dans les provinces russes*, trad. du russe par M. Ernest *Charrière*, 150.  
4. 5. R. *Mémoires et journal sur la vie et les ouvrages de Bossuet*, par M. l'abbé *Le Dieu*, publiés par M. l'abbé *Guettée*, 271.

6. Mémoire sur la télégraphie électrique à courants combinés et à double échappement, et sur l'horlogerie électrique, par M. Edouard *Regnard*, 348.
4. 5. Mille deux cent cinq — mille deux cent vingt-cinq (1205-1225), ou Baudouin de Flandre et Jeanne de Constantinople, par M. Hercule *Bourdon*, 393.
4. 6 †. Miracle (le) de saint Janvier à Naples, Étude critique, historique, théologique et scientifique, précédée d'un examen général de la question des miracles, par M. l'abbé V. *Postel*, 313.
3. 4. Mnémonique de l'histoire, ou Précis d'histoire universelle en tableaux séculaires, à l'usage de la jeunesse, par M. l'abbé P.-C. *Nicolle*, 315.
4. 5. R. Mœurs et portraits du temps, par M. Louis *Reybaud*, 118.
- A. Mois de Marie de tout le monde, par M. l'abbé *Mullois*, 348.
- \*. Mois (le nouveau) de Marie, ou le Mois de Mai consacré à la gloire de la Mère de Dieu, avec des considérations tirées des litanies de la sainte Vierge, une notice historique des principaux sanctuaires dans lesquels elle est honorée, des exemples et des prières pour chaque jour du mois, par Mgr *le Tourneur*; nouvelle édition, revue et corrigée, par M. l'abbé *Maitrias*, 271.
4. 5. R. Monde (le) avant la création, ou le Berceau de l'univers, Histoire populaire de la création et des transformations du globe, racontée aux gens du monde, par M. le docteur W.-F.-A. *Zimmermann*, trad. de l'allemand par MM. L. *Hymans* et L. *Strens*, 427.
- A. Mon oncle André, ou Vanité des richesses, par M. Théophile *Ménard*, 344.
4. 5. Mormons (les), par M. *Etourneau*, préface par M. Pierre *Vinçard*, 469.
4. 5. Mot (un dernier) à M. Henri Martin, par M. G. Du Fresne de *Beaucourt*, 220.
- Y. Mystères de l'antiquité chrétienne, par G.-F. *Daumer*, 430.

## N.

- A. Naples, Histoire, monuments, beaux-arts, littérature, par M. L. L. F., 495.
3. Navigation (la) aérienne, par M. Arthur *Mangin*, 493.
4. 5. Nièces (les) de Mazarin, Études de mœurs et de caractères au XVII<sup>e</sup> siècle, par M. Amédée *Renée*, 318.
4. Nouvelles choisies de Nicolas Gogol, trad. du russe par M. Louis *Viardot*, 419.
- A. Nouvelles morales, par Mme la comtesse de la *Rochère*, 255.
- Y. Nuit (la) des vengeurs, par M. le marquis de *Foudras*, 76.

## O.

4. 5. Observations (quelques) sur les six premiers volumes (4<sup>e</sup> édition) de l'Histoire de France de M. Henri Martin, par M. H. d'Arbois de *Jubainville*, 325.
- M. Opuscule sur les biens du clergé en général, sur le domaine et la puissance temporelle du Pape, par M. l'abbé Eugène *Latour*, 122.

**P.**

- †. Panorama des prédicateurs, ou Répertoire pour l'improvisation et la composition du sermon, par M. l'abbé C. *Martin*, 125.
- \*. †. Paroissien (le) éclairé et sanctifié par les indulgences, par M. l'abbé L. *Perrot*, 502.
- \*. †. Paroles des ennemis de Jésus-Christ pendant sa douloureuse Passion, par le docteur Emmanuel *Veith*; trad. de l'allemand par M. Auguste *Villiers de Lagrénée*, 80.
5. †. Passage du Coran à l'Évangile, faisant suite aux Soirées de Carthage et à la Clef du Coran, par M. l'abbé F. *Bourgade*, 234.
4. 5. Peel (sir Robert), Étude d'histoire contemporaine, par M. *Guizot*, 394.
- M. Philosophie chrétienne. La loi de charité, par M. l'abbé *Dourif*, 474.
- Y. Pierrette, par M. H. *de Balzac*, 151.
3. R. Pilote (le) Willis, pour faire suite au Robinson suisse, par M. Adrien *Paul*, 255.
4. 5. Poésies complètes du chancelier Michel *de l'Hospital*, précédées d'un nouvel essai sur l'esprit de l'Hospital, par M. Louis Bandy *de Nalèche*, 478.
- A. Politesse (de la) chrétienne, 67.
- Y. Préddestination (la) et la réprobation des hommes, suivant l'opinion authentique des Écritures et de la raison, par le P. V.-J. *Cuença*, 430.
4. R. Presbytère (le), par Rodolphe *Topffer*, 419.
3. R. Presse (la) de la jeunesse, Journal du jeudi, sous la direction de M. B. *Andrieu*, 61.
5. 6. Principe (du) de l'autorité dans l'Église, par M. R.-J. *Wilberforce*; trad. de l'anglais par M. C.-F. *Audley*, 45.
- Y. Profils et grimaces, par M. Auguste *Vacquerie*, 498.
- \*. Progrès de l'âme dans la vie spirituelle, par le P. Frédéric-William *Faber*; trad. de l'anglais par M. F. *de Bernhardt*, 213.
- Y. Promenades dans Rome, par M. *Stendhal*, 481.
- 4-5. R. Protecteur (le), le législateur et l'ami des animaux, Journal mensuel, fondé et dirigé par M. Alexis *Godin*, 429.
4. 5. Purgatoire (le) du *Dante*, trad. en vers, texte en regard, par M. Louis *Ratisbonne*, 328.

**Q.**

- 3-5. Questions historiques. — IV<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles. — Cours d'histoire professé à la Faculté des lettres, de 1844 à 1846, par M. Charles *Lenormant*, 329.

**R.**

5. 6. Raison et foi, Essai sur l'idée pure de la religion, appliquée au catholicisme, par M. l'abbé *Collard*, 355.
3. Récits d'un instituteur, par M. l'abbé *Pinart*, 493.
- \*. †. Recueil de prières et d'œuvres pies auxquelles les Souverains Pontifes ont accordé des indulgences, par Mgr Louis *Prinzivalli*, trad. de l'italien, par M. l'abbé *Paillard*, 501.

4. 5. R. Réforme (la) et la Ligue en Anjou, par M. Ernest *Mourin*, 130.  
6. Réfutation inédite de Spinoza par *Leibnitz*, précédée d'un Mémoire par M. A. Foucher de *Careil*, 333.  
4-5. Règne (le) de Charles VII, d'après M. Henri Martin et d'après les sources contemporaines, par M. G. du Fresne de *Beaucourt*, 220.  
3. R. 4. Religion (la) dans le monde, Conseils à ma filleule, par Mme Marie-Elisabeth *Caré*, 167.  
3-5. Religion et progrès, ou la Religion présentée comme condition et source du progrès dans le vrai, le beau et le bien, par l'*Ermite de Sombreval*, 396.  
4. 5. Révolution (la), Recherches historiques sur l'origine et la propagation du mal en Europe, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, par Mgr *Gaume*, 132, 223.  
†. Revue théologique, ou Examen approfondi des questions les plus intéressantes sur la théologie morale, le droit canon, la liturgie, par une *Société de prêtres belges et français*, 354.  
3. 4. Rhétorique (la) d'*Aristote*, traduite en français avec le texte en regard, et suivie de notes philologiques et littéraires, par M. Norbert *Bona-fous*, 504.  
A. Rome, Lettres d'un pèlerin, par M. Edmond *Lafond*, 335.

### S.

- 4-5. Santé (la) des mères et des enfants, par M. le docteur Jules *Massé*, 263.  
A. Scènes de la vie maritime, par M. le capitaine Basil *Hall*, 421.  
A. Scènes de la vie politique, par M. H. de *Balzac*, 421.  
4. R. Scènes et Proverbes, par M. Octave *Feuillet*, 170.  
5. 6. Science (la) et la foi, ou Fondement nouveau de la logique appliquée aux sciences, à la littérature, aux arts et à la démonstration de la vérité religieuse, par M. Besse des *Larzes*, 231.  
A. Semaines (trois) à Paris, par M. E. *Hocquart*, 264.  
4. 5. Sépulture (la) chrétienne en France, d'après les monuments du XI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, avec de belles gravures sur acier, par M. Arthur *Murcier*, 47.  
4. 5. Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes, par M. l'abbé *Cochet*, 399.  
\*. †. Sermons de Thomas *a Kempis*, trad. du latin par M. l'abbé F.-X. *Coustou*, 266.  
A. Sicile (la), Souvenirs, récits et légendes, par M. l'abbé V. *Postel*, 495.  
A. Sobieski (Jean), roi de Pologne, 67.  
3-5. Socialisme et charité, écrit adressé à la jeunesse française, par M. l'abbé Ch. *Berton*, 475.  
3. Soirées algériennes : Corsaires, esclaves et martyrs de Barbarie, par M. l'abbé Léon *Godard*, 344.  
5. †. Soirées de Carthage, ou Dialogues entre un prêtre catholique, un muphti et un cadî, par M. l'abbé F. *Bourgade*, 234.  
\*. R. Solitaire (la) des rochers, ou Correspondance de Jeanne-Marguerite de *Montmorency* avec le R. P. Luc de *Bray*, son directeur, précédée

d'une introduction et d'une notice historique, suivie d'une dissertation critique et accompagnée de nombreuses notes, par M. l'abbé *Dabert*, 349.

4. 5. R. Souvenirs d'Orient : Anecdotes de voyage, Mœurs, Coutumes, Légendes, etc., par M. Emile *Gentil*, 138.
3. \*. Souvenirs, la première communion en exemples, par le P. Ed. *Terwecoren*, 514.
- A. Souvenirs religieux et militaires de la Crimée, par le P. *de Damas*, 140.
3. 4. Sujets et modèles de composition à l'usage des jeunes personnes, par Mme *Lébe-Gigun*, 504.
- Y. Synthèse subjective, ou Système universel des conceptions propres à l'état normal de l'humanité, par M. Auguste *Comte*, 176.

### T.

4. Tableau historique d'une famille chrétienne, par M. l'abbé Cl.-Ig. *Busson*, 170.
- M. Théologie (petite) à l'usage des gens du monde, par M. l'abbé H. *Barbier*, 240.
- Y. Tolla, par M. Edmond *About*, 171.
3. 4. Traité de physique élémentaire à l'usage des écoles et des familles, par M. C.-L. *Tanghe*, 173.
3. 4. Traité (nouveau) de style épistolaire en douze leçons, à l'usage des maisons d'éducation, 505.

### V.

- A. Variétés industrielles, par M. Arthur *Mangin*, 493.
- A. Veillées bretonnes, par M. Hippolyte *Violeau*, 142.
- A. Veillées (les) de l'ouvrier, par Mme *Woillez*, 256.
- M. Veillées maritimes, par M. Alphonse *Balleydier*, 51.
- 1-3. Vétéran (le), par M. l'abbé Paul *Jouhannaud*, 68.
- A. Vie de la sœur Rosalie, fille de la charité, par M. le vicomte de *Melun*, 350.
4. 5. Vie (la) réelle, par Mme Mathilde *Froment*, 351.
5. 6. †. Vierge (la) Marie et le plan divin, Nouvelles Études philosophiques sur le christianisme, par M. Auguste *Nicolas*, 53.— La Vierge Marie d'après l'Évangile, par *le même*, 405.
5. 6. †. Vierge (la) Marie, ou Études sur sa perpétuelle virginité, par M. l'abbé Gaspard *Mermillod*, 267.
- Y. Viveurs (les) d'autrefois, par M. le marquis de *Foudras* et M. Xavier de *Montépin*, 76.

### X.

4. 5. Ximénès (le Cardinal) et l'Église d'Espagne à la fin du xv<sup>e</sup> siècle et au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, pour servir à l'histoire critique de l'Inquisition, par le docteur Ch.-J. *Héféle*; trad. sur la 2<sup>e</sup> édition, avec l'approbation de l'auteur, par M. l'abbé *Sisson* et M. l'abbé A. *Crampon*, 55.

4. 5. Ximénès (le Cardinal) et les affaires religieuses en Espagne à la fin du xv<sup>e</sup> siècle et au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, avec un chapitre particulier sur l'Inquisition, pour aider à l'histoire et à l'appréciation vraie de cette institution, par C.-J. Héfélé ; trad. de l'allemand par M. l'abbé \*\*\*, 55.

4 5. Ximépès (le Cardinal), franciscain, et la situation de l'Église en Espagne à la fin du xv<sup>e</sup> siècle et au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, avec une dissertation sur l'Inquisition, par le docteur Héfélé ; trad. par MM. Charles Sainte-Foi et P.-A. de Bermond, avec des notes des traducteurs, 55.

### III.

#### TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

##### A.

About (Edmond) : *Tolla*, 171.  
 Andrieu (B.) : *La Presse de la jeunesse*, 61.  
 Arbois de Jubainville (H. d'), Voir JUBAINVILLE.  
 Aristote : *Rhétorique*, 504.  
 Aroux (L.) : *Dante hérétique, révolutionnaire et socialiste*, 32.  
 Audley (C.-F.) : *Du Principe de l'autorité dans l'Église*, par R.-J. Wilberforce (trad.), 45.

##### B.

Balleydier (Alphouse) : *Veillées maritimes*, 51.  
 Balzac (H. de) : *Pierrette*, 151. — *Scènes de la vie politique*, 421.  
 Barbier (l'abbé H.) : *Petite Théologie à l'usage des gens du monde*, 240.  
 Bandy de Nalèche, Voir NALÈCHE.  
 Barbier de Montault (l'abbé X.), Voir MONTAULT.  
 Barrau (Th.-H.) : *Histoire de la Révolution française (1789-1799)*, 458.  
 Barthélémy de Paris (Ch.) : *Histoire de la Bretagne ancienne et moderne*, 248. — *Histoire de la Normandie ancienne et moderne*, 242. — *Histoire de Russie*, 250. — *Histoire de Turquie*, 250.  
 Baudry (Frédéric) : *Contes choisis des frères Grimm* (trad.), 146.  
 Beaucourt (G. du Fresne de) : *Le règne de Charles VII d'après M. Henri Martin et d'après les sources contemporaines*, 220. — *Un dernier mot à M. Henri Martin*, *ibid.*

Bécel (l'abbé J.-M.) : *Lettre de condoléance et de consolation à un jeune enfant au sujet de la mort de son père*, 175.  
 Belin de Launay, Voir LAUNAY.  
 Béranger (P.-J. de) : *Contes de Savinièn Lapointe* (lettre adressée à l'auteur), 345.  
 Bermond (P.-A. de) : *Le Cardinal Ximénès, franciscain, et la situation de l'Église en Espagne à la fin du xv<sup>e</sup> siècle et au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, avec une dissertation sur l'Inquisition, par le docteur Héfélé* (trad.), 55.  
 Bernhardt (F. de) : *Progrès de l'âme dans la vie spirituelle par le P. Frédéric-William Faber* (trad.), 213.  
 Bertall : *Contes choisis des frères Grimm* (vignettes), 146.  
 Berton (l'abbé Charles) : *Socialisme et charité*, 475.  
 Besse des Larzes, Voir DES LARZES.  
 Beyle : *Promenades dans Rome*, 481.  
 Blanchard (Pierre) : *Les Accidents de l'enfance*, 416.  
 Blois (Louis de) : *Pieuse explication de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tirée en partie des exercices de Thauler*, 71.  
 Boissard (Ferdus) : *Dante révolutionnaire et socialiste, mais non hérétique*, 32.  
 Bonafous (Norbert) : *La Rhétorique d'Aristote traduite en français avec le texte en regard, et suivie de notes philologiques et littéraires*, 504.  
 Bordier (H.-L.) : *Les Églises et les monastères de Paris, pièces en prose et en vers des ix<sup>e</sup>, xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècles*,

- publiées d'après les manuscrits, 260.  
 Bouniol (Bathild) : *A l'ombre du drapeau, Episodes de la vie militaire : Empire, Algérie, Crimée*, 340.  
 Bourdon (Hercule) : 1205-1225, ou *Baudouin de Flandre et Jeanne de Constantinople*, 393.  
 Bourgade (l'abbé F.) : *La Clef du Coran*, 234. — *Passage du Coran à l'Évangile*, *ibid.* — *Soirées de Carthage*, *ibid.*  
 Bray (le R. P. Luc de) : *La Solitaire des Rochers*, 349.  
 Buron (L.-L.) : *La Bretagne catholique*, 493.  
 Busson (l'abbé Cl.-Ig.) : *Tableau historique d'une famille chrétienne*, 170.

G.

- Careil (Foucher de) : *Réfutation inédite de Spinoza, par Leibnitz* (précédée d'un Mémoire), 333.  
 Cavé (Mme Marie-Élisabeth) : *La Religion dans le monde, Conseils à ma filleule*, 167.  
 Cayrol (de) : *Lettres inédites de Voltaire*, 302.  
 Chabrand (l'abbé P.) : *De Imitatione Christilibri quatuor; Editio altera, cui accedunt variaz et piæ considerationes ad usum cleri*, 161.  
 Champfleury : *Contes posthumes d'Hoffmann* (trad.), 256.  
 Charrière (Ernes) : *Mémoires d'un seigneur russe* (trad.), 150.  
 Chavaunes (de) : *Les catastrophes célèbres*, 490. — *Les Conquérants célèbres*, *ibid.*  
 Chéruel : *Mémoires de Fléchier sur les Grands-Jours d'Auvergne en 1665* (annotés et augmentés d'un appendice), 204.  
 Cochet (l'abbé) : *Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes*, 399.  
 Colincamp (Ferdinand) : *Le Grillon du foyer, de Charles Dickens* (trad.), 148.  
 Collard (l'abbé) : *Raison et foi*, 355.  
 Comte (Auguste) : *Synthèse subjective, ou Système universel des conceptions propres à l'état normal de l'humanité*, 176.  
 Corne (Hyacinthe) : *Adrien, Lettres d'une mère à son fils*, 337.  
 Coulin (l'abbé) : *L'année du pieux fidèle*, 245.

- Coustou (l'abbé F.-X.) : *Sermons de Thomas a Kempis* (trad.), 266.  
 Crampon (l'abbé A.) : *Le Cardinal Ximénès et l'Église d'Espagne à la fin du xv<sup>e</sup> siècle et au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, pour servir à l'histoire critique de l'Inquisition, par le docteur C.-J. Héfélé* (trad.), 55.  
 Cuença (le P. V.-J.) : *La prédestination et la réprobation des hommes*, 430.  
 Cumming (Miss) : *L'Allumeur de réverbères, roman américain*, 146.  
 Cuvillier-Fleury : *Études historiques et littéraires*, 292. — *Nouvelles Études historiques et littéraires*, *ibid.*

D.

- Dabert (l'abbé) : *La Solitaire des Rochers*, 349.  
 Damas (le P. de) : *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée*, 140.  
 Dante : *Le Purgatoire*, 328.  
 Daumer (G.-F.) : *Mystères de l'antiquité chrétienne*, 430.  
 Daux (l'abbé) : *Discussions religieuses dans les voitures publiques, les bateaux à vapeur et les wagons de chemins de fer*, 191.  
 David (Mme S.) : *La Crèche et la Croix, Poésies*, 29.  
 Dechamps (le P. V.) : *Le libre Examen de la vérité de la foi : Entretiens sur la démonstration catholique*, 110.  
 Des Larzes (Besse) : *La Science et la foi*, 231.  
 Dickens (Ch.) : *La Bataille de la vie*, 148. — *Le Grillon du foyer*, *ibid.*  
 Domenech (l'abbé E.) : *Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique*, 424.  
 Dourif (l'abbé) : *Philosophie chrétienne; la Loi de charité*, 474.  
 Du Fresne de Beaucourt, Voir BEAUCOURT.  
 Duru (l'abbé L.-M.) : *Eugène, ou Plan de vie d'un instituteur chrétien*, 41.  
 Duval (l'abbé) : *Mandements, Instructions pastorales et Discours divers de Mgr de Salinis*, 44.

O.

- Etourneau : *Les Mormons*, 469.

F.

- Faber (le P. Frédéric-William) : *Pro-*

*grès de l'âme dans la vie spirituelle*, 213.

Fénelon : *De l'Autorité du Souverain Pontife*, 102.

Feuillet (Octave) : *Scènes et Proverbes*, 170.

Fléchier : *Mémoires sur les Grands-Jours d'Auvergne en 1665*, 204.

Flourens (P.) : *Eloges historiques lus dans les séances publiques de l'Académie des sciences*, 455.

Foucher de Careil, Voir CAREIL.

Foudras (le marquis de) : *Le Capitaine de Beauvoisis*, 68. — *La Nuit des vengeurs*, 76. — *Les Viveurs d'autrefois*, ibid.

Fouinet (Ernest) : *Les Anémones du roi Noman*, 252. — *L'Île des Cinq*, 254.

François (Alph.) : *Lettres inédites de Voltaire* (notes), 302.

Froment (Mme Mathilde) : *La Vie réelle*, 351.

**G.**

Gabourd (Amédée) : *Histoire de France, depuis les origines gauloises jusqu'à nos jours*, 296.

Gareiso (l'abbé) : *L'Archéologue chrétien, Cours élémentaire d'archéologie catholique, à l'usage du clergé*, 286.

Gaume (Mgr) : *La Révolution, Recherches historiques sur l'origine et la propagation du mal en Europe, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours*, 132, 223.

Gentil (Émile) : *Souvenirs d'Orient*, 138.

Gergerès (J.-B.) : *La Couronne poétique du catéchisme*, 421.

Godard (l'abbé) : *Cours d'archéologie sacrée*, 105. — *Soirées algériennes*, 344.

Godin (Alexis) : *Le Protecteur, le législateur et l'ami des animaux*, 429.

Gogol (Nicolas) : *Nouvelles choisies*, 419.

Gorini (l'abbé) : *L'Église, aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, a-t-elle interdit à la raison l'étude de la religion?* 290.

Goy (André de) : *La Bataille de la vie, de Ch. Dickens* (trad.), 148.

Grimm (les frères) : *Contes choisis*, 146.

Grove (W.-R.) : *Corrélation des forces physiques*, 70.

Guérin (L.-F.) : *De l'Autorité du Souverain Pontife, par Fénelon* (trad., notes et appendice), 102.

Guettée (l'abbé) : *Mémoires et Journal sur la vie et les ouvrages de Bossuet, par l'abbé Le Dieu* (introd. et notes), 271.

Guizot : *Sir Robert Peel, Étude d'histoire contemporaine*, 394.

**H.**

Hall (Basil) : *Scènes de la vie maritime*, 421.

Hébrard (Claudius) : *Journal des bons exemples et des œuvres utiles : Archives de la France chrétienne*, 354.

Héféle (le docteur) : *Le Cardinal Ximénès et la situation de l'Église en Espagne à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, avec une dissertation sur l'Inquisition*, 55.

Hemel (le chanoine J.-B. Van) : *Le Livre de tout le monde*, 163.

Herbet (l'abbé) : *Direction pour la conscience d'une jeune personne à son entrée dans le monde*, 159.

Hocquart (E.) : *Trois Semaines à Paris*, 264.

Hoffmann : *Contes posthumes*, 256.

Hymans (L.) : *Le Monde avant la création, par le docteur W.-F.-A. Zimmermann* (trad.), 427.

**J.**

Jouhanneau (l'abbé Paul) : *Le Vétéran*, 68.

Jubainville (H. d'Arbois de) : *Quelques Observations sur les six premiers volumes (4<sup>e</sup> édition) de l'Histoire de France de M. Henri Martin*, 325.

Jussieu (Laurent de) : *Histoires et causeries morales et instructives, à l'usage des jeunes filles chrétiennes*, 423. — *Leçons et exemples de morale chrétienne*, 162.

**K.**

Kempis (Thomas a) : *Sermons*, 265.

Kilber (le P. Henri) : *Analysis Dïblica*, 285.

**L.**

Lacroix (Octave) : *De l'Éducation religieuse et d'un collège chrétien*, 160.

Lafond (Edmond) : *Rome, Lettres d'un pèlerin*, 335.

Lagrénée (Auguste Villiers de) : *Paroles*



- des ennemis de Jésus-Christ pendant sa douloureuse Passion, par le docteur Emmanuel Feith* (trad.), 80.
- La Guéronnière (le comte Alfred de) : *Les hommes d'Etat de l'Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle*, 468.
- La Guéronnière (le vicomte A. de) : *Etudes et portraits politiques contemporains*, 195.
- Lapointe (Savinien) : *Contes*, 345.
- La Rochère (Mme la comtesse de) : *Nouvelles morales*, 255.
- Latour (l'abbé Eugène) : *Opuscule sur les biens du clergé en général, sur le domaine et la puissance temporelle du Pape*, 122.
- Launay (Belin de) : *L'Allumeur de réverbères, par miss Cumming* (trad.), 146.
- Lèbe-Gigon (Mine) : *Sujets et modèles de composition à l'usage des jeunes personnes*, 504.
- Le Courtier (l'abbé) : *Pieux conseils pour pratiquer la vertu au milieu du monde* (trad., révisés et corrigés), 344.
- Le Dieu : *Mémoires et Journal sur la vie et les ouvrages de Bossuet*, 271.
- Leibnitz : *Réfutation inédite de Spinoza*, 333.
- Le Mire (Noël) : *Lettres sur l'Italie, Souvenirs du VIII décembre 1854 à Rome*, 392.
- Lenclos (Ninon de) : *Mémoires*, 164.
- Lenormant (Charles) : *Questions historiques. — IV<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle. — Cours d'histoire professé à la Faculté des lettres, de 1844 à 1846*, 329.
- Le Tourneur (Mgr) : *Le Nouveau Mois de Marie*, 271.
- L'Hospital (le chancelier de) : *Poésies complètes*, 478.
- M.
- Magnitot (A. de) : *De l'Assistance et de l'extinction de la mendicité*, 19.
- Maitrias (l'abbé) : *Le Nouveau Mois de Marie par Mgr le Tourneur* (édit. revue et corrigée), 271.
- Malaguti (F.) : *Petit Cours de chimie agricole à l'usage des écoles primaires*, 158.
- Malou (Mgr J.-B.) : *L'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie considérée comme dogme de foi*, 271, 513.
- Mangin (Arthur) : *Délassements in-*
- structifs*, 491. — *La Navigation aérienne*, 493. — *Variétés industrielles*, *ibid.*
- Marc (l'abbé J.) : *Le Ciel, ou le Bonheur des Saints dans le paradis*, 69.
- Markfi (Samuel) : *Introductio in sacros libros novi Testamenti*, 390.
- Martin (l'abbé) : *Compte-rendu d'une conférence entre quatre prêtres catholiques et quatre ministres protestants à Divonne*, 154.
- Martin (l'abbé C.) : *Panorama des prédicateurs*, 125.
- Massé (le docteur Jules) : *L'Art de soigner les malades*, 261. — *Avis au clergé*, 262. — *Botanique médicale*, *ibid.* — *Formules et recettes*, 263. — *Magasin de la jeunesse chrétienne*, 61. — *La Médecine des accidents*, 263. — *La Santé des mères et des enfants*, *ibid.*
- Maurel (le P. A.) : *Le Chrétien éclairé sur la nature et l'usage des indulgences*, 502.
- Melot (le P.) : *Albina, ou la pieuse Modiste*, 489.
- Melun (le vicomte de) : *Vie de la sœur Rosalie*, 350.
- Ménard (Théophile) : *Histoire de la Révolution de 1688 en Angleterre*, 343. — *Histoire des États-Unis d'Amérique*, *ibid.* — *Mon oncle André*, 344. — *Solange de Château-brun*, *ibid.*
- Mermillod (l'abbé Gaspard) : *La Vierge Marie, ou Études sur sa perpétuelle virginité*, 267.
- Mesnard (Paul) : *Histoire de l'Académie française, depuis sa fondation jusqu'en 1830*, 377.
- Michaud : *Histoire des Croisades*, 249.
- Michelant : *La Fille du chirurgien, Nouvelle tirée des Chroniques de la Canongate de Walter-Scott* (trad.), 150.
- Michon (l'abbé J.-H.) : *Les Archevêques de Paris*, 270.
- Mirecourt (Eugène de) : *Mémoires de Ninon de l'Enclos*, 164.
- Moigno (l'abbé) : *Corrélation des forces physiques, par W.-R. Grove* (trad.), 70. — *Cosmos, Revue encyclopédique des progrès des sciences et de leurs applications aux arts et à l'industrie*, 156.
- Monnier (Francis) : *Alcuin et son influence littéraire, religieuse et politique chez les Franks*, 17.

- Montault (l'abbé X. Barbier de) : *L'année liturgique à Rome*, 416.
- Montépin (Xavier de) : *Geneviève Galliot*, 73. — *Les Viveurs d'autrefois*, 76.
- Montfort (B.-R. de) : *Cosmos, Revue encyclopédique des progrès des sciences et de leurs applications aux arts et à l'industrie*, 156.
- Montmorency (Jeanne-Marguerite de) : *La Solitaire des Rochers*, 349.
- Mourin (Ernest) : *La Réforme et la Ligue en Anjou*, 130.
- Mullois (l'abbé) : *Cours d'éloquence sacrée et populaire*, 25. — *Mois de Marie de tout le monde*, 348.
- Murcier (Arthur) : *La Sépulture chrétienne en France, d'après les monuments du XI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, 47.
- N.**
- Nalèche (Louis Bandy de) : *Poésies complètes du chancelier Michel de l'Hospital*, 478.
- Naville (Ernest) : *Maine de Biran ; sa vie et ses pensées*, 446.
- Nerval (Gérard de) : *La Bohême galante*, 152.
- Newil (Charles) : *Contes excentriques*, 147.
- Nicolas (Auguste) : *La Vierge Marie et le Plan divin*, 53. — *La Vierge Marie d'après l'Évangile*, 405.
- Nicolle (l'abbé P.-C.) : *Mnémonique de l'histoire*, 315.
- Noailles (le duc de) : *Histoire de Mme de Maintenon et des principaux événements du règne de Louis XIV*, 461.
- P.**
- Paillard (l'abbé Louis) : *Recueil de prières et d'œuvres pies auxquelles les Souverains Pontifes ont accordé des indulgences, par Mgr Louis Prinzivalli* (trad.), 501.
- Paris (Mgr) : *Les Impossibilités*, 115.
- Paul (Adrien) : *Le Pilote Willis*, 255.
- Perrot (l'abbé L.) : *Le Paroissien éclairé et sanctifié par les indulgences*, 502.
- Petit (l'abbé) : *Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 42.
- Pichot (Amédée) : *Le Diamant de famille et la Jeunesse de Poudennès, par M. Thacqueray* (trad.), 417. —
- Scènes de la vie maritime, par le capitaine Basil Hall* (trad.), 421.
- Pinart (l'abbé D.) : *Récits d'un instituteur*, 493.
- Pommier (Amédée) : *De l'Athéisme et du Déisme*, 189.
- Pontmartin (A. de) : *Dernières Causes littéraires*, 288.
- Postel (l'abbé V.) : *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, 73. — *Le Miracle de saint Janvier à Naples*, 313 ; — *la Sicile*, 495.
- Poujoulat : *Histoire des Croisades*, 249.
- Poujoulat (Baptistin) : *Histoire de la conquête de Constantinople par les Latins*, 254. — *Histoire de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre*, 254.
- Poulide (l'abbé) : *Pieuse explication de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tirée en partie des exercices de Thauler, par le vénérable Louis de Blois* (trad.), 71.
- Poussin (l'abbé C.) : *Homélies et discours des Pères de l'Église sur les Épîtres et Évangiles des dimanches et fêtes de l'année*, 197.
- Prinzivalli (Mgr Louis) : *Recueil de prières et d'œuvres pies auxquelles les Souverains Pontifes ont accordé des indulgences*, 501.
- R.**
- Ranguet (l'abbé) : *Les Anges, Poésies chrétiennes*, 243.
- Ratisbonne (Louis) : *Impressions littéraires*, 389. — *Le Purgatoire de Dante* (trad. en vers), 328.
- Raulica (le P. Ventura de) : *Nouvelles Homélies sur les femmes de l'Évangile*, 201.
- Regnard (Édouard) : *Mémoire sur la télégraphie électrique à courants combinés et à double écharpement, et sur l'horlogerie électrique*, 348.
- Rémusat (Charles de) : *L'Angleterre au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 97.
- Renée (Amédée) : *Les Nièces de Mazarin, Études de mœurs et de caractères au XVII<sup>e</sup> siècle*, 318.
- Reybaud (Louis) : *Mœurs et Portraits du temps*, 118.
- Rigault (Hippolyte) : *Histoire de la querelle des anciens et des modernes*, 382.
- Roy (J.-J.-E.) : *Histoire de Florence*, 253 ; — *des colonies françaises*, 492 ; — *d'Olivier de Clisson*, *ibid.*

S.

- Sagette (l'abbé J.) : *Essai sur l'art chrétien, son principe, ses développements, sa renaissance*, 194.
- Sainte-Beuve : *Mémoires de Fléchier sur les Grands-Jours d'Auvergne en 1665* (notice), 204.
- Sainte-Foi (Charles) : *Le Cardinal Ximénès, franciscain, et la situation de l'Église en Espagne à la fin du xv<sup>e</sup> siècle et au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, avec une dissertation sur l'Inquisition, par le docteur Héféle* (trad.), 55.
- Saint-Germain (J.-T. de) : *L'Art d'être malheureux*, 246.
- Saint-Marc-Girardin : *Lettres inédites de Voltaire* (préface), 302.
- Salinis (Mgr de) : *Mandements, Instructions pastorales et Discours divers*, 44.
- Scheffer (Ed.) : *l'Allumeur de réverbères, par miss Cumming* (trad.), 146.
- Seguin aîné : *Corrélation des forces physiques, par W.-R. Grove, ouvrage trad. en français par M. l'abbé Moigno* (notes), 70.
- Sisson (l'abbé) : *Le Cardinal Ximénès et l'Église d'Espagne à la fin du xv<sup>e</sup> et au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, pour servir à l'histoire critique de l'Inquisition, par le docteur C.-J. Héféle* (trad.), 55.
- Soglia (le Cardinal Jean) : *Institutiones juris privati ecclesiastici*, 202.
- Stendhal, Voir BEYLE.
- Strens (L.) : *Le Monde avant la création, par le docteur W.-F.-A. Zimmermann* (trad.), 427.

T.

- Tanghe (C.-L.) : *Traité de physique élémentaire à l'usage des écoles et des familles*, 173.
- Terwecoran (le P. Ed.) : *Souvenirs de la première communion en exemples*, 514.
- Texier (Edmond) : *Critiques et Récits littéraires*, 258.
- Thacqueray : *Le Diamant de famille et la Jeunesse de Pendennis*, 417.
- Thierry (Amédée) : *Histoire d'Attila et de ses successeurs*, 367.

- Todièrre (L.) : *Les derniers Césars de Byzance*, 342. — *Charles I<sup>er</sup> et Olivier Cromwell*, 252.
- Topffer (Rodolphe) : *le Presbytère*, 419.

V.

- Vacquerie (Auguste) : *Profils et grimaces*, 498.
- Valdivio (Jean-Gualbert) : *Dissertation sur le célibat*, 430.
- Valuy (le P. Benoît) : *Le Guide du jeune homme au collège et dans le monde*, 494.
- Vandermersch (le P.) : *Méditations sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 75.
- Veilles (Mine la comtesse de) : *Béatrix*, 252. — *Le Coin du feu du pasteur*, 253.
- Verth (le docteur Emmanuel) : *Paroles des ennemis de Jésus-Christ pendant sa douloureuse Passion*, 80.
- Ventura de Raulica, Voir RAULICA.
- Veillot (Louis) : *Mélanges religieux, historiques, politiques et littéraires*, 309.
- Viardot (Louis) : *Nouvelles choisies, par Nicolas Gogol* (trad.), 419.
- Villemain : *Choix d'études sur la littérature contemporaine*, 364.
- Vilhers de Lagrènee : Voir LAGRÉNÉE.
- Vinard (Pierre) : *Les Mormons, par M. Etourneau* (préface), 469.
- Violeau (Hippolyte) : *Veillées bretonnes*, 142.
- Voltaire : *Histoire de Charles XII*, 491. — *Lettres inédites*, 302.

W.

- Walsh (le vicomte) : *Mes Fêtes-Dieu*, 64.
- Walter-Scott : *La Fille du chirurgien, Nouvelle tirée des Chroniques de la Canongate*, 150.
- Wilberforce (R.-J.) : *Du Principe de l'autorité dans l'Église*, 45.
- Wollez (Mme) : *Les Veillées de l'ouvroir*, 256.

Z.

- Zimmermann (W.-F.-A.) : *Le Monde avant la création*, 427.

